http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

364
9349

ŒUVRES

DE M. LÉONARD.

Tome II.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

ŒUVRES

DE M. LÉONARD.

9.349.

QUATRIEME ÉDITION.

Tome II.

Virginibus puerisque canto. *Hor.*

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins, à l'Immortalité.

1787.

Avec approbation et privilège du Roi.

http://rcin.org.pl

INSTYTUT BADAŃ LITERACKICH BIBLIOTEKA

XVIII.A. 1379/2

http://rcin.org.pl

AUX MANES

DU MARQUIS

DE CHAUVELIN.

Toi, qui des ombres fortunées,
Habites les bois toujours verds!
Je t'ai vu sourire à ces vers,
Tracés dans mes jeunes années.
C'est en vain qu'en l'honneur du Dieu
Qui m'apprit à trouver la rime,
Sur mon ouvrage, en plus d'un lieu,
Je viens de repasser la lime:
Ses défauts resteront toujours;
Montesquieu peignit une Belle,
Simple, naïve, sans atours:
J'ornai sa beauté naturelle;
J'en demande grace aux Amours.
Quand je rimois par fantaisie,
Cet écrit d'un heureux génie,

http://rcin.org.pl

Tu sais qu'à charmer mon loisir,
Je bornois ma lyre timide;
Et qu'un simple habitant de Gnide,
D'une gloire souvent perfide,
N'a jamais conçu le desir.
Ma muse n'est qu'une mortelle
Et n'attend rien de l'avenir;
Mais je revois avec plaisir
Sa poétique bagatelle,
Comme on voit un lieu qui rappelle
Un agréable souvenir.
O Gnide! ô campagnes si cheres!
Bois consacrés aux doux mysteres!
Que j'aimois vos jeunes Bergeres
Dont l'innocence est le trésor,
Et ces jeux, ces danses légeres,
Ces cœurs purs, ces amours sinceres,
Ces mœurs dignes de l'âge d'or!
Tous ces biens sont imaginaires:
Mais j'ai joui de leurs chimeres,
Et j'en voudrois jouir encor.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

LE TEMPLE
DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Vénus à Gnide aime à fixer sa cour;
Elle n'a point de plus riant séjour:
Jamais son char ne quitte l'Empirée
Sans aborder à ce rivage heureux.
Fiers de la voir se confondre avec eux,
Les Gnidiens, à sa vue adorée,
N'éprouvent plus cette frayeur sacrée
Que fait sentir la présence des Dieux:
Si d'un nuage elle marche entourée,
On reconnoît l'aimable Cythérée
Au seul parfum qu'exhalent ses cheveux.

http://rcin.org.pl

Gnide s'élève au sein d'une contrée,
Où la nature a versé ses bienfaits:
Le doux printems l'embellit à jamais.
Une chaleur égale et tempérée
Y fait tout naître et prévient les souhaits.
Vous n'entendez que le bruit des fontaines
Et le concert des oiseaux amoureux:
Les bois émus semblent harmonieux:
Mille troupeaux bondissent dans les plaines:
L'esprit des fleurs, par les vents emporté,
De toutes parts embaume leurs haleines;
L'air s'y respire avec la volupté.

Près de la ville, habite l'Immortelle;
Vulcain bâtit son palais somptueux,
Pour réparer l'affront qu'à l'infidelle
Il fit jadis, en présence des Dieux.

Il n'appartient qu'aux Graces de décrire
Tous les attraits de ces lieux enchantés;
L'or, les rubis, l'agathe et le porphire
En font le luxe, et non pas les beautés.

http://rcin.org.pl

Dans les vergers, par-tout on voit éclore
Les dons brillans de Pomone et de Flore;
Sur les rameaux, la fleur succede au fruit;
Le bouton sort du bouquet qui s'effeuille;
Le fruit renaît sous la main qui le cueille:
Les Gnidiens que Vénus y conduit
Foulent en vain l'émail de la verdure:
Par un pouvoir, rival de la nature,
Le frais gazon est soudain reproduit.

Vénus permet à ses Nymphes légeres
De se mêler aux danses des Bergeres:
Là, quelquefois assise à leur côté,
Se dépouillant de sa grandeur suprême,
Elle contemple et partage elle-même
De ces cœurs purs l'innocente gaîté.

On voit de loin une vaste campagne
Qui fait briller les plus vives couleurs:
Le jeune amant y mene sa compagne:
Fait-elle choix de la moindre des fleurs?

http://rcin.org.pl

Pour son Berger, c'est toujours la plus belle:
Il croit que Flore exprès la fit pour elle.

L'eau du Céphée y fait mille détours:
Elle y retient les Belles fugitives:
Il faut payer, quand on est sur ses rives,
Le doux baiser qu'on promit aux Amours.
Au seul abord de quelque Nymphe agile,
Le fleuve épris est fixé dans son cours:
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-t-elle! amant de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne;
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se souleve, et l'embrasse, et l'entraîne;
La Nymphe tremble, et pour la rassurer,
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promene,
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.

Dans la campagne, un bois de mirthe frais
Offre aux amans l'abri de son feuillage:

http://rcin.org.pl

L'Amour forma ces asyles discrets
Pour égarer le couple qu'il engage,
Toujours guidé vers des lieux plus secrets,
Toujours couvert d'un plus épais ombrage.
Non loin de là, des chênes sourcilleux,
De noirs sapins dont la voûte touffue
S'entr'ouvre à peine à la clarté des cieux,
Percent la terre, et cachent dans la nue
Leur vieux sommet qui se dérobe aux yeux.
D'un saint effroi l'ame y ressent l'atteinte ;
Des Immortels on croit voir le séjour :
Ils ont sans doute habité cette enceinte,
Quand l'homme encor n'avoit point vu le jour.

Hors de ce bois, et sur une colline,
S'éleve un Temple à Vénus consacré :
Il fut bâti par une main divine ;
L'art l'enrichit, les Graces l'ont paré.

Bel Adonis ! Vénus dans ce lieu même,
A ton aspect, brûla d'un nouveau feu.

http://rcin.org.pl

Peuples, dit-elle, adorez ce que j'aime!
Dans mon empire il n'est plus d'autre Dieu.

Vénus encor, lorsque deux Immortelles
De la beauté lui disputoient le prix,
Y consulta ses compagnes fidelles.
Comment s'offrir aux regards de Pâris!
Déja sur elle on répand l'ambroisie;
Elle a caché sous l'or de ses cheveux
Cette ceinture où folâtrent les Jeux;
Son char l'emporte, elle arrive en Phrygie;
L'heureux Berger balançoit dans son choix:
Mais il la voit, soudain son cœur la nomme;
Il veut parler, rougit, reste sans voix,
Et de ses mains laisse échapper la pomme.

Jeune Psyché! l'Amour, sous ces lambris,
Par tes regards fut lui-même surpris.
Quoi! disoit-il, est-ce ainsi que je blesse!
Mes traits, mon arc, tout pèse à ma foiblesse!
Et dans l'ardeur de ses premiers soupirs,

http://rcin.org.pl

Il s'écrioit au sein de sa maîtresse :
Ah ! c'est à moi de donner les plaisirs !

Ce temple auguste excite, dès l'entrée,
Un doux transport qui remplit tous les sens :
On est saisi de ces ravissemens
Que les Dieux seuls goûtent dans l'Empirée.
Là, le génie enflammant ses pinceaux,
Créa par-tout des peintures vivantes :
On voit Vénus quittant le sein des eaux,
Les Dieux ravis de ses graces naissantes,
Son embarras né de sa nudité,
Et sa pudeur, la premiere beauté.

On y voit Mars fier et même terrible :
Du haut d'un char, dans sa course invincible,
Le Dieu s'élance au milieu des combats ;
Dans son œil noir, un feu guerrier s'allume ;
La Renommée a volé sur ses pas,
Et ses chevaux poudreux, couverts d'écume,
Ont devancé la peur et le trépas.

http://rcin.org.pl

Plus loin, couché sur un lit de verdure,
A Cythérée il sourit mollement :
Ce n'est plus Mars ; on cherche vainement
Son front altier qu'adoucit la peinture ;
Avec des fleurs l'Amour les a liés :
Le couple amant se regarde, soupire,
Et ne voit point, dans son heureux délire,
L'enfant malin qui badine à ses piés.

Des lieux secrets offrent une autre scène :
Vous y voyez les noces de Vulcain.
L'Olympe assiste à ce bizarre hymen ;
Du Dieu rêveur vous remarquez la gêne :
Vénus, par grace, abandonne une main
Qui semble fuir de la main qui l'entraîne :
Sur cet époux, son regard porte à peine,
Et vers l'Amour se détourne soudain.

On voit Junon, dans une autre peinture,
De leur hymen former les tristes nœuds.
La coupe en main, Vénus devant les Dieux

http://rcin.org.pl

Donne sa foi ; le ciel rit du parjure ;
Vulcain l'écoute avec un front joyeux.

Au lit d'hymen, l'époux veut la conduire ;
Elle résiste ; et si l'œil qui l'admire
Se méprenoit à l'éclat de ses traits,
On croiroit voir la fille de Cérès
Que va ravir le Dieu du sombre empire.

Il la saisit ; les Dieux suivent leurs pas :
Vénus en pleurs s'agite dans ses bras ;
Sa robe tombe ; elle est à demi-nue :
De sa pudeur il sauve l'embarras,
Plus attentif à couvrir tant d'appas,
Qu'impatient de jouir de leur vue.

Au fond du temple, il paroît sans témoin ;
L'épouse touche au fatal sacrifice :
Dans ses rideaux il l'enferme avec soin :
Chaque Déesse en rit avec malice ;
On voit les Dieux qui vont gémir au loin :
Mais ce moment pour Mars est un supplice.

http://rcin.org.pl

Vénus créa, dans ce temple enchanté,
Des jeux sacrés, et le culte qu'elle aime :
Toujours présente, elle en est elle-même
Et le Pontife et la Divinité.

De toutes parts on lui rend, dans les villes,
Un culte impur qui blesse la pudeur :
Il est un temple où des Beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du déshonneur :
Il est un temple où l'épouse adultère
A son amant s'abandonne une fois,
Et va jetter au fond du sanctuaire
L'or criminel dont il paya son choix.
Ailleurs encore, on voit des courtisannes
A ses autels porter leurs dons profanes,
Plus honorés que ceux de la vertu ;
On voit enfin, sous l'habit de Prêtresse,
Des hommes vils, offrir à la Déesse
Le vain regret de leur sexe perdu.

Les Gnidiens rendent à l'Immortelle
Des honneurs purs, qu'elle change en plaisirs.

http://rcin.org.pl

Pour sacrifice, on offre des soupirs,
Et pour hommage, un cœur tendre et fidele;
Par-tout, à Gnide, on adore une Belle;
Comme Vénus, elle est fille des cieux:
A son amante on adresse des vœux,
Et c'est Vénus qui les reçoit pour elle.

D'heureux amans, remplis de leur ardeur,
Vont embrasser l'autel de la constance;
Ceux qu'une ingrate accable de rigueur
Y vont chercher la flatteuse espérance.
Loin les cœurs froids qui n'ont jamais aimé!
Le sanctuaire à leurs vœux est fermé.
Ces malheureux conjurent l'Immortelle
De leur ouvrir la source des plaisirs,
De les sauver de cette paix cruelle
Que laisse en eux l'absence des desirs.

Vénus inspire aux Bergeres de Gnide
La modestie et sa grace timide,
Qui, sous le voile, ajoute à la beauté,

http://rcin.org.pl

Mais leur front pur où la candeur réside,
Ne rougit point d'un aveu mérité.

Dans ces beaux lieux, le cœur fixe lui-même
L'instant charmant de se rendre à ses feux :
Il est si doux de céder quand on aime !
Mais, sans aimer.... est-ce faire un heureux ?

L'Amour choisit les traits dont il nous blesse.
Les uns, trempés dans les eaux du Léthé,
Sont pour l'amant que fuit une maîtresse :
Armés de feux, d'autres volent sans cesse
Sur deux cœurs neufs, et pleins de volupté ;
Il a laissé ces traits faits pour la guerre,
Qui déchiroient Ariane et sa sœur,
Et dont ses bras s'armoient dans sa fureur,
Comme le ciel s'arme de son tonnerre.
Quand l'art d'aimer est donné par l'Amour,
Vénus y joint l'art séduisant de plaire.
A son autel, les filles chaque jour
Vont adresser leur naïve priere.
L'une disoit avec un doux souris :

http://rcin.org.pl

Reine des cœurs ! renferme dans mon ame,
Pour quelque tems, le secret de ma flâme,
Et mes aveux en auront plus de prix.
L'autre disoit : Divinité suprême !
Tu sais qu'Hilas ne m'intéresse plus :
Ne me rends point les feux que j'ai perdus ;
Fais seulement, fais que Mirtile m'aime.
Aucun plaisir ne sauroit me charmer,
Disoit une autre ; en secret je soupire :
J'aime peut-être !... Ah ! si je puis aimer,
Le jeune Atis a pu seul me séduire.

A Gnide *alors, il étoit deux enfans,*
Simples, naïfs, d'une candeur si pure
Qu'ils paroissoient, après quinze printems,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras
Satisfaisoit leur paisible innocence :
Heureux par elle, ils ne soupçonnoient pas
Qu'il fût au monde une autre jouissance !
Mais une abeille, aux levres du Berger
Fit une plaie ; et pour le soulager,

http://rcin.org.pl

Philis pressa, de sa bouche vermeille,
L'endroit blessé par le dard de l'abeille.
Qu'arrive-t-il! un tourment plus fâcheux
Depuis ce jour, les a surpris tous deux:
Daphnis s'émeut dès que Philis le touche;
Il ne fait plus que songer au baiser:
Toute la nuit, soupirant sur sa couche,
Il se désole et ne peut reposer:
Daphnis enfin consulta la Déesse,
Pour obtenir un remede à ses feux:
Vénus lui dit le moyen d'être heureux,
Et le Berger l'apprit à sa maîtresse.

Dans les beaux jours, une aimable jeunesse,
Près de Vénus va réciter des vers,
Et ces amans, dans leurs tendres concerts,
Chantent sa gloire, en chantant leur foiblesse.

Dirai-je, amis, tout ce qui m'a charmé!
J'étois à Gnide au printems de mon âge;
J'y vis Thémire; aussi-tôt je l'aimai;
Je la revis, et l'aimai davantage;

http://rcin.org.pl

Je suis à Gnide, et j'y passe mes jours,
Le luth en main, soupirant mes amours.

Thémire et moi, guidés du même zèle,
Nous entrerons dans le temple, et jamais
On n'y verra de couple aussi fidele;
Et nous irons visiter le palais,
Et je croirai que Thémire est chez elle;
Et je veux joindre aux roses de son sein
Quelques bouquets cueillis au champ voisin;
Et si je puis l'égarer au bocage,
Dont les détours trompent l'œil incertain....
Mais, paix! l'Amour, maître de mon destin,
Me puniroit d'en dire davantage.

Fin du premier Chant.

BIBL http://rcin.org.pl

CHANT SECOND.

A Gnide, il est un antre aux Nymphes consacré ;
L'amant, sur ses destins, en revient éclairé :
On n'y voit point trembler la terre mugissante,
Sur le front pâlissant se dresser les cheveux,
Et sur un trépied d'or, la Prêtresse écumante,
S'agiter en fureur à la voix de ses Dieux.
Vénus prête aux humains une oreille indulgente,
Sans tromper de leurs cœurs les soupçons ou les vœux.

Une fille de Crète aborda l'Immortelle :
Des flots d'adorateurs s'empressoient autour d'elle :
A l'oreille de l'un, elle parloit tout bas ;
Elle accordoit à l'autre un souris plein de charmes ;
Sur un troisieme encore, elle appuyoit son bras.
O ciel ! que dans la foule elle causa d'alarmes !
Combien elle étoit belle et parée avec art !
Sa voix étoit perfide, ainsi que son regard :

http://rcin.org.pl

D'une Divinité la démarche est moins fiere....
Mais Vénus lui cria : » Sors de mon sanctuaire ;
» Ose-tu bien porter ton manège imposteur
» Jusqu'aux lieux où l'Amour regne avec la candeur!
» Je veux qu'à ta beauté ce même orgueil survive.
» Je te laisse ton cœur et détruis tes appas ;
» Les hommes te fuiront comme une ombre plaintive,
» Et le mépris vengeur attaché sur tes pas,
» Poursuivra chez les morts ton ame fugitive ».

Fléau de ses amans, riche de leurs débris,
Des murs de Nocrétis, vint une courtisanne.
Quel faste étoit le sien ! de sa flamme profane,
Avec un front superbe, elle étaloit le prix.
» Crois-tu, dit la Déesse, honorer ma puissance ?
» Ton cœur ressemble au fer : dans ton indifférence,
» Mon fils même, oui, mon fils ne sauroit t'enchaîner
» Au lâche qui t'appelle et va t'abandonner,
» D'un charme séducteur tu montres l'apparence :
» Ta beauté, dont tu vends la froide jouissance,
» Promet bien le plaisir, mais ne peut le donner...
» Fuis, porte loin de moi ton culte qui m'offense.

http://rcin.org.pl

Un homme riche et fier vint quelque tems après ;
Il levoit des tributs pour le roi de Lydie,
Et s'étoit chargé d'or, espérant qu'à grands frais,
Il pourroit s'enflammer une fois en sa vie.
» J'ai bien, lui dit Vénus, la vertu de charmer ;
» Mais je ne puis répondre à ce que tu souhaites :
» Tu prétends acheter la beauté pour l'aimer ;
» Mais tu ne l'aimes point par ce que tu l'achetes.
» Ton or ne va servir qu'à t'ôter pour jamais
» Le goût délicieux des plus charmans objets.

Aristée arriva des champs de la Doride.
Il avoit vu Camille aux campagnes de Gnide ;
Il en étoit épris, et tout brûlant de feux,
Il venoit demander de l'aimer encor mieux.
La Déesse lui dit : » Je connois bien ton ame :
» Tu sais aimer ; Camille est digne de ta flamme :
» J'aurois pu la placer sur le trône d'un roi :
» Mais un simple Berger mérite mieux sa foi ».

Je vins aussi, tenant la main de ma Thémire :
La Déesse nous dit : » Jamais dans mon empire,

http://rcin.org.pl

» Je n'ai vu deux mortels plus soumis à ma loi.
» Mais que pourrois-je faire ! en vain je voudrois rendre
» Thémire plus charmante, et son amant plus tendre.
» Ah ! lui dis-je, j'attends mille graces de toi !
» Fais que dans chaque objet mon image tracée,
» De Thémire sans cesse amuse la pensée ;
» Qu'elle dorme et s'éveille en ne pensant qu'à moi ;
» Qu'absent, elle m'espere, et présent, craigne encore
» Le douloureux moment qui doit nous séparer :
» Fais que Thémire enfin, du soir jusqu'à l'aurore,
» S'occupe de me voir, ou de me désirer ».

Gnide alors célébroit des fêtes solemnelles
Dont le spectacle attire une foule de Belles :
Ce peuple ambitieux accourt de toutes parts
Pour disputer le prix et fixer les regards.
A leur cercle élégant la Déesse préside,
Et son choix, d'un coup-d'œil, entr'elles se décide.

Des remparts de Corinthe il vint trente Beautés
Dont les cheveux tomboient en boucles ondoiantes :
Dix autres, qui n'avoient que des graces naissantes,

http://rcin.org.pl

Venoient de Salamine, et comptoient treize étés.
Les filles de Lesbos se disoient l'une à l'autre :
» Mon cœur est tout ému, depuis que je vous voi;
» Vénus, si votre aspect l'enchante autant que moi,
» Parmi tant de beautés, doit couronner la vôtre. »

Milet avoit fourni les plus rares trésors;
Cinquante objets, plus frais qu'une rose nouvelle,
De la perfection présentoient le modèle.
Mais les Dieux, ne cherchant qu'à former de beaux corps,
Manquèrent d'y placer la grace encor plus belle.

Chypre avoit envoyé cent femmes au concours;
Elles disoient : » Vénus a reçu nos prémices;
» Aux pieds de ses autels nous passons nos beaux jours,
» Et d'un scrupule vain, qui s'alarme toujours,
» Nos charmes, sans rougir, lui font des sacrifices. »

Celles que l'Eurotas vit naître sur ses bords,
Dans leurs libres atours, bravoient la modestie,
Et prétendant complaire aux loix de leur patrie,
De l'austère pudeur se jouoient sans remords.

http://rcin.org.pl

Et toi, mer orageuse, en naufrages féconde!
Tu sais nous conserver de précieux dépôts.
Jadis tu t'appaisas, quand de jeunes héros
Portoient la toison d'or sur ta plaine profonde,
Et cinquante Beautés, qui sortoient de Colchos,
Sous leur fardeau chéri firent courber ton onde.

Dans un essaim nombreux de légers courtisans,
Oriane parut, telle qu'une Déesse:
Les Beautés de Lydie entouroient leur princesse;
Cent filles à Vénus apportoient ses présens.
Distingué par son rang moins que par sa tendresse,
Candaule, *jour et nuit* la dévoroit des yeux;
Sur ses jeunes attraits, sa vue erroit sans cesse:
» Mon bonheur, disoit-il, n'est connu que des Dieux;
» Il seroit bien plus grand s'il donnoit de l'envie:
» Belle Reine! quittez cette toile ennemie;
» Présentez-vous sans voile aux regards des mortels;
» C'est peu du prix qu'on offre, il vous faut des autels ».

Près de là, paroissoient vingt Babiloniennes:
La pourpre de Sidon, l'or et les diamans,

http://rcin.org.pl

Sans augmenter leur prix, chargeoient leurs vêtemens
Comme un signe d'attraits, d'autres encor plus vains
Osoient bien étaler les dons de leurs amans.

Cent Brunes qui du Nil habitent le rivage,
Avoient à leurs côtés leurs dociles époux :
» Si les loix, disoient-ils, vous font régner sur nous,
» Votre Beauté vous donne un plus grand avantage;
» Nos cœurs, après les Dieux, ne chérissent que vous;
» Il n'est point sous le ciel de plus doux esclavage.
» Le devoir vous répond de nos engagemens;
» Mais l'amour peut lui seul garantir vos sermens.
» Aux honneurs de ces lieux montrez-vous moins sen
» Qu'au plaisir délicat de nous garder vos cœurs,
» De recueillir chez vous des hommages flatteurs,
» Et d'embellir le joug de vos maris paisibles ».

D'autres vinrent d'un port qui sur toutes les mers
Déploie avec orgueil ses flottes opulentes :
Il sembloit qu'en ce jour, leurs parures brillantes
Avoit, de tout son luxe, épuisé l'univers.

http://rcin.org.pl

Il vint de l'orient dix filles de l'Aurore :
Ces nymphes, pour la voir, devançoient son réveil,
Et de son prompt départ se plaignoient au soleil :
Elles voyoient leur mere, et se plaignoient encore
Que le monde jouît de son éclat vermeil.

Il vint du fond de l'Inde une reine charmante ;
Ses enfans déja beaux folâtroient dans sa tente.
Des hommes la servoient en détournant les yeux :
Esclaves mutilés, honteux de leur bassesse,
Depuis qu'ils respiroient l'air brûlant de ces lieux,
Ils sentoient redoubler leur affreuse tristesse.

Les femmes de Cadix se montroient sur les rangs.
Les Belles ont par-tout des hommages fidèles :
Mais dans tous les climats, les honneurs les plus grands
Peuvent seuls appaiser l'ambition des Belles.

Les Bergeres de Gnide attiroient tous les yeux :
Quel doux frémissement s'élevoit sur leurs traces!
Au lieu d'or et de pourpre, elles avoient des graces ;
Les seuls présens de Flore entouroient leurs cheveux :

http://rcin.org.pl

Leurs guirlandes couvroient une gorge naissante
Qui pour fuir sa prison, s'agitoit vainement,
Et leur robe de lin n'avoit d'autre agrément
Que celui de marquer une taille élegante.

On ne vit point Camille à ces fameux débats :
» Que m'importe le prix ! cher amant, disoit-elle,
» C'est pour toi, pour toi seul que je veux être belle :
» Le reste est pour mon cœur, comme s'il n'étoit pas »

Diane dedaignoit une gloire profane ;
Mais on voyoit briller ses charmes ingenus :
Tandis qu'elle étoit seule, on la prit pour Vénus ;
Diane avec Vénus n'étoit plus que Diane.

Gnide, pendant ces jeux, présentoit l'univers :
On eût dit que l'Amour, pour un jour de conquête,
Rassembloit des attraits de cent climats divers ;
Jamais on n'avoit vu d'aussi pompeuse fête.
La nature aux humains partage la beauté,
Comme elle est assortie à chaque deité.
Par-tout on retrouvoit, d'espaces en espaces,

http://rcin.org.pl

Ou Pallas, ou Thétis, la grandeur de Junon,
Ou la simplicité de la sœur d'Apollon,
Le souris de Vénus, ou le charme des Graces.
La pudeur, dans son air, varioit tour-à-tour,
Et semboit se jouer de ce peuple folâtre :
Ici, l'œil s'arrêtoit sur deux globes d'albâtre,
Et plus loin, sur un pied façonné par l'Amour.

Mais les dieux immortels, ravis de ma Thémire,
En voyant leur ouvrage, aiment à lui sourire ;
Vénus avec plaisir contemple ses appas ;
C'est l'unique beauté dans le céleste empire,
Que d'un jaloux dépit les dieux ne raillent pas.

Comme parmi les fleurs qui se cachent dans l'herbe
La rose avec éclat leve son front superbe,
On vit sur tant d'attraits mon amante régner.
Ses rivales à peine eurent le tems de l'être :
Leur foule étoit vaincue avant de la connoître :
» Graces, dit la déesse, allez la couronner ;
» De mille objets charmans que le Cirque rassemble,
» Voilà, dans sa beauté, le seul qui vous ressemble ».

http://rcin.org.pl

Tandis qu'avec ses sœurs, aux autels de Vénus,
Thémire triomphante est encore arrêtée,
Je trouve dans un bois le sensible Aristée :
Je l'avois vu dans l'antre, et je le reconnus.
Nous fûmes attirés par un charme rapide :
Car Vénus, à l'aspect d'un habitant de Gnide,
Fait goûter en secret les doux ravissemens
De deux amis rendus à leurs embrassemens.

Je sentis que mon cœur se donnoit à sa vue ;
Vers les mêmes liens nous étions emportés :
Il sembloit que du ciel l'Amitié descendue,
Venoit dans ce bosquet s'asseoir à nos côtés.

Je lui fis de ma vie une histoire fidelle.
Mon pere qui servoit notre auguste Immortelle,
M'a fait naître, lui dis-je, au sein de Sibaris.
Quelle cité ! ses goûts sont des besoins pour elle :
A qui peut en trouver d'une espece nouvelle,
Des trésors de l'état, on y donne des prix.

Ces lâches habitans ont banni de leur ville

http://rcin.org.pl

Tous les arts dont le bruit trouble un sommeil tranquille,
Ils pleurent des bouffons, quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse,
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent,
Et les faveurs des dieux, sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si longtems à consulter leurs glaces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A moduler leurs voix, à composer leurs graces,
Qu'ils ne paroissent point former un sexe à part.

Une femme se livre avant même qu'elle aime:
Que dis-je! connoît-elle un mutuel amour?
Sa gloire est d'enchaîner; jouir est son système;
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour:
Mais ces riens, où le cœur trouve tant d'importance,
Mais ces soins attentifs, mais ces égards chéris,
Tous ces petits objets qui sont d'un si grand prix,
Tant de momens heureux avant la jouissance,

http://rcin.org.pl

Ces sources de bonheur manquent à Sibaris.

Si du moins sur leurs fronts on voyoit se répandre
Cette foible pudeur, ombre de la vertu !
Mais, hélas ! c'est un fard qui leur est inconnu :
L'œil est fait à tout voir, l'oreille à tout entendre.

Loin que la volupté les rende délicats,
A distinguer leurs goûts, ils ne parviennent pas.
Dans une gaîte fausse, ils s'occupent de vivre ;
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout ;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.

L'ame froide au bonheur est de feu pour les maux ;
La plus légere peine et l'éveille et l'agite :
Une rose pliée au lit d'un Sibarite,
Pendant toute une nuit, le priva du repos.

Le poids de leur parure accable leur paresse :
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri, qu'il ne peut plus jouir,

http://rcin.org.pl

Et que dans les festins, il leur manque sans cesse.

Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une vie uniforme et tranquille:
Leur corps, pendant le jour, y repose immobile;
Ils sont exténués, s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sibarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile, attend le premier maître.

Dès que je sus penser, je méprisai ces lieux;
Car la vertu m'est chere, et j'honore les dieux.
» Ah! disois-je, fuyons une terre ennemie;
» D'un air contagieux je crains de m'infecter.
» Que ces enfans du luxe habitent leur patrie!
» Ils sont faits pour y vivre, et moi pour la quitter».
Pour la derniere fois, je cours au sanctuaire,
Et touchant les autels qu'avoit servi mon pere,
» O puissante Vénus! lui dis-je à haute voix,
» J'abandonne ton temple et non tes saintes loix:
» Tu recevras mes vœux, quelque lieu que j'habite;

http://rcin.org.pl

» Mais ils seront plus purs que ceux d'un Sibarite ».

Je pars, j'arrive en Crète, et ce triste séjour
M'offre les monumens des fureurs de l'amour.
On y voyoit encor le fameux labyrinthe
Dont un heureux amant avoit franchi l'enceinte,
Et le taureau d'airain, par Dédale inventé,
Pour tromper ou servir une flamme odieuse,
Et le tombeau de Phèdre, épouse incestueuse
Dont le crime chassa le jour épouvanté,
Et l'autel d'Ariane, amante délaissée,
Qui, sur un bord désert, conduite par Thésée,
Ne se repentoit pas de sa crédulité.

Cruel Idomenée! impitoyable pere!
On y voyoit aussi ton palais sanguinaire.
Ce prince, à son retour, n'eut pas un meilleur sort
Que tant d'autres chargés des dépouilles de Troie;
Tous les Grecs dont la mer n'avoit point fait sa proie,
Ne purent sous leur toît échapper à la mort:
Vénus, à leurs moitiés, inspirant sa colere,
Se vengea par la main qu'ils croyoient la plus chere.

http://rcin.org.pl

» Qui m'arrête, ai-je dit? cette île est en horreur
» A la divinité dont j'attends mon bonheur. »
Je me hâtai de fuir : mais, battu par l'orage,
Mon vaisseau de Lesbos aborda le rivage.
C'est encor un séjour peu chéri de Vénus :
Elle ôte la pudeur au visage des femmes,
La foiblesse à leurs corps, et la crainte à leurs ames.
J'y vis avec effroi les sexes méconnus.
Vénus! fais-les brûler de feux plus légitimes!
A la nature humaine épargne tant de crimes!

Lesbos est le pays de la tendre Sapho :
Les murs de Mitylène ont été son berceau.
Cette fille immortelle, ainsi que son génie,
Se consume sans fin d'une flamme ennemie :
A soi-même odieuse, et pleurant sa beauté,
Elle cherche toujours son sexe qu'elle abhorre.
» Comment d'un feu si vain est-on si tourmenté!
» Ah! l'amour, disoit-elle, est plus terrible encore,
» Plus cruel dans ses jeux, que l'amour irrité. »

Je passai de Lesbos dans une île sauvage :

http://rcin.org.pl

C'étoit Lemnos : Vénus n'y reçoit point de vœux.
On la rejette, on craint que son culte amoureux,
Du farouche habitant n'énerve le courage :
Vénus punit souvent ce peuple audacieux ;
Mais il subit les maux sans expier l'outrage ;
D'autant plus obstiné, qu'il est plus malheureux.

Loin de cette île impie, égaré sur les ondes,
Je cherchois un séjour favorisé des cieux ;
Délos fixa longtems mes courses vagabondes :
Mais soit que nous ayions quelques avis des dieux,
Soit qu'un instinct céleste éclaircisse à nos yeux
Du sort qui nous attend les ténèbres profondes,
Je me crus appellé vers des bords plus heureux.

Une nuit que j'étois dans ce repos paisible,
Où l'esprit, par degrés, rendu comme impassible,
Semble se délivrer de ses liens secrets,
Il m'apparut en songe une jeune Immortelle,
Moins belle que Vénus, mais brillante comme elle:
Un charme irrésistible animoit tous ses traits ;
Ce que j'aimois en eux, je n'aurois pu le dire ;

http://rcin.org.pl

J'y trouvois ce qui pique, et non ce qu'on admire ;
Ils étoient ravissans, et n'étoient point parfaits.
En anneaux ondoyans, sa blonde chevelure
Tomboit sur son épaule et flottoit au hasard :
Mais cette négligence étoit une parure ;
Mais elle avoit cet air que donne la nature,
Cet air dont le secret n'est point connu de l'art.
Elle sourit : » Tu vois la seconde des Graces,
Dit-elle avec un ton qui passoit jusqu'au cœur :
» Vénus t'appelle à Gnide et fera ton bonheur».
Elle fuit dans les airs ; mes yeux suivent ses traces ;
Je me lève, enflammé de plaisir et d'espoir :
Comme une ombre légere elle étoit disparue,
Et le transport divin que me causoit sa vue,
Bientôt cède au regret de ne la plus revoir.

Je respirai l'amour en arrivant à Gnide ;
Mais ce que je sentois, je ne puis l'exprimer :
Mon cœur se pénétroit d'une flamme rapide ;
Je n'aimois pas encor ; mais je brûlois d'aimer.
Je m'avançai ; je vis des nymphes enfantines
Jouer innocemment dans les plaines voisines ;

http://rcin.org.pl

Je me précipitai vers ces jeunes appas :
» Insensé ! m'écriai-je, où s'égarent mes pas ?
» Quel trouble me saisit ! d'où vient que je soupire ?
» J'éprouve sans aimer l'ivresse de Vénus !
» Mon cœur déja poursuit des objets inconnus ! »
Tout-à-coup j'apperçus la charmante Thémire ;
Je ne regardai qu'elle, et j'expirois, je croi,
Si ses regards flatteurs n'eussent tombés sur moi.
Je courus à Vénus : écoute ma priere,
Lui dis-je, et puisqu'ici tu dois me rendre heureux,
Ordonne que ce soit avec cette Bergere !
Seule, elle peut remplir ta promesse et mes vœux.

Fin du second Chant.

http://rcin.org.pl

CHANT TROISIEME.

Je parlois encor de Thémire;
Aristée, attentif à ce doux entretien,
Soupiroit son amour, et voulut le décrire:
Voici ce qu'il me dit; je ne supprime rien;
Le dieu qui l'inspiroit est le dieu qui m'inspire.

Ma vie est peu fertile en grands événemens;
Tout en est simple: j'aime et vous allez apprendre
Les sentimens d'une ame tendre,
Et ses plaisirs et ses tourmens.
Ce même amour qui fait mon bonheur et ma gloire
Fait aussi toute mon histoire.

Camille est née à Gnide au milieu des grandeurs.
Faut-il peindre celle que j'aime?
Son image s'imprime au fond de tous les cœurs:
Elle a ces agrémens flatteurs,
Cet air qui nous ravit plus que la beauté même.

http://rcin.org.pl

Les femmes, dans leurs vœux, demandent à l'Ai
Les graces de Camille, objet de leur envie.
Les hommes qui l'ont vue un jour,
Voudroient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.

L'habit le plus modeste embellit mon amante;
Elle a le maintien noble, une taille charmante,
Des traits faits pour s'unir, et qui frappent les yeux,
Le regard plein de feu, mais tout près d'être tendre,
Une voix que sans trouble on ne sauroit entendre,
Des appas qu'on admire et qu'on sent encor mieux.

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment,
Les Graces badinent comme elle.

Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve Bergere:
Ses chants peignent la volupté:
Danse-t-elle? on croit voir une nymphe légere.

http://rcin.org.pl

Camille sans effort se plie à tous les goûts :
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte ;
C'est une raison fine, adroite, délicate ;
Elle a l'air de penser, de parler comme vous ;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire :
Que son ton est touchant ! que son langage est doux !
Il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.

Camille en gémissant me presse dans ses bras,
Quand il faut, un instant, m'éloigner de ses charmes.
Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larmes :
Comme si je vivois, quand je ne la vois pas !

Je dis qu'elle m'est chere, elle se croit chérie ;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien :
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savoit rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie :
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

http://rcin.org.pl

Depuis un mois, Camille avoit touché mon ame,
Et je n'osois encor lui parler de ma flamme;
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurois voulu moi-même ignorer mon secret:
Plus elle m'enchantoit, moins il m'étoit possible
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible.
Je t'adorois, Camille, et tes charmans appas
Me disoient qu'un berger ne te méritoit pas.
Je voulois...ah! pardonne! oui, loin de ma pensée,
Je voulois rejetter ton tendre souvenir:
Que je suis fortune! je n'ai pu l'en bannir:
Pour jamais ton image y demeure tracée.

» D'un monde turbulent j'aimai longtems le bruit,
» Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit,
» Je cherche l'ombre et le silence.
» L'ambition m'avoit séduit:
» Je ne désire plus que ta seule presence.
» Sous un ciel éloigné du mien,
» Je voulois habiter dans de vastes empires,
» Et mon cœur n'est plus citoyen
» Que de la terre où tu respires:

http://rcin.org.pl

» Tout ce qui n'est pas toi, pour mes yeux n'est plus rien ».

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors regne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet, dont la douce éloquence
Est l'interprête des amours.

Lorsqu'aux pieds de Camille empressé de me rendre,
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte à mon retour
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre :
Elle me dit : » cruel ! que vas-tu rappeller ;
» N'as-tu pas d'entretien plus tendre ?
» Parle de nos amours, ou laisse-moi parler,
» Si ton cœur n'a rien à m'apprendre ».

http://rcin.org.pl

Quelquefois elle dit : Aristée ! aime-moi ! —
Oui, je t'aime. — Eh ! comment ? — En vérité, je t'ai
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi,
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même.

Camille, une autre fois, me dit avec douleur :
Tu parois triste ! — Hélas ! je suis sûr de ton cœur,
Lui dis-je ; » et cependant je sens couler mes larmes !
» Ne me retire pas de ma douce langueur !
» Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur !
» Pour les tendres amans, la tristesse a des charmes.
» Les transports de l'amour sont trop impétueux ;
» L'ame, dans son ivresse, est comme anéantie :
» Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
» Eh ! qu'importe mes pleurs, puisque je suis heureux

J'entends louer Camille, et fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien :
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien,
Que chaque mot lui prête une grace nouvelle ;
Mais je voudrois qu'alors Camille ne dît rien.

http://rcin.org.pl

A-t-elle pour quelqu'autre une amitié légere?
Je voudrois en être l'objet:
Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serois plus celui qu'elle préfere.

Aux discours des amans n'ajoute point de foi!
Ils diront que dans la nature,
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi:
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure!
Ils te diront encor qu'ils t'aiment. Je les crois!
Mais si quelqu'un disoit qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain:
Elle approche, et mon cœur s'enflamme:
Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon ame
Est à Camille, et va fuir dans son sein.

Souvent Camille, à ma priere,
Refuse la moindre faveur,
Et sur le champ, m'accorde une faveur plus chere.
Ce caprice est involontaire:

http://rcin.org.pl

Ce n'est point de sa part un manège trompeur ;
Non ! l'art ne peut entrer dans cette ame sincere :
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudroit m'être à la fois indulgente et sévere.

» Qu'espérez-vous, dit-elle, au-dessus de mon co
» Ne vous suffit-il point, ingrat, que je vous aime
» Tu devrois, dis-je, encor te permettre une erreur,
» Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même. »

Camille ! si jamais je cessois de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvois m'enflammer,
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie !
Que la parque trompée en termine le cours !
Puisse-t-elle effacer de misérables jours,
Dont je detesterois la lumiere ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours !

Il se tut ; et je vis que cet amant fidèle
Ne cessoit de parler que pour s'occuper d'elle.

Fin du Chant troisième.

http://rcin.org.pl

CHANT QUATRIEME.

Sur un chemin de fleurs, errans dans les prairies,
Nous étions occupés de douces rêveries,
Quand nous fûmes conduits vers des rochers affreux,
Redoutés des mortels, proscrits même des dieux;
Un nuage de feux qui roule sur leurs têtes
Y promène en tout tems la foudre et les tempêtes:
A leurs pieds est une antre inaccessible au jour,
Qui des amans trahis semble être le séjour.
Une invisible main dans ce lieu nous entraîne;
Mais, ô dieux! qui l'eût cru? je le touchois à peine...
Mes cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur;
Une flamme inconnue a passé dans mon cœur:
Plus j'errois agité, plus je cherchois à l'être.
Ami, dis-je, avançons, dussent nos maux s'accroître!
A travers cent détours, j'errois de toutes parts,
Guidé par des lueurs qui se perdoient dans l'ombre...
La pâle Jalousie a fixé mes regards:
Son aspect paroissoit moins terrible que sombre:

http://rcin.org.pl

Les vapeurs, le chagrin, le silence et l'ennui
Environnoient ce monstre et voloient devant lui.
Nous voulons fuir : il parle, et sa voix nous arrête:
Il nous souffle la crainte et les soupçons jaloux,
Met la main sur nos cœurs, nous frappe sur la tête,
Et soudain l'univers est transformé pour nous;
Soudain, enveloppé d'un voile de ténèbres,
Je ne vois, je n'entends que des spectres funebres.
Je cours au fond de l'antre, épouvanté, tremblant:
J'y trouve la Fureur, déité plus cruelle;
Sa main faisoit briller un glaive étincelant;
Je recule... ô terreur ! l'odieuse Immortelle
Me lance un des serpens dont son front est armé :
Il part, siffle, et m'atteint comme un dard enflammé.
Pareil au voyageur que la foudre dévore,
Je demeure immobile et ne sens rien encore,
Et déja le serpent s'est glissé dans mon cœur:
Mais dès que son poison, coulant de veine en veine,
De mon sang plus actif eut allumé l'ardeur,
Tous les maux des enfers n'égaloient point ma peine;
J'allois d'un monstre à l'autre, agité, furieux;
Cent fois je fis le tour de l'antre épouvantable;

http://rcin.org.pl

Et je criois : Thémire ! et ces murs ténébreux
Me répétoient Thémire ! en écho lamentable.
Si Thémire eût paru, ma main, ma propre main,
Pour assouvir ma rage, eût déchiré son sein.

Enfin je vois le jour, et sa clarté me blesse.
L'antre que j'ai quitté m'inspiroit moins d'effroi.
Je m'arrête... je tombe accablé de foiblesse,
Et ce repos lui-même est un tourment pour moi.
Mon œil sec et brûlé me refuse des larmes,
Et pour me soulager, je n'ai plus de soupirs !
Du sommeil, un moment, je goûte les plaisirs ...
O dieux ! il est encore environné d'alarmes !
Mille songes cruels m'obsèdent tour-à-tour;
Ils me peignent Thémire ingrate à mon amour;
Je la vois.... mais, hélas ! se peut-il que j'achève !
Les soupçons que mon cœur formoit pendant le jour,
Je les trouve réels dans l'horreur de mon rêve !

Je me leve. » Il faut donc, ai-je dit, qu'à mes yeux,
» Et le jour et la nuit deviennent odieux !
» Thémire !... la cruelle ! il faut que je l'oublie !

http://rcin.org.pl

» Thémire, sur mes pas, est comme une furie!
» Ah! qui m'eût dit qu'un jour, le plus cher de mes vœ
» Seroit de l'oublier, et pour toute ma vie!

Un accès de fureur s'empare encor de moi.
» Viens, ami, m'écriai-je; allons, courons, lui dis-je;
» Il faut exterminer ces troupeaux que je voi,
» Poursuivre ces bergers de qui l'amour m'afflige...
» Mais non, je vois un temple, il peut être à l'Amour;
» Renversons sa statue, et qu'il tremble à son tour!»
Je dis, et nous volons, pleins du même vertige;
L'ardeur de faire un crime irrite nos efforts:
Rien ne nous retient plus; nous courons les montagne
Nous traversons les bois, les guerets, les campagnes;
Une source paroît; nous franchissons ses bords:
Que peut contre les dieux le vain courroux des homme
Confondus, étonnés du désordre où nous sommes,
A peine dans le temple avons-nous fait un pas,
Qu'un charme impérieux semble enchaîner nos bras.

Bacchus, de nos transports faisoit cesser l'audace,
Ce temple étoit le sien: » Grand dieu! je te rends grace
» Moins

http://rcin.org.pl

» Moins pour avoir calmé mes honteuses fureurs,
» Que pour m'avoir d'un crime épargné les horreurs »!
A ces mots, m'approchant des autels que j'embrasse :
» O prêtresse ! ai-je dit, le dieu que vous priez
» Vient de nous appaiser par son secours propice ;
» Daignez ici, pour nous, lui faire un sacrifice ».
Je cherche une victime et l'apporte à ses pieds.

Lorsque le fer brilloit aux mains de la prêtresse,
Aristée éleva ces accens d'allégresse :

» Bacchus ! dieu bienfaisant ! dieu des ris et des jeux !
» Tu fais régner la joie et son léger tumulte :
» Pour ta divinité nos plaisirs sont un culte ;
» Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.

» Saisi de ton ivresse, en vain l'esprit s'égare ;
» Il se retrouve encor dans ce doux abandon ;
» Mais quand il est troublé par quelque dieu barbare,
» Tu peux seul, ô Bacchus ! lui rendre la raison.

» La noire Jalousie, aux fers de l'esclavage

http://rcin.org.pl

» Voudroit assujettir le dieu qui fait aimer :
» Mais tu brises les traits dont elle ose s'armer,
» Et tu la fais rentrer dans son antre sauvage ».

Après le sacrifice, on vint autour de nous,
Et je fis le récit de nos transports jaloux.
Bientôt nous entendons mille voix éclatantes,
Au son des instrumens, marier leurs concerts :
Je sors, et vois courir des troupes de bacchantes,
Qui, l'œil en feu, le front orné de pampres verds,
Laissant aux vents le soin de leurs tresses flottantes,
Agitoient à grand bruit leurs thyrses dans les airs.
Tout le joyeux cortége environnoit Silène :
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Alloit chercher la terre, ou tomboit sur son sein :
Dès qu'on l'abandonnoit, penché vers sa monture,
Son corps se balançoit par égale mesure,
Se baissoit, se dressoit, se rebaissoit soudain.
La troupe avoit le front tout barbouillé de lie ;
Pan se montroit ensuite avec ses chalumeaux ;
Les satyres dansoient, ceints de pampres nouveaux
Le désordre, la joie, et l'aimable folie

http://rcin.org.pl

Confondoient les chansons, les jeux et les bons mots.
Enfin je vis Bacchus gai, riant, plein de charmes,
Tel que l'Inde le vit au bout de l'univers,
Distribuant par-tout des plaisirs et des fers.
De la jeune Ariane il essuyoit les larmes:
Pour son ingrat Thésée elle pleuroit encor,
Quand Bacchus, dans les cieux, mit sa couronne d'or;
Et s'il n'eût triomphé des pleurs de cette Belle,
Son amour l'alloit rendre infortuné comme elle.
» Aimez-moi, disoit-il; Thésée est loin de vous;
» Oubliez à jamais le nom de l'infidèle;
» Ne voyez que le dieu qui brûle à vos genoux;
» Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle.

Bacchus étoit traîné par des tygres fougueux:
Il sortit de son char, conduisant son amante;
Elle entra dans le temple: » Habitons ces beaux lieux;
» Dit-elle, dieu charmant! soupirons-y nos feux;
» Donne à ce doux climat une gaîté constante:
» Vénus ici préside à des peuples heureux;
» Ajoute à leur bonheur, et regne aussi sur eux.
» Pour moi, je sens déja que mon amour augmente.

http://rcin.org.pl

» Quoi ! tu peux être un jour plus aimable à mes yeux !
» Il n'appartient qu'aux dieux, dans leur sphere brillan
» D'aimer avec excès et d'aimer toujours mieux,
» Et de voir leur bonheur passer leur espérance,
» Plus bornés dans leurs vœux que dans leur jouisssanc
» Sois ici mes amours ! sous la voûte des cieux,
» On est trop occupé de sa gloire suprême :
» Ce n'est que sur la terre et dans ces lieux qu'on aime
» Laissons ces insensés à leurs folâtres jeux ;
» Tandis que mes soupirs, ma joie et mes pleurs mêm
» Sans cesse te peindront mes transports amoureux ».

Elle dit : et Bacchus enchanté de lui plaire,
La mène, en souriant, au fond du sanctuaire.
Un délire divin pénétra dans nos cœurs :
Nous respirions les jeux, les danses, la folie,
Et le thyrse à la main, le front couvert de fleurs,
Nous allâmes nous joindre à la bruyante orgie.

Mais nos tourmens cruels n'étoient que suspendus ;
En sortant de ce temple, à nous-mêmes rendus,
Nous sentions des soupçons la dévorante flamme,

http://rcin.org.pl

Et la sombre tristesse avoit saisi notre ame.
Pour annoncer nos maux, il sembloit que l'Amour
Nous eût fait agiter par l'affreuse Euménide ;
Nous regrettions Bacchus et son riant séjour ;
Mais un charme puissant nous entraînoit à Gnide.

Je voulois voir Thémire, et craignois cet instant :
Je ne retrouvois pas cette ardeur qui nous presse,
Alors que sur le point de revoir sa maîtresse,
Le cœur s'ouvre d'avance au bonheur qu'il attend.

» Peut-être je verrai Licas près de Camille,
» Dit Aristée : ô dieu ! sur ce cœur inconstant,
» Il pouvoit obtenir un triomphe facile !
» Peut-être avec plaisir la perfide l'entend.

» Tircis, dis-je à mon tour, a brûlé pour Thémire :
» On dit qu'il est à Gnide, et j'en frémis d'effroi.
» Sans doute il l'aime encore ! il faudra me réduire
» A disputer un cœur que j'ai cru tout à moi.

» Licas, pour ma Camille, avoit fait un air tendre :

http://rcin.org.pl

» Insensé! j'aurois dû l'interrompre cent fois!
» J'applaudissois, hélas! aux accens de sa voix:
» Il chantoit mon amante, et j'aimois à l'entendre.

» Thémire, devant moi, se paroit un matin
» D'un bouquet que Tircis avoit cueilli pour elle:
» C'est un don de Tircis, me disoit l'infidelle!...
» Je devois, à ce mot, l'arracher de son sein.

» Un jour, Camille et moi, (que je crains ce présage!
» Nous allions, à Vénus, offrir deux tourtereaux;
» Camille de ses mains vit s'enfuir ces oiseaux...
» Vénus ne vouloit point de son perfide gage!

» Sur l'écorce des bois, nos noms par moi tracés,
» Attestoient mon amour et celui de Thémire;
» Je me plaisois sans cesse à les lire et relire;
» Un matin... ô douleur! je les vis effacés.

» D'un cœur infortuné n'aggrave point la chaîne;
» Camille! épargne-moi l'horreur de me venger:
» L'Amour devient fureur quand on l'ose outrager;
» L'Amour qu'on désespere a le fiel de la haine.

http://rcin.org.pl

» Hâtons-nous, et malheur à tout audacieux
» Que je verrai parler à l'ingrate que j'aime !
» Quiconque sur Thémire arrêtera les yeux
» Mon bras l'immole au temple... aux piés de Vénus même.

Bientôt nous arrivons près de l'antre fameux
D'où sortent les arrêts que l'oracle prononce :
Tout le peuple roulant à flots tumultueux,
Avec un bruit confus attendoit sa réponse.
Je m'avance : Aristée emporte loin de moi,
Aristée est déja dans les bras de Camille :
J'appelle encor Thémire ; enfin, je l'apperçoi !
Furieux, j'allois dire : ah ! perfide, est-ce toi ?...
Mais elle me regarde, et je deviens tranquille.
Ainsi lorsqu'Alecto vient troubler l'univers,
L'œil éclairé des dieux la renvoie aux enfers.

» Ah ! dit-elle, pour toi j'ai versé bien des larmes !
» Le soleil a trois fois parcouru ces climats,
» Depuis que tu nourris mes mortelles alarmes.
» Je disois : non, mes yeux ne le reverront pas.
» Quel noir pressentiment ! dieux puissans que j'implore !

http://rcin.org.pl

» Dieux, tant de fois témoins de nos tendres amours !
» Je ne demande point si son cœur m'aime encore:
» Je ne veux que savoir le destin de ses jours :
» S'il vit, puis-je douter qu'il ne m'aime toujours !

» Excuse, m'écriai-je, excuse mon délire !
» La sombre jalousie a troublé mes esprits:
» J'allois haïr... ô ciel !... mais ma fureur expire,
» Mais après le danger de perdre ma Thémire,
» De ma félicité je sens mieux tout le prix.
» Viens donc sous ces berceaux où l'amour nous appelle
» Les dieux ont pu tromper, mais non changer mon cœur
» Viens ! c'est un crime affreux de te croire infidelle,
» Et je veux par ma flamme en expier l'horreur ».

Non, jamais des enfers les retraites heureuses,
Faites pour le repos des ombres vertueuses,
Ni les bois de Dodone, et ses chênes sacrés,
Ni ces riches bosquets où sont des fruits dorés,
Jamais tous ces beaux lieux n'auroient su me séduire,
Autant que le bocage embelli par Thémire.

Un satyre nous vit; il suivoit follement

http://rcin.org.pl

Une nymphe échappée à son emportement.
» Heureux amans, dit-il, vos yeux savent s'entendre :
» Vous payez un soupir d'un soupir aussi tendre :
» Mais moi, d'une cruelle, en vain je suis les pas;
» Plus malheureux encor quand elle est dans mes bras. »

Prés de nous, une nymphe errante et solitaire,
Sentit, en nous voyant, s'humecter sa paupiere :
Non ! c'est, dit-elle, encor pour nourrir mes tourmens,
Que le cruel Amour me fait voir ces amans !

Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure ;
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane, il marchoit dans les bois :
Il accordoit sa lyre : on a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en devenir plus tendre :
Mais nous écoutions peu cette divine voix.

On eût dit que Thémire, à toute la nature,
Donnoit, en ce moment, le signal du bonheur :
Le zéphir, à nos pieds, caressoit chaque fleur ;

http://rcin.org.pl

L'eau baignoit son rivage avec un doux murmure ;
Les myrtes étendus comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous exhaloient leur odeur ;
Des ramiers soupiroient sous le même feuillage,
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantoit déja la gloire et le prix du vainqueur.

Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire et sur ses beaux cheveux,
Baiser son front naif, et sa bouche, et ses yeux,
Descendre et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre :
Ma main veut le saisir ; j'avance... il prend l'essor:
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante ;
Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivois toujours : si Thémire tremblante,
Thémire toute en pleurs, n'avoit su m'arrêter,
J'allois atteindre enfin sa retraite charmante ;
Elle est d'un si grand prix qu'il ne peut la quitter.

C'est ainsi que résiste une tendre fauvette,
Qu'auprès de ses petits l'amour semble enchaîner:
Sous la main qui s'approche, immobile et muette,

http://rcin.org.pl

Rien ne peut la contraindre à les abandonner.

Thémire entend ma plainte, et devient plus sévere ;
Elle voit ma douleur et ne s'attendrit pas :
Je cessai de prier, et je fus téméraire :
Thémire s'indigna, je craignis sa colere ;
Je tremblai, je pleurai ; bientôt nouveaux combats,
Nouveau courroux .. enfin je tombai dans ses bras,
Et mon dernier soupir s'exhaloit sur sa bouche ;
Mais en me repoussant, Thémire moins farouche,
Met la main sur mon cœur... et j'échappe au trépas.

» Pour me désespérer, que t'ai-je fait, dit-elle !
» D'une indiscrète ardeur modere le transport :
» Va ! je suis moins que toi dure, injuste et cruelle ;
» Je n'eus jamais dessein de te causer la mort,
» Et tu veux m'entraîner dans la nuit éternelle !
» Ouvre ces yeux mourans, au nom de nos amours,
» Ou tu verras les miens se fermer pour toujours ».

Jusqu'au dernier moment, Thémire inexorable,
A force de vertu, rappelle ma raison :

http://rcin.org.pl

Elle m'embrasse, hélas! et j'obtiens mon pardon
Mais sans aucun espoir de devenir coupable.

Fin du quatrieme et dernier Chant.

http://rcin.org.pl

POÉSIES DIVERSES.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

POÉSIES DIVERSES.

LE NOUVEAU PHILÉMON.

Pendant une nuit de janvier,
Deux hermites, voisins des campagnes Belgiques,
Dans un bourg opulent allerent mendier:
Mais ils avoient beau supplier,
Entonner des noëls antiques,
Et faire gémir le clavier
De leurs vielles mélancoliques;
L'habitant inhospitalier
Se tint clos près de son foyer,
Et se moqua de leurs cantiques.
Un seul leur ouvrit sa maison;
C'étoit un étranger, appellé Palémon.
Il les accueille, et leur présente
Une couche modeste, où son ame innocente

http://rcin.org.pl

Trouvoit le sommeil et la paix.
Sa compagne Misis, d'une main chancelante,
Sur une table usée, arrange quelques mets,
Et d'une voûte souterraine,
Tire un vin réservé pour la fête prochaine.
Quand le repas fut prêt, un vase aux larges flancs
Égayant les propos, fit le tour de la table :
Mais du nouveau nectar les flots toujours coulans
Ne désemplissoient pas la cruche inépuisable.
Ce prodige étonna les vertueux époux ;
En tremblant de frayeur, ils tombent à genoux.
N'ayez, dirent les saints, ni crainte, ni surprise ;
Vous êtes, comme nous, des serviteurs de Dieu ;
Mais quant aux habitans de ce coupable lieu,
C'est une race impie, et qu'il faut qu'on détruise :
Nous livrons leurs maisons au feu,
Et changeons la vôtre en église.
L'effet de ce discours, pour eux, ne fut qu'un jeu.
Ils parlent, et d'abord, d'un mouvement rapide,
On voit le toît, les murs, les solives marcher ;
La cheminée, en pyramide,
S'élargit, se prolonge et devient un clocher ;

http://rcin.org.pl

La marmite s'éleve, et se transforme en cloche ;
On vit même un vieux tournebroche,
Depuis longtems abandonné,
De rouages nouveaux se montrer couronné,
Et son balancier qui n'aguere,
Aidé d'un pied de plomb, tournoit si promptement
Que les yeux se perdoient dans son cours circulaire,
Rallentissant son mouvement,
N'avança que d'un doigt pendant une heure entiere.
Comme à la cheminée il tenoit autrefois,
Il voulut y tenir encore ;
Il devint une horloge, et son timbre sonore,
A l'heure du dîner, fait entendre sa voix.
Une énorme chaise de paille
Qui dans ses bras d'osier recevoit Palémon,
Se traîne avec fracas, et contre la muraille
Monte comme un grand limaçon :
Son dos forme sur elle une voûte légere,
Et le fauteuil est une chaire.
Le temple est décoré de superbes lambris ;
On y voit des tableaux, au lieu de ces images
De Pierre-de-Provence et de Jean-de-Paris

http://rcin.org.pl

Dont se tapissent les villages.
Le bois de lit, d'un banc prend la forme et le nom,
Et fidele aux mêmes usages,
Sert encore à dormir quand on est au sermon.
Après cette métamorphose,
Les saints dirent aux deux époux :
Ne voulez-vous point autre chose ?
Vous pouvez disposer de nous.
Palémon, quelque tems, réfléchit en silence,
Puis les remerciant de leur soin bienfaiteur :
Ma maison, leur dit-il, est de belle apparence ;
Mais que fait l'éclat au bonheur !
Je voudrois, comme un bon prieur,
Végéter grassement au sein de l'abondance.
Son desir fut comblé : rien ne lui manqua plus ;
Et l'or, pour cette fois, fut le prix des vertus.
Un soir, qu'il racontoit cette étrange aventure
A d'autres villageois auprès de lui rangés,
Il vit soudain ses pieds en racine allongés,
Et le front de Misis entouré de verdure :
C'est ainsi qu'en tilleuls tous deux furent changés.
Le magister du lieu, vieillard octogénaire,

http://rcin.org.pl

Le souvient d'avoir vu, quand il étoit enfant,
Ces arbres ombrager les murs du cimetiere.
Le dimanche, après vêpre, il y mene souvent
Des peres, des époux, une famille entiere ;
Il leur montre avec son bâton
La place où les tilleuls unissoient leur feuillage :
Ici, c'étoit Misis, là, c'étoit Palémon :
Quand du tems ennemi l'un deux subit l'outrage,
L'autre laissé dans l'abandon
En sécha de douleur le jour de son veuvage.

http://rcin.org.pl

LA ROSE.

Je veux dans un repas charmant
Entourer ma coupe de roses;
Vénus en fait son ornement:
Au siècle des métamorphoses,
La déesse les vit écloses
Du sang vermeil de son amant.
Quand l'Amour danse avec les Graces,
La rose orne ses beaux cheveux;
La rose est le plaisir des dieux;
Le zéphir en est amoureux
Et Flore en parfume ses traces.
On aime à cueillir ses boutons
Malgré leur épine cruelle:
Les Muses la trouvent si belle
Qu'elle est l'objet de leurs chansons.
Mais elle ira bientôt parer le noir rivage;
O mes amis! comme elle on nous verra finir.

http://rcin.org.pl

Eh! que laisserons-nous après ce court passage!
Une ombre, un peu de cendre, un léger souvenir.
A quoi sert d'embaumer nos dépouilles mortelles,
Et sur de vains tombeaux pourquoi semer des fleurs!
C'est tandis que la vie anime encore nos cœurs
Qu'il faut nous couronner de guirlandes nouvelles.

Profitons du jour serein
Que ramene la nature;
L'impénétrable destin
A caché le lendemain
Dans la nuit la plus obscure.
Loin de nous chagrin, tourment,
Inquiétude ennemie!
La saine philosophie
Est de voyager gaîment
Sur la route de la vie:
On n'y paroît qu'un instant;
Je le donne à la folie,
Et je m'en irai content
Dans l'abîme où tout s'oublie.

http://rcin.org.pl

LE GAGE MUTUEL.

Heureux les cœurs qu'un doux penchant rasse
Mais que l'absence est cruelle à leurs feux !
Nise et Mirtil se faisoient leurs adieux :
Près du départ, ils conclurent ensemble,
Qu'à certaine heure, en regardant les cieux,
Ils s'enverroient des baisers amoureux.
De leur douleur, on se forme l'image.
Le couple absent fut, pendant tout un mois,
Inconsolable; et c'est un long veuvage !
Au tems marqué, les baisers, chaque fois,
Alloient, venoient, soufflés entre les doigts ;
Et les zéphirs se chargeoient du message.
Las à la fin de ces baisers perdus,
Le beau Mirtil ne fut plus qu'un volage :
Sur Nise absente, Emire eut l'avantage :
Il oublia l'objet qu'il ne vit plus.
Étant un jour entre les bras d'Emire,

http://rcin.org.pl

Il se souvint que dans ce même instant,
Nise envoyoit son gage à l'inconstant.
A cette idée, il éclata de rire ;
A son récit, sa belle en fit autant.
Elle disoit dans sa maligne joie :
Rends-moi soudain les baisers qu'on t'envoie!
Mais savez-vous ce que Nise faisoit!
Elle donnoit ses baisers à Silvandre ;
En les donnant, l'infidelle disoit :
A mon berger, charge-toi de les rendre.

http://rcin.org.pl

LE RENDEZ-VOUS.

Mirtile brûlé pour Glicere
Des feux d'amour,
A la porte de la Bergere
Disoit un jour :
O ma charmante pastourelle!
Reconnois-moi !
Permets que ton amant fidele
Entre chez toi !

Glicere l'avoit vu paroître
Et l'entendit :
Mettant la tête à la fenêtre,
Elle lui dit :
Quand ma mere sera couchée,
Reviens ce soir ;
Maintenant, Glicere empêchée
Ne peut te voir.

Le

http://rcin.org.pl

Le soir vient; le plaisir appelle
L'heureux amant;
Il frappe au logis de la Belle
Bien doucement,
Et murmure à sa tendre amie
Deux ou trois fois:
Ouvre-moi vite, je t'en prie,
Entends ma voix!

A ces mots, la jeune innocente,
Le cœur troublé,
Va, d'une main impatiente,
Tourner la clé;
Puis au berger fermant la bouche,
Lui dit tout bas:
Ma mere est là sur cette couche,
Ne parle pas!

Elle avoit un chapeau de rose,
Un corset blanc,
La collerette a demi-close,
Le sein tremblant,

http://rcin.org.pl

Les cheveux flottans autour d'elle,
Et les pieds nus :
Dans ce désordre, elle étoit belle
Comme Vénus.

Je ne sais ce qu'a l'ingénue
Mirtile apprit :
Aujourd'hui, quand il la salue,
Elle rougit,
Et si l'on parle d'amourette
Et de ses jeux,
Glicere confuse et muette,
Baisse les yeux.

http://rcin.org.pl

LA QUESTION INDISCRÈTE.

Je dis un jour à mon amie :
Avant que Doris fût à moi,
Avant le bonheur de ma vie,
Quelqu'autre avoit-il eu sa foi ?

Je vois ma Bergere qui compte
Gravement avec ses dix doigts :
Le rouge au visage me monte,
Je frissonnois à chaque fois.

Ton calcul a de quoi confondre !
As-tu formé tant de liens ?
Paix, dit-elle ! avant de répondre,
Je m'amuse à compter les tiens.

http://rcin.org.pl

L'ORAGE.

Nise étoit dans son aurore,
Et sur son sein agité,
Déja commençoient d'éclore
Les trésors de la Beauté :
Sur ses levres demi-closes
Erroient déja les soupirs,
Comme autour des jeunes roses
On voit voler les zéphirs.

Nise avoit vu le feuillage
Seize fois naître et mourir :
Silvandre étoit du même âge ;
C'est l'âge heureux du plaisir :
Ils s'aimoient d'amour si tendre
Qu'on doutoit, voyant leurs feux,
Qui de Nise ou de Silvandre
Étoit le plus amoureux.

http://rcin.org.pl

Dès que Nise étoit absente,
Tout affligeoit son amant;
Loin de lui, sa jeune amante
Souffroit le même tourment:
Ils alloient aux mêmes plaines
Faire paître leur troupeau,
Buvoient aux mêmes fontaines,
Dansoient sous le même ormeau.

Si l'un chantoit un air tendre,
L'autre aimoit à le chanter:
Nise, en écoutant Silvandre,
Sentoit son cœur palpiter:
Silvandre étoit dans l'ivresse,
En l'écoutant à son tour,
Et l'interrompoit sans cesse
Par des baisers pleins d'amour.

Mais un jour, Nise frissonne,
Ses yeux se mouillent de pleurs,
Et son ame s'abandonne
A de secrettes terreurs.

http://rcin.org.pl

Hélas! dit-elle, je tremble,
Et ne fais que soupirer!
Nous sommes si bien ensemble!
Faudroit-il nous séparer?

Dans l'instant, le ciel se couvre;
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre
Sortent la foudre et l'éclair:
Nise éperdue et tremblante,
Tient son amant dans ses bras,
Et la flèche étincelante
Donne à tous deux le trépas.

Ils reposent sous l'ombrage,
Où le ciel finit leurs jours;
Sur les arbres du bocage
On a gravé leurs amours;
Et sur la tombe paisible
Qui contient ces tendres cœurs,
Souvent un berger sensible
Aime à répandre des fleurs.

http://rcin.org.pl

LE DANGER DES BOIS.

Un berger rencontrant Lisette,
Lui dit: veux-tu me suivre au bois?
On y va cueillir la noisette;
On y danse au son du hautbois:
Il prit le bras de la Bergere,
Qui lui résistoit mollement:
Au bois, dit-elle, qu'ai-je affaire?
Laisse, laisse-moi donc, vraiment
Maman l'défend!

Tout en lui résistant, Lisette
Suivoit le berger dans les bois,
Et tout en cueillant la noisette,
Colin l'agaçoit quelquefois;
Il saisit sa main et la baise:
Lise soupire doucement,
Et sans montrer qu'elle en soit aise,

http://rcin.org.pl

Lui dit : laisse-moi donc, vraiment !
Maman l' défend.

La Bergere un peu moins farouche,
Avoit abandonné sa main,
Et bientôt Colin, sur sa bouche,
S'avisa d'un plus doux larcin.
Lise lui dit tout en colere,
Laisse, laisse-moi donc, vraiment !
Un second baiser la fit taire ;
Elle dit encor foiblement :
Maman l' défend.

Admirez le progrès rapide
Qu'amour fait dans un jeune cœur !
Ce n'est plus Lisette timide
Et luttant contre son vainqueur.
Au berger, par un doux caprice,
Elle donne un baiser charmant :
Colin s'écrie avec malice :
Laisse, laisse-moi donc, vraiment !
Maman l' défend !

http://rcin.org.pl

LES REGRETS D'UNE AMANTE.

Une jeune Bergere,
Les yeux baignés de pleurs,
A l'écho solitaire
Confioit ses douleurs;
Hélas! loin d'un parjure,
Où vais-je recourir!
Tout me trahit dans la nature,
Je n'ai *plus qu'à* mourir.

Est-ce là ce bocage
Où j'entendois sa voix,
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous servit tant de fois!
Cet asyle champêtre
En vain va refleurir;
O doux printems! tu viens de naître,
Et moi, je vais mourir!

http://rcin.org.pl

Que de soins le perfide
Prenoit pour me charmer!
Comme il étoit timide,
En commençant d'aimer!
C'étoit pour me surprendre
Qu'il sembloit me chérir:
Ah! falloit-il être si tendre,
Pour me faire mourir!

Autrefois sa musette
Soupiroit nos ardeurs;
Il paroit ma houlette
De rubans et de *fleurs*:
A des Beautés nouvelles
L'ingrat va les offrir,
Et je l'entends chanter pour elles,
Quand il me fait mourir.

Viens voir couler mes larmes
Sur ce même gazon,
Où l'amour, par ses charmes,
Égara ma raison:

http://rcin.org.pl

Si dans ce lieu funeste
Rien ne peut t'attendrir,
Adieu, parjure ! un bien me reste ;
C'est l'espoir de mourir.

Un jour viendra, peut-être,
Que tu n'aimeras plus :
Alors je ferai naître
Tes regrets superflus :
Tu verras mon image ;
Tu m'entendras gémir ;
Tu te plaindras, berger volage,
De m'avoir fait mourir.

http://rcin.org.pl

L'HEURE DU BERGER.

Le plus beau pasteur du hameau
Aimoit la plus fiere des Belles.
On croiroit qu'un amant si beau
Devoit peu trouver de cruelles :
Et cependant, sans être heureux,
Philinte plaisoit à Glicere ;
Elle répondoit à ses feux,
Et n'en étoit pas moins sévere.
Un jour, dans la saison des fleurs,
Quand tout aime dans la nature,
Assise au bord d'une onde pure,
Dont le bruit charmoit ses langueurs
Glicere se sentoit émue,
Caressoit plus souvent son chien ;
Regardoit sans fixer la vue,
Rêvoit, et ne pensoit à rien.
Dans ce moment, Thestile passe ;

http://rcin.org.pl

Il joue avec elle et l'embrasse :
Philinte arrive, et son courroux
Éclate contre la Bergere.
Elle répond d'un ton plus doux :
Ami ! pourquoi cette colere !
Le mal est fait ; que voulez-vous ?
Mon cœur se trouvoit sans défense,
A l'heure où Thestile a paru.
Si vous étiez plutôt venu,
Vous auriez eu la préférence.

http://rcin.org.pl

LE PHÉNIX.

Quand les bêtes parloient, dit un jour Coridon
A l'insensible Célimene,
Le Phénix arriva d'une forêt lointaine,
Et tous les oiseaux du canton
S'empressoient d'aller voir ce nouveau phénomène.
La foule admiroit sa beauté;
Mais le ramier, tout bas, disoit à son amie:
Est-ce là cet oiseau vanté?
Le malheureux est seul; il me fait peu d'envie!

http://rcin.org.pl

A DORIS.

Jouissons, ô ma Bergere,
De la saison des Amours!
Ce soleil qui nous éclaire,
Demain reprendra son cours:
Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours.

Donne à l'amant qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour, mille encore,
Mille encore à son déclin!
La nuit, brouillons-les dans l'ombre;
Il faut tant les répéter,
Qu'enfin trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter.

http://rcin.org.pl

Contre l'amour qui nous lie,
Laissons crier les jaloux !
Il est beau de faire envie;
Le bonheur en est plus doux :
Que le nôtre ait tant de charmes
Qu'il irrite les desirs,
Et puisse en verser des larmes,
Le censeur de nos plaisirs !

---

http://rcin.org.pl

LE CŒUR.

Un beau berger, sur sa musette,
Chantoit toujours :
Il n'est point de douceur parfaite,
Sans les amours ;
De vos amans, jeunes Bergeres,
N'ayez point peur !
Ils ont, quoi qu'en disent vos meres,
Ils ont un cœur.

Souvent Ismene alloit se rendre
Près du berger,
Et prenoit plaisir à l'entendre
Sans y songer :
Elle apprit bientôt, la pauvrette,
Pour son malheur,
Qu'on peut, pour une chansonnette,
Donner son cœur.

http://rcin.org.pl

Aujourd'hui la plaintive Ismène
N'a plus d'amant,
Et tout le long de la semaine,
Va répétant :
Défiez-vous de la voix tendre
D'un séducteur :
Hélas ! sans celle de Silvandre,
J'aurois mon cœur.

http://rcin.org.pl

LE SOUVENIR.

Auprès de mon amie,
Je coulois de beaux jours;
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Felicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée!
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer:
Mais qui peut, autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer!
Felicité passée, &c.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours:

http://rcin.org.pl

Quand j'entends son murmure
Je songe à nos amours.
Felicité passée, &c.

Souvent j'allois l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venoit s'y rendre :
Cet heureux tems n'est plus!
Félicité passée, &c.

Voyez dans ces asyles
Nos chiffres enlacés!
Dans des jours plus tranquilles
Ma main les a tracés.
Félicité passée, &c.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.
Félicité passée, &c.

http://rcin.org.pl

Combien de fois l'aurore
Fut temoin de nos jeux !
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux !
Félicité passée, &c.

Elle cessa de vivre,
Quand on nous sépara :
Mon cœur devoit la suivre ;
Rien ne me la rendra.
Félicité passée, &c.

Lyre tendre et plaintive !
Tes airs sont superflus ;
Sur l'infernale rive,
Églé ne t'entend plus.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir !
Tourment de ma pensée !
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

http://rcin.org.pl

LA CAUTION.

Doris attache à ma musette
Un ruban brodé de sa main:
Je lis ces mots sur la rosette;
Promesse d'un amour sans fin.

J'étois enchanté de ce gage:
Ah! m'écriai-je en le baisant,
Tu ne peux plus être volage;
Voici qui t'enchaîne à présent!

N'y compte point trop, me dit-elle;
Car vois! malgré ce beau garant,
Si je voulois être infidelle,
Autant en emporte le vent!

http://rcin.org.pl

LE CONSOLATEUR.

Amintas avoit perdu
Une compagne chérie,
Jeune, charmante, accomplie;
Un modèle de vertu.
L'infortuné se rappelle,
En poussant de longs sanglots,
Les plaisirs toujours nouveaux
Qu'il a goûtés avec elle,
Leur tendresse mutuelle,
Et jusqu'aux moindres propos
De cette épouse fidelle.
Pour adoucir son chagrin,
Lindor près de lui s'empresse,
Lindor, qu'un heureux hymen
Vient d'unir à sa maîtresse.
Ami, dit-il, aux douleurs
Cesse de livrer ton ame!

http://rcin.org.pl

Viens vivre auprès de ma femme ;
Sa main essuira tes pleurs.
Tu partageras les charmes
Qu'elle répand sur mes jours.
Amintas, à ce discours,
Sentit redoubler ses larmes.
De tes plaisirs amoureux
L'image m'est importune ;
Va l'offrir loin de mes yeux !
Ce n'est point à l'homme heureux
A consoler l'infortune.

LA

http://rcin.org.pl

LA VAINE RÉSOLUTION.

La belle Alcimadure
Alloit un jour chantant :
Dans toute la nature
Il n'est rien de constant ;
On veut que je m'engage :
Mais discours superflus !
On deviendroit volage ;
Non, je n'aimerai plus.

J'avois pris soin d'instruire
L'oiseau le plus charmant ;
Il ne cessoit de dire
Qu'il m'aimoit tendrement.
Hélas ! par ce langage,
Tous les cœurs sont déçus !
L'oiseau quitta la cage.....
Non, je n'aimerai plus.

http://rcin.org.pl

J'avois un chien fidèle
Et beau comme le jour ;
Il étoit le modèle
Du plus parfait amour :
J'ai vu périr ses charmes ;
Voilà mes soins perdus !
J'en ai versé des larmes...
Non, je n'aimerai plus.

Le Berger qui l'adore
Vole à ses pieds soudain ;
Elle vouloit encore
Répéter son refrain :
Mais quand le cœur soupire,
Quand les sens sont émus,
Est-il bien tems de dire :
Non, je n'aimerai plus !

On dit que l'imprudente
Se rendit à ses vœux ;
Il quitta son amante
Si-tôt qu'il fut heureux :

http://rcin.org.pl

La Bergere trahie
S'en va d'un air confus,
Jurant que de sa vie
Elle n'aimera plus.

Du sort d'Alcimadure
Gémissez, tendres cœurs!
Pour un amant parjure
Elle verse des pleurs:
Ne faites point de même
Des sermens superflus;
Hélas! souvent on aime,
Quand on croit n'aimer plus.

http://rcin.org.pl

ARTUR ET LUCY.

Au bord d'une mer écumante,
Jadis vivoit dans un châtel
Une jeune fille innocente,
Près d'un tuteur dur et cruel ;
Il alloit à sa destinée
De cette enfant unir le sort :
Pour elle, avant son hymenée,
Elle vouloit subir la mort.

A peine à sa quinzieme année,
Lucy brilloit comme une fleur,
Et cette belle infortunée
Avoit déja donné son cœur.
Que pouvoit sa flamme amoureuse
Contre des murs et des verroux ?
Mais, las ! quand on est malheureuse,
Le bien d'aimer devient si doux !

http://rcin.org.pl

Artur n'avoit point de richesse ;
Il étoit simple bachelier :
Dans le logis de sa maîtresse,
Il va s'offrir pour écuyer:
Sous ce titre, il voyoit sans cesse
Le jeune objet qu'il adoroit ;
Mais une duegne traîtresse
Sut découvrir leur feu secret.

Lisard, enflammé de colere,
Bannit Artur de sa maison,
Et Lucy, triste et solitaire,
Fut mise au fond d'un noir donjon.
Quand le jour commençoit de naître,
Les yeux attachés sur les flots,
Auprès d'une étroite fenêtre,
Elle poussoit mille sanglots.

Un jour que la pauvre captive
Pleuroit, songeant à son amour,
Une voix touchante et plaintive
S'élève du pied de la tour :

http://rcin.org.pl

Elle entend la voix qui l'appelle,
Regarde au travers des barreaux,
Et dans une foible nacelle,
Voit son amant au bord des eaux.

Adieu, dit-il, ma douce amie!
Qu'il te souvienne un jour de moi!
Adieu! je renonce à la vie,
Ne pouvant plus vivre pour toi.
Je vais contre les infidèles,
Trouver la mort dans les combats;
Quand tu recevras ces nouvelles,
Donne des pleurs à mon trépas!

Mais vois l'excès de ma misere,
Et prends pitié de mes tourmens!
Accorde une grace derniere
Au plus malheureux des amans!
Je vais faire un bien long voyage,
Peut-être pour ne plus te voir:
Ah! Lucy, que j'obtienne un gage
Qui calme un peu mon desespoir!

http://rcin.org.pl

Lucy frémit à ce langage ;
Et pour lui montrer ses douleurs,
Elle jetta sur le rivage
Un mouchoir trempé de ses pleurs :
Son amant le saisit bien vîte,
Cent fois le baise avec transport,
Le met sur son sein qui palpite,
Et laisse enfin ce triste bord.

Bientôt, dans un songe terrible,
L'esprit frappé de noirs tableaux,
Lucy voit ce mortel sensible
Errer autour de ses rideaux :
Quel réveil, lorsqu'à la lumiere
Du pâle flambeau de la nuit,
Elle revoit cette ombre chere
Paroître encor près de son lit !

Dès-lors, quand la vague bruyante
Vient se briser contre ces murs,
Quand une chouette effrayante
Se plaint sur ces dômes obscurs ;

http://rcin.org.pl

Quand les vents, dans les soirs d'automne,
Promènent leurs sons gémissans,
Par-tout l'ombre qui l'environne,
Semble répondre à ses accens.

Un jour, un courier se présente;
Lucy l'aborde en frémissant:
Il rend à la plus tendre amante
Son mouchoir inondé de sang:
Elle y fixe un regard farouche;
Son cœur s'enfle, elle veut crier;
Il sort un soupir de sa bouche,
Et ce soupir est le dernier.

http://rcin.org.pl

ALEXIS,

ROMAN PASTORAL.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

ALEXIS,

ROMAN PASTORAL.

L'île des Nymphes s'éleve au milieu des eaux du fleuve Pénée, dans ce beau vallon de Tempé, si connu par le chant pastoral des Muses. Le jour étoit venu où les habitans de l'île célébroient les fêtes du printems: cette pompe solemnelle y attiroit le concours de tous les peuples voisins. Les jeunes Thessaliens s'empressoient de s'y rendre pour se signaler dans les jeux sacrés, ou pour voir les belles insulaires. Un grand nombre arriva de Tempé et des campagnes délicieuses qui s'étendent sur l'autre bord du fleuve. Là, parurent aussi ceux qui habitent le mont Ossa, éternellement ombragé par des forêts de pins;

http://rcin.org.pl

ceux qui dansent dans les bois odoriférans de l'Hélicon et sur l'Olympe toujours couvert de lauriers. Des couples heureux marchoient en se tenant la main et en chantant leurs amours. Les vieillards eux-mêmes s'associoient aux plaisirs de la jeunesse : car dans cette contrée, où se trouvoit réuni pour la félicité des hommes, tout ce que la nature peut donner, et tout ce que la simplicité des mœurs peut ajouter à la nature, ils faisoient du doux soin d'aimer leur unique affaire.

Parmi les Thessaliens étoit Alexis le plus jeune des Bergers de Tempé : son cœur n'avoit pas encore aimé ; mais le moment approchoit où il devoit sentir le pouvoir de la beauté.

Une foule d'insulaires vint au-devant de cette troupe élégante. Les jeunes filles s'avançoient deux à deux, vêtues d'un lin blanc comme la neige des montagnes. Jamais on n'avoit vu tant de charmes réunis. La frai-

http://rcin.org.pl

cheur, l'enjouement, l'éclat du teint, la grace embellie par l'innocence, tout inspiroit le desir. La douce et naïve Délie marchoit, les yeux baissés; sa chevelure, d'un blond pâle, tomboit sur ses épaules en boucles négligées, ou remontoit sur sa tête en tresse d'or, et alloit se confondre avec les roses de sa couronne. Un feston de violettes descendoit autour de sa taille, pareille à celle des Nymphes: comme ses compagnes, elle portoit une corbeille de fleurs en tribut aux Divinités bienfaisantes qui veilloient sur la contrée.

Quand on eut déposé les offrandes sur l'autel, Atis s'en approcha, et jettant un coup-d'œil sur l'assemblée, il chanta ces couplets:

Jeunes Bergers! jeunes Bergeres!
Venez répéter mes chansons!
Le printems aux aîles légeres,
Est descendu dans nos vallons.

http://rcin.org.pl

La douce haleine du zéphire
Annonce le plus beau des mois.
O Nymphes de l'humide empire !
Épargnez nos champs et nos bois.

Nous vous portons des fleurs nouvelles,
Image de nos simples vœux ;
Nos beaux jours passeront comme elles :
Protégez ces momens heureux !

Ne laissez point vos flots rebelles
Couvrir nos asyles charmans !
Gardez des bouquets pour les belles,
Et des berceaux pour les amans.

Pendant qu'il chantoit cet hymne, Alexis contemploit Délie et suivoit tous ses mouvemens : quand elle se penchoit à l'oreille de ses compagnes, il se penchoit pour l'écouter, quoiqu'il fût loin d'elle ; quand elle sourioit en leur parlant, il sourioit comme s'il eût entendu ce qu'elle disoit. Une fois elle osa

http://rcin.org.pl

lever sur lui ses regards timides, et rougit; il baissa les siens, et se troubla. Dès qu'il la vit s'éloigner, après le sacrifice, il n'y eut plus de fête pour lui, jusqu'au moment où elle reparut.

La lice des jeux étant ouverte, on proposa le prix du chant: c'étoit une coupe qui sortoit des mains de l'artiste; elle exhaloit encore l'odeur de l'olivier. Deux branches de lierre, entrelacées de soucis dorés, erroient autour de ses bords et se courboient pour lui former une anse: au-dehors, on voyoit un vieux bûcheron accablé de son fardeau; ses genoux chanceloient, et son corps voûté s'appuyoit sur un bâton. Un enfant lui donnoit un vase plein d'eau; il étoit debout, et la douce pitié sembloit respirer dans ses regards naïfs. L'intérieur de la coupe représentoit une jeune fille endormie: un Berger assis près d'elle, agitoit un rameau sur son visage, pour en écarter les abeilles; et plus loin, des

http://rcin.org.pl

agneaux se baissoient sur une fontaine pour humer la surface de l'onde.

Trois Bergers s'offroient pour disputer la coupe : Alexis étoit le plus jeune. Ses rivaux avoient acquis dans leur art une grande expérience. L'un d'eux avoit été formé par le célebre Daphnis dont on chantoit les airs dans toute la Thessalie : il étoit venu des bords où l'Acis roule ses eaux sacrées. L'autre avoit quitté le Ménale habité par le dieu Pan. Il savoit toutes les chansons de Lysippe, le plus fameux chanteur de la Grèce : on croyoit même qu'il avoit eu des leçons d'une Muse dans les bois de l'Hélicon. Alexis n'avoit point eu de maître ; mais il étoit inspiré par l'amour et par la présence de Délie ; sa flûte étoit de simples roseaux, joints par une cire flexible.

Alcidon chanta, sur une lyre d'ivoire, les premiers tems de l'univers, où tous les hommes étoient pasteurs, la guerre des

http://rcin.org.pl

Dieux, l'exil d'Apollon et son séjour chez les bergers d'Admete, les arts portés sur la terre, et le bonheur de la vie champêtre.

Milon, qui le suivit, traça la marche des saisons : il peignit le Printems couronné de fleurs, conduit par les Heures et les Graces ; l'Eté dépouillant les moissons, et les Nayades se jouant dans les eaux ; Bacchus et les Nymphes, armés de thyrses, venoient annoncer la vendange et les plaisirs de l'Automne ; enfin le triste Hiver menoit après lui les frimats et les tempêtes.

Alexis parut le dernier. Une douce timidité rendit d'abord sa voix tremblante. Le battement de son sein faisoit soulever sa guirlande, et toutes les Bergeres, charmées de sa frayeur, souhaitoient de le voir triompher. Il chanta de l'accent le plus tendre les plaisirs de sa vie domestique, les sentimens de son premier âge, son amour pour son pere : il exprimoit avec tant de chaleur les vertus de cet

http://rcin.org.pl

honnête vieillard, que les larmes couloient de tous les yeux. Au moment où il le peignoit accueillant les infortunés, offrant l'hospitalité aux voyageurs, et bénissant les Dieux du bonheur de sa journée, quand il avoit pu faire le bien, tout le cercle se leva; un cri de joie et de plaisir sortit de toutes les bouches, et les applaudissemens l'interrompirent. Lui-même, pénétré de son récit, l'œil humide, la voix étouffée par l'excès de son émotion, fut obligé de s'arrêter. On le conduisit aux pieds de la Bergere que le sort avoit choisie pour donner la couronne au vainqueur: c'étoit Délie. Il mit un genou devant elle; l'aimable enfant parut confuse: il étoit facile de voir que son cœur suivoit le don de la couronne.

On proposa ensuite le jeu des opinions, et voici comme on le jouoit: un vieillard établissoit une question; quelqu'un y répondoit, et l'opinion de celui-ci étoit combattue par

http://rcin.org.pl

ion voisin qui, à son tour, donnoit la sienne.

Sophronime, comme le plus ancien de l'assemblée, demanda ce qu'on devoit le plus desirer. Durson dit que c'etoit les richesses, parce qu'avec elles on peut acquérir les autres biens du monde, tels que l'aisance de la vie, les distinctions, les honneurs, la considération publique, et même l'estime. Durson étoit un habitant de Thessalonique, nouvellement arrivé à Tempé; ses vastes possessions s'étendoient le long des bords du fleuve, et dans la simplicité de ces lieux champêtres, il avoit porté tout le faste des villes. Arcas répondit, que si la fortune offroit des avantages, elle entraînoit beaucoup de maux et d'infirmités attachés à la vie opulente, et qu'il préféroit la santé, parce qu'elle étoit la source de la gaîté, de la bonne humeur, de l'insouciance et du plaisir; qu'elle assaisonnoit de l'appétit le mets le plus frugal, et qu'elle répandoit le baume du sommeil sur

http://rcin.org.pl

des membres exercés par le travail, tandis que le riche, au milieu de ses longues veilles, rouloit sur le duvet ses éternelles sollicitudes, et périssoit de dégoût à la fumée de ses banquets. Alcipe dit que la santé ne suffisoit pas au bonheur, parce qu'il étoit un âge où l'activité du sang allumoit des passions tumultueuses ; mais que la vertu donnoit la paix de l'ame, et des jouissances que l'âge ne pouvoit détruire. D'autres ajoutoient, qu'avec la vertu, il falloit encore la puissance de faire le bien, parce que sans elle, l'homme vertueux n'a que des vœux stériles ; et ils souhaitoient d'être rois, afin de rendre leur peuple heureux. Quelqu'un répondit, que la félicité publique étoit une belle chimere ; qu'il étoit presqu'impossible aux rois d'y prétendre, parce qu'ils se laissent trop souvent gouverner par les passions d'autrui, et tromper par les flatteurs dont la voix murmure à leur oreille, qu'ils sont les bienfaiteurs du

http://rcin.org.pl

monde, que leur règne est béni, et qu'il n'y a point d'infortunés dans leur empire: ceux-là desiroient un ami, ajoutant que l'amitié doubloit les plaisirs et partageoit les peines, et que les rois eux-mêmes descendoient du trône pour chercher des amis. Quand ce fut le tour d'Alexis, il dit avec une rougeur modeste et en regardant Délie, que la tendre union de deux époux lui paroissoit le comble du bonheur: il établit son opinion sur des preuves si touchantes, qu'il entraîna tous les suffrages, et l'on convint que ce sort étoit celui qui approchoit le plus de la félicité parfaite.

Le vainqueur des jeux avoit le droit d'offrir ses couronnes à la Bergere qu'il préféroit, et toutes les jeunes filles rangées autour d'Alexis, attendoient son choix: il s'approcha de Délie, et lui mit en tremblant ses couronnes sur la tête. Les battemens de mains s'éleverent du milieu de l'assemblée, et Dé-

http://rcin.org.pl

lie, placée sur un trône de verdure, fut pour ce jour la reine de la fête.

Quand Vesper parut, les Bergers de Tempé repasserent le fleuve au bruit d'une musique harmonieuse qui retentissoit dans les échos des montagnes. Délie resta longtems immobile sur le rivage; elle suivoit des yeux la flotte qui fendoit les ondes, et elle disoit: O Alexis! qu'un vent doux et propice te favorise dans ta route! que la brillante étoile du soir te conduise vers la cabane de ton pere, de ce bon vieillard dont le fils est si digne de lui! A ces mots, elle s'éloigna tristement avec ses compagnes. Alexis, penché sur le bord de son bateau, ne cessa de la voir qu'au moment où elle se perdit dans les ombres du crépuscule: alors il demeura morne et silencieux. Les Bergers lui disoient en riant: Alexis! tu aimes! Il soupiroit et se taisoit. Les autres contoient leurs aventures et montroient les présens qu'ils avoient re-

http://rcin.org.pl

çus de leurs maîtresses. Alexis n'avoit que des souvenirs ; mais ils suffisoient à son bonheur. Dès qu'il revit son pere, il voulut lui parler de son triomphe, et ne l'entretint que de la belle insulaire. Il lui faisoit le récit de tous ses charmes, et le vieillard sourioit aux tableaux de son fils. O mon pere ! disoit le jeune homme enivré d'amour, les yeux de Délie sont comme le ciel ouvert ; les paroles qui coulent de ses levres sont plus douces que le miel. Heureux le sein qui l'a nourrie et le vallon qui la possede ! Ah ! sans doute, à sa priere, la fraîche rosée, fille de Jupiter, descend pour baigner les campagnes ; sans doute les pleurs de l'infortuné se tarissent auprès d'elle. Délie doit répandre sur ceux qui l'approchent l'oubli de la douleur ; car en la voyant, on ne songe plus qu'à la voir. Alexis avouoit seulement qu'elle étoit orpheline et pauvre ; et le vieillard lui dit : Mon fils, tu fais bien de l'aimer, car rien n'est si beau

http://rcin.org.pl

que d'aimer la vertu : les biens de la fortune périssent; mais le trésor d'une ame douce et bienfaisante est un présent du Ciel que le tems ne peut nous ôter, et qui nous console de l'absence de tous les autres.

L'amour avoit fait languir Alexis depuis la saison des fleurs jusqu'à la moisson. Il résolut enfin de vaincre sa timidité, et de passer dans l'île des Nymphes. Les nuages dorés de l'orient annonçoient le retour de la lumiere, quand il se rendit à l'autre bord. En reconnoissant les lieux où il avoit vu Délie, il se livroit à cette mélancolie si chere aux amans qui retrouvent les vestiges de leur bonheur. Égaré dans un doux oubli de lui-même, il suivit quelque tems la rive du Pénée tapissée d'une fraîche pelouse, et il entra dans un bois dont l'obscurité flattoit sa rêverie : des berceaux de myrte y formoient une voûte impénétrable au jour : là, le chevrefeuille couroit en festons sur des touffes de jasmins, ou

http://rcin.org.pl

ou montoit autour de l'acacia, qu'il couronnoit de ses guirlandes. On ne pouvoit pénétrer dans ce bocage sans éprouver un sentiment de volupté, et plus d'une Bergere, que les soins d'un amant n'auroient su vaincre, avoit été gagnée par les charmes de cet asyle.

Alexis fut étonné de voir un tombeau dans un si beau lieu. Ce monument étoit d'une grande simplicité: sur la pierre sépulcrale, on avoit représenté une rose fannée, avec cette inscription: « Elle fut belle ». Près de-là, il apperçut un vieillard assis sur le gazon, et penché sur les genoux d'une Bergere qui l'écoutoit. Il étoit couronné d'hyacinthes; ses cheveux parfumés et l'élégance de son vêtement s'accordoient assez bien avec une certaine mollesse voluptueuse répandue dans ses manieres. Il chantoit ces vers en mariant sa voix aux sons d'une lyre :

Hâtons-nous d'aimer, ô Delphie!
Ce beau jour est encore à nous.

http://rcin.org.pl

Que mon ame à la tienne unie
Trompe l'effort du tems jaloux :

Qu'un doux souvenir me console
Des autres biens que j'ai perdus !
Quand l'âge du bonheur s'envole,
On vit dans l'âge qui n'est plus.

Ce vieillard étoit Sophronime. Il connoissoit le cours des astres et les différens systêmes du monde ; mais sa science ni ses années ne l'avoient pu garantir de l'amour, et toute sa philosophie alloit échouer aux pieds d'un enfant.

Alexis lui demanda qui étoit renfermé dans ce tombeau dont la pierre paroissoit nouvellement posée : il trembloit que ce ne fût Délie. Au nom d'Églé, il soupira. Eh quoi ! dit-il, la compagne de Délie, cette jeune Églé qui faisoit la joie de nos fêtes dans le printems ? Oui, répondit Sophronime ; il y a quelques jours qu'elle cueilloit encore des fleurs dans

http://rcin.org.pl

ces prairies : mais d'où vient ta surprise ! la nature nous a-t-elle promis une longue vie ? ne vois-tu pas sur les buissons le ver dévorer le bouton de la rose ? Dans ce peu de jours que Jupiter nous accorde, qui de nous a le droit de lui dire : Pourquoi ne les rends-tu pas plus nombreux ? Nous passons sur la terre, et demain nous ne serons plus. Le vent sifflera dans nos cabanes désertes, et le Berger qui verra leur solitude, demandera si elles furent habitées. Il dit, et reprenant sa lyre, il continua de chanter.

Alexis gémit de ce que les Dieux n'avoient point donné à une fille aimable la durée qu'ils prodiguent souvent à des êtres moins dignes de la lumiere ; et comme il s'éloignoit, des sanglots se firent entendre. Il écarta doucement le feuillage, et vit paroître Délie, mais pâle, abattue, et défigurée par la douleur. Ses yeux étoient flétris ; ses cheveux négligés tomboient au hasard, et sa démarche annon-

http://rcin.org.pl

çoit le trouble de son esprit. Elle s'approcha du tombeau, et le couvrit des fleurs qu'elle portoit. Tous les jours elle alloit le visiter; tous les jours elle y versoit des larmes, et rien ne pouvoit les tarir. Eglé avoit été l'amie de son enfance et la confidente de ses pensées: elle l'avoit aimée avec une tendresse qu'on citoit pour modèle. Il est un âge où tout est passion. Elle disoit en pleurant: Que n'es-tu encore sur la terre, ô ma fidèle amie! tu partageois tous mes plaisirs; nous dansions sur le même gazon; le même ruisseau nous baignoit de son onde; la fleur que tu cueillois étoit celle que j'allois cueillir: nous n'avions qu'un desir et qu'une ame. O ma chere Eglé! puisse la terre qui te couvre être légere à ta cendre! puissent les filles des pasteurs y déposer dans chaque printems les premieres violettes; et quand les vents orageux de l'automne dépouilleront les bois qui t'ombragent, que le voyageur, en passant auprès de

http://rcin.org.pl

toi, t'accorde une larme ! Un jour, je l'espere, quand le noir fleuve des enfers se repliera autour de nous, des amis diront en s'embrassant sur notre tombe : Ici reposent deux fideles compagnes ; on les appelloit les deux sœurs ; elles ne furent séparées que par la mort. L'âge où elles vécurent étoit celui de l'amitié la plus parfaite. Oh ! c'étoit un tems heureux ! on savoit bien aimer.

Alexis pleuroit en l'écoutant : il voulut l'aborder ; mais ses genoux tremblans refuserent de le conduire. Quand elle se fut retirée, il fit une guirlande d'immortelles, et la suspendit aux branches qui entouroient le tombeau. Le lendemain, il y porta une couronne de jasmins. Une autre fois, ce fut la coupe qu'il avoit gagnée aux fêtes du printems. Délie soupçonna que ces présens venoient d'Alexis, et pour s'en convaincre, elle se rendit un jour, de grand matin, dans le bosquet d'Eglé. Elle vit bientôt arriver Alexis : il portoit

http://rcin.org.pl

un panier de fruits, qu'il déposa sur le tombeau; et s'étant prosterné, il s'écria: Ombre d'Eglé! je te conjure, au nom de ton amitié pour Délie, de la rendre sensible à mon amour! Une voix lui répondit: Elle t'aime. Il courut au lieu d'où sortoit la voix; mais il ne vit personne, et il crut qu'une Divinité bienfaisante lui avoit parlé.

L'été penchoit vers sa fin; l'instrument de Cérès faisoit tomber les épis, et l'air retentissoit des chansons du moissonneur. Alexis avoit repris sa gaîté; l'espoir d'être aimé de Délie le ranimoit: on le voyoit promener la faucille, ou ramasser les gerbes et dresser la meule dorée. Il apperçut dans les sillons eloignés une Bergere couronnée d'un chapeau de roses. Ses bras nuds rassembloient les javelles; une douce langueur étoit répandue sur son visage; elle ne se mêloit point aux chants de ses compagnes: triste et pensive, elle res-

http://rcin.org.pl

toit quelquefois immobile, au milieu de ses travaux, et la gerbe s'échappoit de ses mains. Elle s'approcha de la fontaine de Diane pour se désaltérer. Trois grands chênes ombrageoient la source que le reflet du feuillage teignoit d'un verd sombre, quoiqu'elle fût aussi pure que le cristal. Alexis reconnut Délie et l'aborda. Permets-moi, lui dit-il, de puiser avec ta coupe dans cette eau transparente. Délie lui présenta la coupe qu'elle avoit remplie d'eau, et lui dit en baissant les yeux: Cette coupe que tu vois est bien belle! je l'ai trouvée sur le tombeau de mon amie, et je donnerois ma brebis la plus chere pour savoir à qui je la dois. En parlant ainsi, les mouvemens de son sein ressembloient à ceux d'une vague agitée. Alexis répondit d'une voix tremblante: Celui de qui vient cette coupe donneroit son troupeau et tout ce qu'il possede pour être aimé de toi. Délie rougit, et dit en attachant sur lui des yeux pleins de

http://rcin.org.pl

douceur et de tendresse : O Alexis ! j'aime celui qui a rendu ces soins à la mémoire de mon amie ! Le Berger, ravi de joie, avoua que c'étoit lui ; et Délie, avec un souris charmant, lui apprit qu'elle le savoit.

Ils s'éloignerent des moissonneurs, et ils continuoient de marcher en se parlant de leur amour. Le soleil, au plus haut de son cours, versoit des torrens de feux, et l'air étoit brûlant. Alexis invita Délie à s'arrêter près d'une source entourée d'arbrisseaux.

Un siége de verdure, au bord de la fontaine,
Se présentoit au voyageur.
Le zéphir, de sa douce haleine,
Caressoit les lauriers en fleur
Qui protégeoient les eaux de leur ombre incertaine.
Le poirier s'y courboit sous le poids de son fruit,
Et près d'un monument revêtu de feuillage,
La source, en jaillissant, tomboit à petit bruit,
Dans un bassin de coquillage.

http://rcin.org.pl

Ces vers étoient gravés sur le bord du rivage :
« Philinte qui repose au fond de ce bocage,
» A consacre sa vie à faire des heureux ;
» Et pour éterniser ses bienfaits généreux,
» Il a conduit ces eaux et formé cet ombrage. »
Alors parut dans le bosquet
Une femme jeune et vermeille ;
Elle avoit sous son bras un vase plein de lait,
Et des fruits parfumés étoient dans sa corbeille
Qu'une anse de jonc soutenoit.
Elle invite Alexis et sa belle compagne
A s'arrêter sous cet abri,
Tandis que le soleil embrâsoit la campagne.
Les fruits sont étalés sur le gazon fleuri ;
La gaîté présidoit à ce repas champêtre,
Et l'hospitalité n'avoit jamais peut-être
Offert à deux amans de banquet plus chéri.
S'étant bien témoigné leur tendresse naïve,
Ils voulurent savoir quel étoit le pasteur
Dont la prévoyance attentive
Avoit ainsi comblé les vœux du voyageur.
Philinte étoit son nom, dit la jeune Bergere :

http://rcin.org.pl

Je puis vous en parler; son fils est mon époux.
A révérer les Dieux, à servir la misere,
Il mit son bonheur le plus doux.
Dans les derniers jours de sa vie,
On le voyoit souvent sur le bord du chemin,
Inviter les passans d'un air de courtoisie,
A boire sous son toît une coupe de vin.
Bientôt il s'avisa d'ombrager de verdure
Ce lieu des Bergers fréquenté;
Et pour les rafraîchir dans l'ardeur de l'été,
Il y fit arriver l'eau d'une source pure.
Hélas! il jouit peu du fruit de ses travaux:
Il mourut, et sa cendre est ici renfermée,
Afin qu'en respirant l'ombre de ces berceaux,
L'homme reconnoissant bénisse le repos
Du bienfaiteur qui l'a formée.

Alexis fut ému: cet ombrage est bien doux,
Et cette onde bien salutaire:
Mais les récits touchans que tu viens de nous faire
Ont encor, disoit-il, plus de charmes pour nous.
Puissent les Dieux payer ton ame hospitaliere!

http://rcin.org.pl

Les heures passent vite pour les amans : le soleil se couchoit, quand Alexis ramena sa compagne au hameau. Le voilà le plus content des hommes. Il étoit l'ame de tous les jeux. Au lever de la belle aurore, il chantoit sur les collines, et la voix de l'alouette hupée n'étoit pas plus gaie que la sienne. Le soir, il conduisoit sa barque dans une anse de l'île, qui présentoit un sûr abri : de-là, par des sentiers détournés, il descendoit dans un vallon où Délie menoit ses troupeaux. Il avoit soin de se faire entendre à son amie, en jouant sur sa flûte un air dont ils étoient convenus. A ce signal, Délie tressailloit d'aise. Constant, son chien fidèle, alloit en agitant sa queue jusqu'au pied de la montagne, et il aboyoit en regardant les hauteurs. Quand Alexis arrivoit, il avoit peine à respirer : la rapidité de sa course et le transport de son cœur l'empêchoient de parler. Délie passoit légerement la main sur son front pour l'es-

http://rcin.org.pl

suyer, et ne manquoit jamais de l'embrasser. Le Berger mettoit à ses pieds ses présens champêtres ; c'étoit une corbeille, ou une guirlande, ou quelqu'autre ouvrage fait dans les loisirs de sa journée. Elle lui laissoit arranger ses tresses blondes qui tomboient sur ses épaules. Tantôt il les renouoit avec un ruban, ou les faisoit descendre en longs anneaux autour de son cou d'albâtre ; tantôt, sur un chapeau de paille négligemment posé, il lui formoit un panache de fleurs, et laissoit flotter sa chevelure au gré des vents. Délie avoit la voix douce et flexible : Alexis lui apprenoit des chansons ; et quand elle chantoit, les yeux fixés sur elle, la bouche ouverte, il sembloit respirer sa voix. Il lui montroit à enfler des chalumeaux ; quand elle les avoit pressés de ses lèvres, il les portoit aux siennes : souvent, le bras posé contre le sein de la Bergere, il dirigeoit ses doigts sur l'instrument et il sentoit les battemens de son cœur.

http://rcin.org.pl

Souvent aussi le couple heureux dansoit en chantant des rondes plaisantes. Leurs chiens les regardoient; les beliers sautoient; les brebis en bélant exprimoient leur joie; le ciel et la terre sourioient; les arbres, les hameaux, les collines, près d'eux, autour d'eux, tout sembloit s'animer, comme en fendant les ondes, on voit marcher le rivage. D'autres fois, ils se faisoient des récits: quand Alexis contoit, Délie se penchoit sur ses genoux; puis elle lui jettoit un coup d'œil, et il perdoit le fil de l'histoire.

Un jour que la chaleur étoit brûlante, ils se promenerent près d'une cascade qui tomboit d'une roche élevée, d'où elle alloit écumer dans un bassin profond que la nature avoit creusé. Des noisetiers et des saules en couvroient les bords. Délie trempa ses pieds dans le bassin, et Alexis l'imita. A peine ces folâtres enfans sentirent l'impression de l'eau fraîche et limpide, que leur gaîté devint plus

http://rcin.org.pl

vive. Ils chantoient et se répondoient. La Bergere prit un peu d'eau dans le creux de sa main, et la jetta sur Alexis qui lui en rendit une pluie abondante. Alors, des pieds et des mains, elle fit jaillir l'onde autour d'elle, et ils ressembloient aux dieux des fleuves qu'on représente appuyés sur une urne et les cheveux ruisselans. Délie rioit si fort, que son bouquet tomba dans le courant de la fontaine, et son sein découvert parut comme deux boutons de rose agités par le vent. Alexis, dans son ravissement, portoit les yeux sur cette gorge naissante qu'il n'avoit jamais vue, et sur une jambe fine dont la blancheur étoit éclatante. Délie lui dit d'aller cueillir un autre bouquet: il obéit et revint les mains pleines de fleurs. Il la trouva couchée sur le gazon, à l'ombre des myrtes voisins. Il se mit à son côté pour racommoder sa parure, et tandis qu'il l'arrangeoit, elle se regardoit dans la source, et disoit: Connois-tu l'ori-

http://rcin.org.pl

gine de cette fontaine! c'étoit jadis une nym-
phe de Diane, qui se nommoit Alcione. Si tu
m'en pries beaucoup, je te conterai son aven-
ture. Je ne sais cependant si je dois la dire;
car je crains de m'attirer le courroux du dieu
Pan. Conte toujours, dit Alexis; nous l'ap-
paiserons ensuite par des sacrifices. Elle sou-
rit et fit le récit suivant:

Alcione, que tu vois là
Se rouler en vague écumante,
Étoit une nymphe charmante
Pour qui le dieu Pan s'enflamma.
Ce fut un grand malheur pour elle;
Mais Alcione, heureusement,
Étoit aussi sage que belle,
Et fit voir qu'on peut aisément,
Bien qu'on ne soit qu'une mortelle,
Refuser un dieu pour amant.
Un jour que la jeune innocente
S'en alloit au bord des buissons,

http://rcin.org.pl

En fredonnant quelques chansons,
Voila le dieu qui se présente !
Déja ses bras vont la saisir ;
Un rameau les sépare à peine :
Elle sent sa brûlante haleine ;
Elle entend la feuille frémir.
L'effroi précipite sa fuite.
Il a beau dire : Arrête un peu !
Alcione ! je suis un dieu . . .
Elle couroit encor plus vite.
N'as-tu pas vu pendant l'été,
Le soir, au moment d'un orage,
Le vent, avec rapidité,
S'élancer le long d'un bocage ?
Tel on voit le dieu s'approcher.
La pauvre nymphe épouvantée
Dans sa course, étoit arrêtée
Au sommet d'un affreux rocher.
Sauve-moi, dit-elle, ô Diane !
Tandis qu'elle achevoit ces mots,
Pan l'atteignoit d'un bras profane,
Et sent une onde diaphane

http://rcin.org.pl

Couler de ses mains à longs flots ;
Sur un mont stérile et sauvage
Ainsi fond la neige au printems.
Alcione, depuis ce tems,
Baigne en murmurant ce rivage.

Alexis rit beaucoup de ce conte. Il disoit : Je me représente la figure de Pan, quand l'eau s'écouloit de ses mains. Il devoit être bien confus ! Ne parle point si haut, dit Délie en jettant les yeux autour d'elle ; ce dieu pourroit nous entendre, et tu sais que son visage est toujours bouffi de colere. Alexis effrayé, contint le rire qui revenoit sur ses levres, et n'osa plus parler de l'aventure de Pan.

Cependant l'Automne étoit venu, et déja les champs se coloroient de ces teintes d'oranger, de pourpre et de verd pâle, qui annoncent le départ des beaux jours. Un calme enchanteur étoit répandu sur toute la nature.

http://rcin.org.pl

Des vaches pleines de lait mugissoient dans le silence des campagnes. Des vignerons assis sur la prairie, faisoient couler le vin nouveau qui brilloit dans les coupes, et buvoient à l'ombre de leurs vêtemens suspendus sur les rameaux. Les vieillards, chancelans d'ivresse, sacrifioient un bouc au dieu des raisins. Les enfans portoient aux nymphes des festons chargés de grappes. Les ris, les jeux, les doux baisers voloient autour des jeunes filles, comme les feuilles de l'Automne, dont les tourbillons sont emportés par le vent du midi, volent sur la tête du voyageur. Alexis et Délie, mollement couchés dans le vallon, s'enlaçoient de leurs bras amoureux: un arboisier leur prêtoit un peu d'ombre; à leurs côtés, les fruits rouloient sur la terre, comme si Pomone eût renversé sa corbeille. Ils contemploient cette opulence des campagnes, et redoubloient leurs caresses. Les forêts, autour d'eux, présentoient des effets merveilleux

http://rcin.org.pl

d'ombre et de clarté. Les troncs d'arbres, frappés par le soleil-couchant, sembloient des colonnes d'or, qui soutenoient une voûte de feuillage nuancée de toutes les couleurs. A leurs pieds, des fontaines pures comme la rosée, se filtroient dans les montagnes; et dans le lointain, une chaine de hameaux s'étendoit de colline en colline, jusqu'au bout de l'horison. Du sein des monts azurés, le Pénée sortoit avec majesté, réfléchissant les couleurs des nuages et les derniers rayons du soleil. Une vapeur transparente et pourprée suivoit son cours et se répandoit dans les airs; cette brillante exhalaison s'élevoit comme l'encens que la reconnoissance des hommes fait monter vers le ciel.

C'étoit au milieu des plus belles scènes de la nature qu'Alexis et Délie s'occupoient de s'aimer, de se le dire, et ne croyoient jamais se l'être assez dit. Ils goûtoient toute la félicité que des mortels peuvent soutenir. Leur

http://rcin.org.pl

vie étoit une suite de plaisirs simples, uniformes et répétés, dont le charme naissoit de ce retour même et de l'habitude, ce doux état de l'ame, qui fait ressembler le bonheur à un sommeil paisible, embelli de songes flatteurs. Mais qui ne desire pas de pénétrer dans l'avenir! On veut être heureux, et par le bien dont on jouit, et par celui qu'on espere. Il y avoit une grotte qui servoit de temple à l'Amour: l'intérieur en étoit revêtu d'un long rideau de pampres, qui formoit au-dessus de l'autel un dais de feuillage. La statue de l'Amour étoit l'ouvrage d'un fameux sculpteur d'Athènes: le dieu avoit le doigt sur la bouche, comme pour indiquer la loi du mystere, et de l'autre main, il montroit à ses pieds deux colombes qui se caressoient.

Sosthène étoit le pontife de ce temple rustique: sur son visage vénérable respiroit la sagesse douce et riante; on l'honoroit comme le dieu dont il prononçoit les oracles. Il savoit

http://rcin.org.pl

bien que la Divinité ne communique point aux hommes les secrets cachés dans la nuit des tems : mais en plaignant leur crédulité, il s'en servoit pour leur donner l'amour des vertus. Sur l'émail des prairies et dans les solitudes fleuries de la nature, il s'occupoit des moyens de perfectionner la raison et d'atteindre au souverain bien. Ses jours couloient dans ces sublimes études ; et en cherchant le bonheur des autres hommes, il avoit trouvé le sien. Alexis et Délie résolurent de l'aller consulter : ils ne souhaitoient pas de savoir s'ils cesseroient de s'aimer ; les charmans enfans étoient bien sûrs de s'aimer toujours ; mais ils craignoient qu'on ne troublât leur union. Pour s'en éclaircir, ils porterent à Sosthène des corbeilles pleines de fleurs et de fruits ; et se prosternant à ses pieds, ils lui demanderent quelle seroit leur destinée. Le pontife qui voyoit tous les jours les tendresses de ce couple innocent, leur dit d'abord qu'ils s'ai-

http://rcin.org.pl

moient, et ils furent étonnés de sa science. Il ajouta que cet amour ne cesseroit qu'avec leur vie; ils le savoient, mais ils furent aussi contens que s'ils ne l'avoient point su. Alors les ayant relevés, il leur dit: Mes amis! continuez de vous aimer, et reposez-vous sur les Dieux des sollicitudes de l'avenir: ils veillent pour vous quand vous dormez: ils vous ont donné l'esperance, cette compagne de l'homme, qui le suit jusqu'au tombeau. Que deviendroit-elle, si vous connoissiez votre sort! Pour appuyer ce discours, il leur fit ce récit:

Hier, j'ai vu dans mon bosquet
Se glisser un enfant, d'un âge foible encore,
Charmant comme une grace et frais comme un bouq
Dont les roses viennent d'éclore.
Ses yeux étoient cachés; un bandeau les voiloit:
Son souris sembloit doux comme la tendre aurore.
Il étoit seul; il étoit nu;
Il se jouoit sous le feuillage,

http://rcin.org.pl

Et butinoit mes fruits, comme si mon bocage
A ce fripon d'enfant avoit appartenu.
Je suis vîtement accouru,
Craignant qu'aux arbrisseaux il ne fît du dommage.
Mais quand je le tançois, le petit séducteur,
D'un air qui ne peut se décrire,
M'a jetté sa couronne, et m'a fait un sourire
Que j'ai senti jusqu'à mon cœur.
Mon courroux s'est perdu ; j'ai dit que sans rien craindre,
Il pouvoit disposer de ce qui lui plairoit,
Et s'en aller quand il voudroit,
Lui jurant par les Dieux de ne pas le contraindre.
Alors il a repris son souris gracieux,
Et d'une voix si douce, il m'a flatté l'oreille,
Que le chantre des bois le plus mélodieux,
Fût-ce le rossignol, n'en a point de pareille.
Je suis aussi vieux que le tems,
Et d'un enfant, dit-il, je n'ai que l'apparence.
Je t'ai connu, Sosthene, à la fleur de tes ans,
Lorsque tu menois dans les champs
Ces bœufs qui de leur maître annonçoient l'opulence,
Quand tu venois sur ces côteaux,

http://rcin.org.pl

Pour la belle Amarille, enfler tes chalumeaux:
Tu me dois les momens les plus doux de ta vie.
Maintenant je protège Alexis et Délie,
Et je viens, en quittant ce couple fortuné,
Fouler tes prés fleuris, me jouer dans tes ondes.
Si de gazons touffus ce rivage est orné,
C'est qu'ils boivent les eaux fécondes
Où souvent je me suis baigné.
Il s'éleve, à ces mots, comme un oiseau volage,
Jusques sur la cîme du bois.
J'ai reconnu l'Amour, en voyant son carquois
Et son dos garni de plumage:
O mes amis! prenez courage;
Car ce dieu vous chérit et vous tient sous ses loix.

Alexis et Délie furent charmés d'apprendre qu'ils étoient sous la protection de l'Amour, et Sosthène leur ayant conseillé de se rendre heureux par l'hymen, le Berger voulut sur-le-champ présenter Délie à son pere. Il se mit à lui faire un bouquet, roula autour de

http://rcin.org.pl

de ses doigts sa chevelure bouclée, lui ceignit le front d'une guirlande; et sa parure achevée, il la conduisit à l'autre bord du fleuve. Quand ils arriverent auprès d'Aristée, le vieillard étoit assis devant la porte de sa cabane, et jouoit avec quelques enfans de bergers; car il aimoit l'enfance; il la respectoit, et rien ne lui inspiroit des idées plus gaies que la vue des plaisirs de cet âge. Délie le salua d'un air timide: elle baissoit la tête et rougissoit en l'abordant; une grace charmante étoit répandue dans son embarras naïf; à peine ses beaux yeux osoient furtivement s'échapper autour d'elle. Une de ses mains tenoit celle d'Alexis, et l'autre jouoit avec les anneaux de ses cheveux, qui lui tomboient sur le sein. Alexis sourioit de sa frayeur. Ne crains rien, lui dit-il; mon pere est le meilleur des hommes; il t'aimera comme il m'aime: et se jettant aux pieds d'Aristée, il ajouta: Tu vois celle que j'ai choisie, ô mon pere! si

http://rcin.org.pl

tu consens à notre union, elle ne peut manquer de plaire aux dieux. Délie se mit aussi aux genoux du vieillard, et baisa sa main qu'il lui tendoit pour la relever. Il les contemploit avec un ravissement paisible. Les souvenirs de son printems se réveilloient dans son ame, et quelques larmes couloient sur ses joues flétries. Que j'ai de joie, disoit-il, de vous voir contens! rien ne rafraîchit mon sang comme l'image du bonheur. Délie, en ce moment, leva sur lui ses yeux émus, et il reprit en soupirant: Je crois revoir ma chere Chloé; elle avoit ce sourire ingénu, cette simplicité touchante; elle habitoit, comme toi, l'île des Nymphes, et je me souviens de l'ivresse que j'éprouvois quand je traversois le fleuve pour accourir à la cabane de sa mere. Heureux tems de l'aimable jeunesse! félicité qu'on ne retrouve plus! pourquoi passe-tu si vîte! tout périt, mes enfans! la mémoire seule des vertus demeure dans l'ame du sage

http://rcin.org.pl

pour le consoler de ses pertes; mais nos plaisirs étoient quelquefois troublés par des peines, et si vous rencontrez des épines parmi les roses du bonheur, il ne faut pas en murmurer; les dieux n'ont réservé que pour leur demeure céleste une volupté sans mélange. Délie étoit attendrie jusqu'aux larmes. Les accens d'Aristée couloient dans son cœur, comme un rayon de l'aurore dans les ombres de la nuit. O mon pere, lui dit-elle, que ton langage est consolant! heureux celui que le Ciel a favorisé d'un tel pere! Il lui répondit: Tu seras aussi ma fille; Alexis a fait un bon choix: il trouve avec la beauté, la vertu qui vaut mieux encore. Alexis écoutoit cet éloge avec transport; il prit la main de Délie, la mit doucement dans celle du vieillard, et les pressa contre ses levres.

Aristée voulut que leur hymen fut célébré avant la fin de l'automne. Le Berger sauta de joie; et regardant déja Délie comme sa

http://rcin.org.pl

compagne, il lui fit voir toute son habitation. Elle admiroit l'ordre et la propreté des meubles. Un grand nombre de vases et de coupes formés d'une terre blanche et polie, étoit rangé contre les murs : les uns servoient à la laiterie ; d'autres étoient destinés à renfermer dans leurs vastes flancs le jus de la vendange. On voyoit dans un coin de la cabane les instrumens de labour, dont le fer brilloit à la clarté du foyer. Dans des chambres voisines, s'élevoient des monceaux de grains amassés pour l'hiver, et des guirlandes de raisins pendoient aux solives du toit. Ici, c'étoit un faisceau de chanvres, que les jeunes filles devoient filer dans leurs veillées nocturnes ; là, l'osier pliant attendoit la main du berger pour se tresser en corbeilles. La maison étoit entourée de granges, d'étables, de colombiers, de parcs où les jeunes coursiers déployoient leurs jarrets nerveux, de petites enceintes peuplées d'oiseaux domestiques, et de bancs

http://rcin.org.pl

de gazons, où les ruches des abeilles étoient ombragées par les feuilles du cithise. Près de là s'offroit un étang bordé de peupliers, où les poissons se jouoient en liberté. Alexis leur avoit appris à venir aux sons de sa flûte, et quand il la faisoit retentir, tout le peuple des eaux s'agitoit parmi les joncs couverts de mousse, et se pressoit le long des bords pour le suivre.

Les troupeaux étoient revenus de la prairie et rentroient dans l'étable. On entendoit de tous côtés le mugissement des vaches fatiguées du poids de leur lait. Mille brebis, éclatantes comme la neige, s'entassoient à l'entrée de la bergerie, comme des nuages blancs s'amassent dans les plaines du ciel : les unes descendoient des pâturages de l'Olympe, où naissent les fleurs du genêt ; d'autres avoient suivi les bords du Penée et marchoient à la file. Chaque troupeau avoit son berger. Les laboureurs ramenoient les charrues et hâ-

http://rcin.org.pl

toient les pas tardifs des bœufs accouplés. Le bruit des roues, le hennissement des chevaux, les voix confuses de tous les serviteurs d'Aristée annonçoient son opulence rustique, et les chants de joie qui se mêloient à ce tumulte étoient l'expression du bonheur qu'il répandoit autour de lui.

Délie, enchantée de tout ce qu'elle avoit vu, disoit à son ami: Oh! que nous serons heureux! j'imagine être déjà dans ta cabane; là, pendant que tu conduis les travaux champêtres, je file la laine dont tu dois te vêtir; je prépare ton repas; je m'occupe de toi: quand je ne te vois pas, je t'attends, et cela me console. Oui, disoit Alexis, tous nos jours seront des fêtes: les heures passeront si vite! nous verrons si-tôt arriver le soir! le lendemain viendra et nous croirons encore être à la veille. Ils se parloient ainsi en regagnant l'île des Nymphes. La lune les éclairoit du haut des collines; sa lumiere argentée qui se

http://rcin.org.pl

projettoit sur les eaux, la fraîcheur d'un beau soir, la tranquillité du fleuve et le petit bruit de son onde, tout portoit au cœur de ces amans l'impression de la volupté. Ils ne pouvoient se séparer, et longtems après s'être quittés, ils se disoient encore adieu.

Dès que le bruit se fut répandu qu'Alexis et Délie alloient être unis par l'hymen, les bergers des deux rives promirent de se trouver à cette fête, et l'aurore matinale les vit voguer sur le fleuve dans des bateaux ornés de verdure. C'étoit un spectacle charmant de voir cette flotte répandre sur le bord une foule de bergers dont la marche ressembloit à un triomphe, et qui semoit sur sa route le parfum des campagnes.

Alexis, frais et brillant comme un beau jour de Mai, étoit auprès d'Aristée qui s'avançoit en chancelant, appuyé sur l'épaule de son fils. Sophronime portoit sur ses cheveux blancs une couronne de fleurs; il mar-

http://rcin.org.pl

choit en tenant la main de Delphie, et chantoit des vers à l'Hymen. Diocles les suivoit: il avoit longtems occupé les premiers emplois à la cour de Pirrhus, et venoit de les quitter pour achever ses jours dans le vallon de Tempé.

A leur tête, s'avançoit Atis, le premier chanteur de ces contrées. Il s'étoit dévoué dès son enfance à l'art des vers, et se rendoit cher aux Muses dont il ornoit souvent l'autel de ses offrandes. Nul n'avoit mieux que lui le talent d'émouvoir les passions : ses airs doux et simples comme la nature sembloient couler d'une source intarissable, et faisoient le désespoir de tous ceux qui tentoient de les imiter. Un jour que dans les bosquets sacrés où le Penée épand ses ondes, il composoit de nouveaux chants pour les Dieux, il entendit une voix qui l'appelloit. Il sortit des bois et vit dans une grotte voisine le dieu du fleuve, distingué par sa barbe limoneuse et sa che-

http://rcin.org.pl

velure verdâtre, au milieu d'une troupe de nymphes qui chantoient. Alors Leucothoé, la plus belle des nymphes, s'approcha d'Atis et lui fit présent d'une lyre, en disant qu'il étoit digne de la toucher. Tel étoit le berger qui conduisoit aux noces d'Alexis les habitans de Tempé.

Quand tout le cortège fut arrivé près de la cabane de Délie, Atis accompagna ces vers des doux accens de sa lyre.

L'étoile du matin paroît!
Éveille-toi, jeune Bergere!
Ouvre les yeux; fuis sans regret
De cette couche solitaire!

Comme la vigne, sans l'ormeau,
Humble, débile, abandonnée,
Succombe à son triste fardeau
Et rampe, à la terre enchaînée;

Ainsi dans sa virginité,
Une fille pâle et flétrie,

http://rcin.org.pl

Sans l'hymen, n'a jamais goûté
Les plus doux plaisirs de la vie.

Viens, Hymen, viens donner l'essor
Aux jeux dont la foule t'appelle!
Descends sur un nuage d'or,
Ceint d'une guirlande immortelle!

Délie est la fleur du matin
Qu'aucun zéphir n'a caressée,
Et qui va dans son jeune sein
Recevoir la fraîche rosée.

Mais elle tarde à s'éveiller
Et le jour dore les montagnes!
Les feux de l'Hymen vont briller:
Ouvre la porte à tes compagnes!

Avance-toi! voici l'époux!
Flambeaux! cachez votre lumiere!
Couple amoureux! enlacez-vous
Comme les branches du lierre!

http://rcin.org.pl

La pudeur arrête tes pas ;
Je vois déja couler tes larmes.
Oh ! que ces timides combats
Pour ton amant auront de charmes !

O douce nuit ! hâte ton cours !
Lit brulant ! trône des délices !
Que tu feras naître d'amours !
Que tu verras de sacrifices !

Quel tableau, quand un jeune enfant
Penché sur le sein de sa mere,
Avec un sourire innocent,
Étendra ses mains vers son pere !

Vivez longtems ! vivez heureux !
Moissonnez les fleurs du bel âge,
Et puissent vos derniers neveux
Rappeller encor votre image !

Alors on vit sortir de la cabane une beauté céleste ornée de fleurs et de guirlandes ; c'é-

http://rcin.org.pl

toit Délie, c'étoit l'amour, c'étoit l'innocence avec tous ses charmes. Elle marchoit accompagnée de sa nourrice qu'elle avoit toujours gardée auprès d'elle et qui lui servoit de mere. Elle fut conduite au temple où Sosthène bénit les deux époux.

Quand le sacrifice fut achevé, la foule se porta dans le bois voisin, où Sosthène avoit fait préparer un banquet sous des berceaux de mirthe: car son plaisir étoit de servir l'indigent; il étoit bienfaisant comme la Providence; et dans cette occasïon, il avoit voulu en faveur de Délie, faire les honneurs de la fête. Tout y respira la joie; tous les cœurs étoient contens. L'abondance du repas, la beauté des fleurs et des fruits qui décoroient la table, le rire innocent qui couroit sur toutes les bouches, et l'appareil de ces convives animés d'une douce ivresse, offroient le tableau le plus ravissant. Diocles étoit enchanté. Assis près d'Aristée, sur un lit de

http://rcin.org.pl

pampres nouveaux, et le front ceint d'une couronne d'aneth, il tenoit une coupe de vin, et à mesure qu'il buvoit, le souvenir de ses grandeurs passées fuyoit de son esprit comme un songe de la veille. Livré à la gaité du festin, il jouissoit d'une félicité qu'il n'avoit point connue au milieu des courtisans et des esclaves. Aristée lui disoit: Vous voyez ici une image de notre vie; elle s'écoule dans un bonheur toujours égal. On dit qu'il fut un tems où des ruisseaux de lait baignoient les plaines: que ces peintures ne soient pas nées de la brillante imagination des poètes, et qu'il y ait eu sur la terre un âge d'or, que nous importe! nous réalisons le siècle d'Astrée; nous retrouvons ses biens dans la modération de nos desirs. Ici, les jeux de la fortune ne rendent point un jour différent d'un autre; aucun changement n'arrive dans le cours du plus grand âge. Chacun vit comme il est né, comme il mourra. Honorer les

http://rcin.org.pl

Dieux, aimer nos freres et suivre les loix, voilà toute notre histoire. Diocles sourit: Je conçois, dit-il, qu'avec de pareilles mœurs, vous ne devez pas desirer le luxe de nos villes. Quelques-uns de nous, reprit Aristée, séduits par un vain desir de gloire, avoient quitté nos campagnes pour servir dans les armées de Pirrhus: mais lorsqu'après de longues années de misere et de fatigue, ils sont revenus dans leurs foyers; quand ils ont revu cette terre chérie qu'ils avoient tant de fois regrettée, ô Diocles! avec quelle joie ils reprenoient leur vêtement rustique et le soin de leurs troupeaux! Mais, dit l'étranger, comment se font vos unions! chez un peuple aussi sage, il doit suffire de s'aimer pour se convenir. Aristée répondit: L'estime ici ne se vend point; la tendresse forme les nœuds et la foi les rend éternels. Dans les jours de fête consacrés aux Dieux, toute la jeunesse s'assemble. Les cœurs cherchent les cœurs;

http://rcin.org.pl

une bergere se donne à celui qu'elle aime, et elle l'aimera jusqu'à la mort. Les parens n'ont point d'égard à ces considérations politiques qui font passer la richesse avant la vertu; deux amans sont unis quand ils se plaisent. Ils auront pour opulence la santé, le travail actif, l'amour qui charmera leurs peines, des enfans qui seront l'appui de leur vieillesse, et la bonté des Dieux qui s'étend sur toute la nature.

Comme il parloit encore, on entendit la voix de Sophronime, et il se fit un grand silence. Toutes les Bergeres l'avoient prié de chanter, et Delphie lui ayant apporté sa lyre, il dit ces couplets:

Approchez vous! prêtez l'oreille
Aux accens d'un joyeux docteur!
Vous entendrez une merveille:
J'apprends le secret du bonheur.

http://rcin.org.pl

Retenez bien cette science ;
Elle est toute dans ma chanson :
Je ne veux rien pour récompense
Que le succès de la leçon.

Suivez dans la verte jeunesse
Le dieu qui préside aux amours :
Hélas ! les jours de son ivresse
Sont les plus rapides des jours.

Si vers le déclin du bel âge,
Vous lui restez encor soumis,
Gardez vos sens pour son usage
Et votre cœur pour vos amis.

Donnez à la froide sagesse
Quelques minutes de loisir,
Quelques heures à la tendresse,
Et toute l'année au plaisir.

Loin des cours, loin de la fortune,
Vivez aussi libres que l'air :

http://rcin.org.pl

Un nœud de fleurs, s'il importune,
Devient une chaîne de fer.

Dans la vieillesse qui chancelle,
Si le luth revient sous vos doigts,
Chantez encore à quelque belle
Ce que vous fûtes autrefois.

Voilà le bonheur de la vie :
Mais j'en sais un autre plus doux,
Celui d'être aimé de Délie,
Et c'est le sort de son époux.

On battit des mains aux vers de Sophronime, et le vin qui recommença de couler anima toutes les voix. Enfin, les instrumens ayant donné le signal de la danse, on se leva, et la jeunesse folâtre se mit en mouvement. Les sauts, les jeux de mains, les contes plaisans durerent jusqu'au moment où la nuit ramena son noir atelage dans le ciel. Alors les deux époux et leur cortège traverserent le

http://rcin.org.pl

fleuve au bruit des chansons. Les Heures qui suivoient en silence le char de Phébé, sourioient du haut des airs, et l'Amour aidé des nymphes, poussoit doucement vers le rivage le bateau qui portoit ce couple heureux. Les vagues s'amollirent autour d'eux; un doux zéphir enfla leurs voiles, et le Penée sortant de ses grottes humides applaudit à leur passage.

Fin du Roman pastoral.

http://rcin.org.pl

LETTRE

SUR UN VOYAGE

AUX ANTILLES.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

IBL

http://rcin.org.pl

VUE du Pont du PARC
à la Guadeloupe

http://rcin.org.pl

LETTRE

SUR UN VOYAGE

AUX ANTILLES.

Vous savez, Madame, avec quel regret je vous avois quittée : mon chagrin me suivit jusqu'à Nantes où j'allois m'embarquer ; mais quand je fus dans la rade, quand je respirai l'air de la mer, je repris un peu courage. Vous n'imaginez point l'impression que fait sur des insulaires la vue de cette mer dorée par le soleil levant, dans une matinée d'avril, et le souffle d'un vent frais, et le bruit des voiles agitées, et les cris des matelots, et les apprêts du voyage. Ce goût aventurier qui nous saisit dès que nous mettons le pied dans un navire, nous promene gaîment dans le pays des chimeres. Nous réalisons en idée

http://rcin.org.pl

toutes les fables des voyageurs, et tandis que le bâtiment nous emporte, l'essaim des rians projets vole autour de nous. Ces flots turbulens que nous avons à parcourir, n'ont rien qui nous effraie; le danger même ajoute au plaisir, et semble nous rendre plus cher l'élément que nous bravons. On se sent je ne sais quelle audace dans cette maison mobile qui, soutenue de trente voiles, rase l'onde avec la légereté d'un oiseau. Ce fut dans ces dispositions heureuses que je saluai le beau rivage de la France et les citoyens aimables que je laissois à Nantes. Je dis adieu aux muses que je n'espérois plus revoir de longtems, et je partis.

A cinquante lieues des côtes de Bretagne, nous fûmes visités par de petits oiseaux que la force des vents avoit poussés vers la pleine mer. Plusieurs venoient se réfugier dans les cages de nos poules, et quand ils s'étoient reposés de leurs fatigues, ils reprenoient leur

http://rcin.org.pl

vol vers la terre. Nous les traitions avec bonté. C'étoient nos derniers amis de France. A leur départ, je les chargeois de mille complimens pour les miens, et si j'avois pu compter sur leur fidélité, j'aurois attaché à quelqu'un d'eux une lettre pour vous; mais je n'osai pas le risquer.

A la hauteur des Canaries, nous eûmes une nuit charmante. Le ciel étoit semé d'une multitude d'étoiles, bien plus brillantes que les vôtres. Des feux légers parcouroient l'atmosphere dans tous les sens. La mer un peu sombre étoit animée d'une brise fraîche, et ses flots, devenus phosphoriques, étinceloient de toutes parts. Les bonites et les baleines, en se jouant sur les vagues, y laissoient une longue traînée de lumiere, et les sillons du navire étoient comme enflammés. La lune se leva et changea la scène. Des bords de l'Orient jusqu'à nous, la surface unie de l'Océan parut couverte d'une pluie d'argent,

http://rcin.org.pl

et ses petits flots ressembloient à des feuilles de nacre agitées par le vent. Les souffleurs, en se balançant sur cette belle mer, jettoient dans l'air des gerbes d'eau qui retomboient en gouttes brillantes. Représentez-vous, dans ce moment, une troupe de fous dansant au son du violon. Il est impossible d'exprimer le charme que l'instrument répandoit dans ce vaste silence et au milieu de ces déserts. Assis sur le bord du navire, immobile, regardant la lune, je me retraçois des tems heureux. Une mélancolie délicieuse me ramenoit dans les plaisirs de ma jeunesse. Aux airs de certaines contre-danses, qui venoient quelquefois me frapper l'oreille, mon cœur se reportoit sur des souvenirs attendrissans, et les larmes tomboient de mes yeux. Je crois que cette sensation vive et pénétrante pouvoit naître aussi du contraste singulier de notre état d'inquiétude avec la gaîté d'un bal. D'ailleurs j'avois souvent éprouvé le même effet

http://rcin.org.pl

effet dans les campagnes, quand j'entendois, de loin, le chant d'une romance, ou les sons de quelque instrument. L'émotion me gagnoit insensiblement ; je rêvois, je m'oubliois, et la nuit me trouvoit encore occupé de cette mélodie rustique.

Le séjour de la mer offre si peu d'objets variés, que le moindre événement excite un grand intérêt. Un jour, nous crûmes voir un rocher : rien ne l'indiquoit sur la carte. On fit des conjectures : bientôt on distingua une masse flottante. Un matelot cria, que c'étoit un bâtiment brisé. On porta toutes les voiles vers ce débris, qui pouvoit retenir des malheureux : quelqu'un vit une blancheur à sa surface ; on supposa que c'étoit un signal fait par ces pauvres gens : la pitié nous pressoit d'arriver ; nous mourions de peur de ne pas les joindre à tems. On reconnut enfin la carcasse d'un navire, mais vuide d'habitans. La blancheur que nous avions vue étoit une

http://rcin.org.pl

multitude de coquillages dont ce bois paroissoit couvert. Le bâtiment avoit déposé peut-être son misérable peuple au fond des eaux ; car nous étions à plus de quatre cents lieues d'aucune terre.

Un triste événement suivit de près cette apparition ; le plus jeune de nos mousses tomba dans la mer. Elle étoit grosse, et l'obscurité du soir la rendoit effrayante. L'enfant fit un cri : on lui jetta un bout de câble ; on s'efforça de l'atteindre : mais nos soins furent inutiles. Dans notre position, un seul être enlevé à notre petite société laissoit un grand vuide. Nous suivions de l'œil, avec terreur, les flots où il se débattoit, et bientôt nous cessâmes de le voir. Les prieres qu'on dit alors, dans ces ténèbres lugubres, à la vue de cet élément furieux qui nous menaçoit encore, portoient dans l'ame un sentiment de crainte. C'étoient comme les gémissemens d'une famille abandonnée

http://rcin.org.pl

dans un désert et qui vient de voir un des siens dévoré par une bête féroce. L'enfant, dans la journée, avoit échappé deux fois au même sort. Mais il fallut céder à sa destinée. En supposant qu'il saisit la carcasse dont j'ai parlé et vers laquelle il pouvoit nager, je le trouvois bien à plaindre d'être forcé d'y mourir de faim. Cependant j'avois observé que beaucoup de poissons la suivoient, attirés par ses coquillages. Étoit-il impossible qu'il en prît quelques-uns et qu'il trouvât ainsi à se nourrir jusqu'au passage du premier navire qui ne pouvoit tarder à paroître dans une mer aussi fréquentée! Ces réflexions me consolerent un peu. Tout ce que j'imaginois étoit dans l'ordre naturel, et je ne serois pas éloigné de penser que mon petit mousse fut sauvé.

Nous passâmes le tropique avec les vents alisés qui me rappelloient cette douce température dont j'avois joui dans vos campa-

http://rcin.org.pl

gnes. Un navire anglois fit route avec nous pendant quelques jours ; il vint nous voir, et nous lui rendîmes sa visite : la société est bientôt faite, quand les besoins sont réciproques. Notre compagnon nous traita généreusement, et les vins ne furent point épargnés. Chacun avoit devant soi douze verres continuellement remplis. Les voix de nos marins, pendant le repas, alloient frapper l'écho des nuages, et quand il fallut retourner au navire, plusieurs étoient si chancelans qu'ils faillirent de se noyer. Les gens timides qui n'avoient pas osé nous suivre, faisoient grande chere de leur côté ; on se portoit des santés d'un bord à l'autre, et nos deux bâtimens, déployant leurs voiles sur une mer superbe, flottoient majestueusement ensemble. Je n'ai jamais vu de vaisseau plus propre et plus élégant que celui de nos Anglois. Le capitaine étoit un petit homme, roux, clignotant de l'œil et peu parleur. Il conduisoit à la Gre-

http://rcin.org.pl

nade un Américain, porteur d'une large face où le sourire de la bonhommie se déployoit. Cet habitant possédoit huit plantations dans son île, et avoit dépensé cinq cents guinées pour décorer le navire qui le ramenoit.

Nous étions alors dans les parages des Antilles. Impatient de découvrir la terre, on croyoit l'appercevoir dans chaque nuage qui reposoit au bord de l'horizon. La vue d'un oiseau ou de quelques herbes flottantes, excitoit en nous des mouvemens de joie. Les frégates planoient dans les airs. Les marsouins faisoient briller l'ébène de leur dos sur l'écume de l'onde; des milliers de poissons volans s'élevoient comme une nuée blanche, et étoient poursuivis par les dorades qu'on pourroit appeller les reines de la mer, si l'empire appartenoit à la beauté. A ces tableaux animés se joignoient des accidens de lumiere et des prestiges de couleurs qu'aucun art ne sauroit peindre. Je remarquai une soi-

http://rcin.org.pl

rée singuliere, où le ciel du plus bel azur étoit bariolé de longues bandes de pourpre, et moucheté par bouquets, comme une magnifique étoffe des Indes. Le soleil couchant lançoit sur cette riche draperie des rayons d'or qui partoient de son foyer comme une gerbe éclatante, et alloient colorer de nouveaux nuages.

A la chute du jour, on vit Marie-Galante, la Désirade et la Guadeloupe. On appercevoit la fumée des habitations de cette derniere île, et une teinte de verdure qui charmoit des yeux fatigués depuis six semaines du spectacle uniforme de la mer. La lune se leva derriere les montagnes, et jetta une douce clarté dans leurs mornes sauvages dont elle tranchoit les ombres. Quelques lumieres se montroient foiblement dans ces grandes solitudes; on distinguoit des barques de pêcheurs près du rivage. On entendoit le bruit des flots qui se brisoient

http://rcin.org.pl

contre les rochers. Le matin éclaira des scènes plus gaies. Nous nous étions approchés de la capesterre de l'île, dont les bords rougeâtres, frappés des rayons du jour, paroissoient teints de couleur de rose. Cette belle ceinture étoit émaillée d'un verd tendre, et coupée par des rivieres qui se répandoient en longues sinuosités dans les plaines. Nous pouvions voir le saut du Carbet, qui forme une cascade brillante sur des mornes élevés. Du milieu des bois sortoient des maisons blanches dont le séjour nous faisoit envie. En nous avançant vers la grande-terre, nous rasâmes de près ses côtes brunes, chargées de mangliers et dessinées comme une suite de festons. Enfin la pointe-à-Pitre nous présenta son port, et un pilote vint nous y conduire à travers une flotte de navires ornés de banderolles et de pavillons de toutes les couleurs. Son quai bordé de tamarins et de maisons opulentes, cette forêt de mâts qui sem-

http://rcin.org.pl

blent se confondre avec la verdure des arbres, ce mouvement d'un peuple nombreux, et la perspective du port situé au centre de l'île dont il laisse voir les deux rives, offrent un coup-d'œil vraiment superbe. L'industrie a créé cette jolie ville qui, par le bonheur de sa position, par l'activité de son commerce, et par la faveur du gouvernement, peut devenir la capitale des Antilles. Le plan de ses rues est régulier. On a bâti ses maisons avec les pierres tirées des mornes voisins; on a coupé des rochers qui arrêtoient la circulation de l'air; on a comblé des terreins que la mer couvroit; on a fait une place publique et une salle de théatre : il ne manque plus à cet établissement qu'un air salubre et des eaux douces. Le tems pourra les lui donner, si l'on desséche les marécages qui l'environnent, et si par un canal proposé depuis long-tems les eaux du Lézard arrivent un jour jusqu'à ses fontaines dont les nymphes

http://rcin.org.pl

n'ont que des urnes vuides. Quoiqu'il y ait peu de société dans la ville, on y trouve quelques maisons d'agrément: il en est une, entre autres, où se rassemble un cercle choisi d'étrangers et de citoyens toujours sûrs d'être accueillis par les maîtresses du logis, qui usent noblement de leur fortune.

Je montai à cheval pour me rendre à la basse-terre, auprès des administrateurs. Il me fallut traverser sur un bac la riviere salée qui sépare la Guadeloupe de la grande-terre; je côtoyai ses tristes bords chargés de palétuviers et noircis dans la soirée par un horrible tourbillon de moustiques et de maringoins; les vapeurs qui s'exhalent de ces terreins toujours trempés, portent dans les quartiers voisins le germe de la fièvre, lorsqu'après les pluies, le soleil pompe cette humidité malfaisante. De là vient que les abîmes, la baie-Mahaut, le marquisat et le petit-bourg ne jouissent pas d'un air aussi pur

http://rcin.org.pl

que les quartiers secs et situés au vent de l'île. Je me détournai pour voir à Sainte-Rose un ami. J'arrivai chez lui par une avenue de galbas qui forment sept allées majestueuses. C'est une volupté d'être au point du jour sous ces grands arbres, et d'y entendre le chant des merles, des grives et des ortolans qui font un ramage aussi doux que celui des oiseaux du printems. Cette solitude est embellie par une femme aimable, et si, avec cela, les vertus, la fortune et la considération suffisent au bonheur, M. Godet n'a rien à desirer. Nous allâmes, *le lendemain*, dans les bois situés sur les hauteurs de son habitation : ils sont baignés par des ravines qui animent cette antique verdure. J'admirois le gommier dont la tige droite et magnifique ressemble aux plus hauts mâts de navires. Quand on coupe son écorce, elle répand des ruisseaux d'une gomme blanche et gluante. Les résolus me charmoient par la grandeur

http://rcin.org.pl

et l'élégance de leur forme: ils s'élevoient en belles girandoles; leurs branches projettées en parasol, et couvertes d'un feuillage touffu, représentoient un lustre en pyramide. On diroit que la nature s'est épuisée dans la production de ces énormes colosses! Elle ne laisse échapper autour d'eux que de foibles avortons, des liannes molles et timides, qui s'appuient sur leur tronc robuste et se nourrissent de sa sève. J'en vis une multitude prodigieuse. Il n'y avoit point d'arbre qui ne fût embrassé par une de ces liannes: c'étoit comme sa compagne. Celles qui étoient plus fortes montoient droit aux branches; d'autres faisoient autour du tronc plusieurs enlâcemens, puis redescendoient à terre en longues filieres, y repoussoient de nouvelles tiges, et par un goût d'inconstance un peu naturel à leur sexe, alloient embrasser les arbres voisins. La lianne d'eau me parut la plus curieuse. Celle qu'on me fit remarquer montoit

http://rcin.org.pl

auprès de son arbre, comme une longue pompe de quinze pieds de hauteur, et de quatre ou cinq pouces de diamètre; son écorce étoit brune, sans aucun nœud, d'une substance délicate. L'intérieur en étoit rempli d'une moëlle spongieuse. Nous coupâmes une portion de cette lianne, qui nous donna plusieurs pintes d'une eau douce, fraîche et légere: c'est une ressource dans les bois où l'on ne trouve point d'eau courante. Lorsqu'en sortant de ces ombrages, on porte sa vue sur les campagnes, on est ravi de la beauté du paysage et de la fertilité de ces bords, où la grande riviere de Goyave, comparable à la Seine, promene dans cent détours le caprice de son onde. En parcourant de l'œil ces champs couverts de cannes, qui ressemblent à des moissons encore vertes, ces moulins à vent, ces habitations pareilles à des villages, et cette belle riviere qui les arrose, je me rappellai la France, et je sentis mon cœur

http://rcin.org.pl

prêt à fuir vers les lieux qu'il avoit quittés. L'idée des beaux arts qui avoient fait le charme de ma vie, les souvenirs plus doux de l'amitié, des plaisirs tranquilles dont j'avois joui parmi les miens, dans des campagnes chéries, dans d'aimables habitudes, tous ces sentimens vainqueurs de l'absence, que je portois avec moi, se réveillerent avec force, et il n'y eut plus moyen de m'amuser de la perspective que j'avois sous les yeux.

Je me remis en route avant le jour ; le zéphir du matin et l'odeur des citronniers en fleur qui bordoient le chemin, rendoient cette promenade délicieuse. Je me reposai au petit-bourg, chez M. de Saint-Germain dont l'habitation très élevée offre les sites les plus rians. En passant à Sainte-Marie, je pris plaisir à voir les bosquets de M. Poyen, ornés de jasmins et d'orangers, dont les allées entretiennent sous leur ombre une fraîcheur éternelle. J'arrivai le soir à la capesterre,

http://rcin.org.pl

chez M. Dubroy ancien conseiller de la colonie, et l'un de ses cultivateurs les plus distingués. De jeunes esclaves s'occupoient dans la maison à dépouiller le mill; c'étoit une veillée champêtre. Elles firent une chanson dont je fus le héros: je me trouvois en pays de connoissance avec des poètes. Leurs couplets n'avoient ni rime, ni mesure; quatre mots les faisoient chanter pendant une heure; mais elles avoient le mérite d'improviser sur-le-champ, et, comme Mascarille, elles danserent ensuite leur chanson.

Avec le chant et la danse, le nègre supporte tout et se console de tout: il ressemble au Caraïbe qui danse en pleurant sur la tombe où son pere vient d'être enseveli. Pendant mon séjour à la pointe-à-Pitre, j'étois voisin d'un capitaine Danois qui, après une navigation de trois mois où il avoit perdu une partie de ses officiers et de son équipage, venoit d'arriver de la côte de Guinée presque

http://rcin.org.pl

mourant, avec soixante nègres, seul reste de quatre cents qu'il avoit transportés. C'étoit, en vérité, un tableau pitoyable de voir ces malheureux assis le matin sur le pavé de la rue, la plupart nus et décharnés, les coudes appuyés sur les genoux, soutenant leur tête et regardant d'un œil consterné les esclaves de leur couleur occupés autour d'eux. De jeunes femmes, de quinze ou seize ans, tenoient des enfans à leurs mammelles déja pendantes et presque desséchées de fatigue et de misere. Il n'y avoit point de jour où ces infortunés ne portassent en terre quelques-uns de leurs compagnons d'esclavage, et ils y paroissoient insensibles. Dès qu'on leur permettoit de danser, tous ces cadavres ambulans se mettoient en mouvement; on entendoit se mêler à leurs voix frêles les accens de la joie; le rire brilloit sur leurs visages mouillés de larmes, et ils perdoient en sautant le souvenir de leurs maux. Quand les

http://rcin.org.pl

soldats marchent le matin pour aller relever la garde, une troupe d'enfans noirs des deux sexes s'en va, demi-nue, dansant devant le tambour avec une légèreté qui fait plaisir à voir ; ils ont l'air de bondir et d'effleurer la terre. Quand les nègres se servent du marteau, ils frappent en mesure ; s'ils creusent le sillon, ils ont des mouvemens cadencés : ils chantent en travaillant dans la plaine ; ils chantent en revenant du travail. Les voix douces des femmes, leur chant composé de sept ou huit notes, qui revient sans cesse, et la mélancolie de leur musique, ont quelque chose d'attendrissant : elles forment un chœur à part, et les nègres chantent alternativement avec elles.

Il faut convenir que le travail morne et silencieux des paysans en France, donne une idée plus sérieuse de leurs fatigues. Ici, tout paroît gai, sur-tout dans les habitations dont les maîtres sont humains. Chez M. Dubroy,

http://rcin.org.pl

je jouissois du tableau d'un peuple heureux. Jamais il ne permettoit à un commandeur de frapper ses nègres. Je les voyois revenir à la fin du jour, contens, répétant leur refrain, et portant des herbages qu'ils avoient coupés pour les bestiaux. Ils mettoient bas leur charge sur la prairie voisine de la maison, et ils s'étendoient sur l'herbe fraîche, en attendant l'heure de la retraite. Alors, enfermés chez eux, ils n'avoient plus d'occupation jusqu'au retour du soleil. Chaque famille possédoit une case assez propre et un petit jardin; plusieurs se formoient au bout de l'année, un pécule de trois ou quatre cents livres. Sans soucis pour leur nourriture qui leur étoit fournie, et pour leur santé à laquelle on veilloit, ils se mettoient en état, au bout de peu de tems, d'avoir eux-mêmes des esclaves pour les soulager dans leurs travaux. Je faisois quelquefois, avec mon hôte vénérable, la tournée de son hameau, et c'est

http://rcin.org.pl

alors que je voyois combien il étoit aimé. Il visitoit toutes les cases de ses nègres, pour que rien ne leur manquât. J'admirois ces campagnes opulentes dont la fertilité étoit son ouvrage. Il venoit de faire planter cinq mille pieds de bananiers, dans une vallée sauvage, arrosée par la riviere du Pérou, et cette végétation étoit merveilleuse. On défrichoit pour lui de vastes forêts qu'il alloit mettre en culture. Il avoit fait croître dans une de ses terres le plus grand bois de canelliers qui fût dans l'île. Quatre habitations florissantes autour de lui composoient son domaine, et son travail les avoit acquises. Sa famille établie honorablement faisoit la gloire de sa vieillesse. Sa maison étoit celle de la bienfaisance et de l'hospitalité; il y recueilloit alors un enfant de pauvre habitant, qui trouvoit en lui un second pere: une veuve respectable, et sa fille, n'avoient pas eu d'autre asyle. Enfin il étoit digne de son bonheur.

http://rcin.org.pl

La capesterre est le plus beau lieu de la colonie ; c'est le séjour de plusieurs grands propriétaires qui se rassemblent souvent pour se donner des fêtes. M. de Bellile dont la maison est généreusement ouverte à l'affluence de ses amis et de ses voisins, les avoit invités à un festin où je me trouvai. La table étoit dressée sous une longue tonnelle de jasmins toute chargée de fleurs. Elle laissoit voir aux convives les beautés de son jardin ; c'étoient des bosquets d'orangers, avec leurs pommes d'or ; des cascades qui se répandoient dans un bassin, à l'extrémité des parterres, et dans le fond de la perspective, quatre grands palmistes dont les têtes pannachées flottoient au gré des vents. Il seroit à souhaiter que les habitans de nos colonies prissent ainsi quelques soins pour l'embellissement de leurs terres. S'ils tiroient parti des eaux et de la faveur du site, les prodiges de la féerie naîtroient sous leurs mains. Mais la

http://rcin.org.pl

plupart, et souvent les plus riches, logés dans de mauvaises cases, ne songent pas même à s'y procurer les aisances de la vie qui peuvent en adoucir les peines. Renfermés comme des sultans jaloux sous leur toît couvert de chaume, dans des plaisirs obscurs, au milieu d'un triste sérail, plus misérables que l'esclave dont ils sont les rivaux et qu'on leur préfere, ils ne savent point sacrifier aux graces.

Daignez me suivre, Madame, dans la route qui me reste à faire. Nous traversons le Pérou, la grande riviere, et le Carbet dont les eaux pures comme votre ame fertilisent toutes ces plaines. En côtoyant les bords de la mer, nous pouvons y remarquer une sensitive épineuse qui s'y propage avec la plus grande fécondité : parmi les arbres touffus qui s'élevent dans la profondeur des mornes, et qu'un amas de tiges grimpantes environne de ses guirlandes, nous distinguons le pois doux

http://rcin.org.pl

dont le parfum nous invite à respirer sous son ombre. Nous voici sur les hauteurs du dos-d'âne ; l'œil s'égare de là sur huit ou dix lieues de vallées qui fuient en se contournant avec leur draperie de verdure et de fleurs. De vastes forêts paroissent perdues dans l'immensité de cet espace. La mer se présente au loin dans toute sa majesté. On aime à suivre des yeux, jusqu'à son rivage, la pente douce des collines dont le verd nuancé contraste agréablement avec l'azur des flots. Mais quel sentiment on éprouve, lorsqu'au milieu de ces scènes ravissantes, on découvre une humble cabane, située dans la perspective des montagnes, quand on entend mugir, près de cette habitation champêtre, quelques vaches qui paissent librement, et qui, de tems en tems, soulevent la tête pour contempler ce beau ciel et ces fertiles campagnes ! Avec quel plaisir je m'arrêtai près d'une chûte d'eaux ombragées par de grands

http://rcin.org.pl

arbres, où le frémissement des feuilles, le bruit de la source et l'aspect de ces ombres flottantes, répandues sur la cascade, appelloient dans mon cœur la méditation et le repos! J'aurois passé des jours entiers à rêver dans ce désert! Il y avoit un coin de vallon coupé brusquement par de hautes montagnes, où des monceaux d'arbres s'entassoient les uns sur les autres avec un désordre sauvage et pittoresque; on eût dit que le créateur les avoit jettés par masses pour remplir le vuide de ces abîmes. Sur les collines d'alentour, je voyois des moissons de cannes d'un verd tendre, avec leurs flèches ornées d'un panache blanc, des touffes de cafés, avec leurs grappes couleur de feu, des bananiers qui penchoient sur le torrent, dans l'enfoncement du vallon, et dont les longues feuilles enrubannées ressembloient à des banderolles agitées par le vent.

Je passai du quartier des trois rivieres

http://rcin.org.pl

dans celui de la basse-terre dont la route étoit embaumée par l'odeur des acacias. Le soleil alloit se coucher : un nuage s'éleva du côté de l'orient, et un arc-en-ciel, qui embrassoit la moitié du firmament, appuya ses cornes sur deux montagnes, entre lesquelles s'offroit à perte de vue une perspective aérienne. Une vapeur transparente descendoit de toutes les parties du météore céleste, et laissoit entrevoir derriere elle toutes les richesses du paysage, qui seulement sembloit un peu éteint. On voyoit comme à travers une gase, des chaînes de collines qui de forêt en forêt montoient jusqu'aux nues, des torrens qui tomboient de la cime des mornes en longs filets d'argent, des maisons placées sur la pointe des rochers, des troupeaux paissans, et des bandes de nègres occupés dans les jardins. Ces objets doucement éclairés paroissoient dans le tableau dont la bordure étoit éclatante, et contras-

http://rcin.org.pl

toient avec le reste de l'horizon chargé d'ombrages. J'entrai dans une forêt obscure, et je vis encore dans les clairieres une portion de l'arc-en-ciel briller sur le feuillage.

La ville de la basse-terre s'étend le long du rivage de la mer, et va s'unir au bourg Saint-François dont la rue principale est décorée d'une longue allée d'arbres et d'une fontaine publique. La rade est peu sûre ; on y compte rarement plus de dix navires, et dans la saison de l'hivernage, ils sont forcés de l'abandonner. Les maisons de l'intendance et du conseil sont de mauvaises cases de bois qui menacent ruine. Le gouvernement a été bâti à plusieurs reprises, et n'en vaut pas mieux. Ce que je vis de plus remarquable à l'intendance étoit un tableau de Madame le Brun. Cette production d'un charmant artiste, si loin de son auteur, si loin de la patrie des arts, me fit souvenir d'un pays qu'il faut regretter longtems avant de l'oublier.

C'est

http://rcin.org.pl

C'est sur-tout dans le nouveau-monde que ces regrets se font sentir. Les talens n'y sont point connus, et l'homme de lettres, fût-il créole, y porte un air étranger. Les colonies ne recoivent de l'Europe que des brochures de rebut, des pacotilles de mauvais romans, qui vont amuser le désœuvrement de quelques femmes; hors un petit nombre de gens instruits qui ont des livres, le reste vit dans une entiere ignorance de tout ce qui ne tient pas au commerce ou à l'administration rurale, et dans ces objets même, il ne suit qu'une routine aveugle. Nous avons une chambre d'agriculture qui, depuis son établissement, n'a pas mis au jour une page utile. Ce sont peut-être des observations de ce genre qui ont fait dire à l'auteur des recherches sur les Américains, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, nous n'etions plus capables de penser. Quoique M. Paw me paroisse ôter un peu légérement cette faculté de l'esprit à

http://rcin.org.pl

une moitié du globe, je crois que ce qu'il dit de la dégradation de notre espece n'est que trop réel. M. l'abbé Raynal qui, dans son immortel ouvrage, en peignant les créoles, répand sur ce tableau toutes les fleurs de son génie, n'a présenté qu'un modèle idéal auquel nous sommes bien loin d'atteindre. Je sens tout le prix de cet éloge consacré par une plume éloquente, et j'offre les actions de graces de mes compatriotes à l'homme célebre qui l'a tracé: mais il faut aussi rendre hommage à la vérité. On trouve généralement en nous, de l'énergie par accès; des vertus de tempérament qui n'ont point de suite; des éclairs d'esprit qui s'éteignent dans la nuit de l'indolence; une médiocrité passive qui ne nous laisse déployer ni de grands talens, ni de grands vices; un sentiment de mollesse, accru par le dégoût des obstacles et par l'amour du repos; un défaut de mémoire et une langueur d'imagination, qui

http://rcin.org.pl

peuvent venir de la foiblesse de nos organes. Quelques bonnes qualités compensent ces imperfections. Le créole est doux et bienfaisant; il a l'ame aimante, l'esprit sans fraude et sans détours. L'insouciance qu'il porte dans le monde, et la confiance qu'il a dans les hommes vont souvent jusqu'à l'excès. On ne peut cependant lui refuser une sagacité peu commune; mais, comme dit la Rochefoucault, l'esprit chez lui est la dupe du cœur. Il traite honorablement les étrangers: tout leur est prodigué pour donner plus de prix à son accueil. Ses mœurs, en ce point, comme en beaucoup d'autres, ressemblent à celles du Caraïbe qui, après vous avoir fait partager son repas, veut encore que vous en emportiez les débris. J'ai vu, dans des fêtes publiques, un banquet couvert d'un grand nombre de mets, qui disparoissoient dans un quart-d'heure; hommes, femmes, enfans, chacun emportoit un plat, et la table restoit vuide.

http://rcin.org.pl

L'hospitalité, si commune autrefois, est devenue plus rare depuis qu'on en a tant abusé. Un des dangers les plus ordinaires attachés à cette facilité d'accueillir les voyageurs, étoit celui de voir sa femme ou sa fille séduite par ces aventuriers, et le désordre introduit dans sa famille. Il y en a même eu plusieurs qui, étant mariés en France, venoient chercher dans nos îles à former de nouveaux liens. Quelquefois encore un Européen presqu'inconnu s'introduit chez un habitant, à l'aide d'un roman qu'il débite, et demeure auprès de lui des années entières; on le souffre par habitude, par foiblesse et par le besoin de société. Mais il en résulte moins d'accidens parce qu'on y veille, et qu'en général, la classe des étrangers qu'on accueille aujourd'hui est mieux composée. Nos colonies ne reçoivent plus, comme dans leur origine, l'écume de la nation. On y compte un grand nombre d'habitans et de négocians bien nés.

http://rcin.org.pl

La guerre y a déposé de braves militaires, et par un charme attaché à ces îles fortunées, ceux qui ne vouloient qu'y passer, ont fini par s'y fixer.

Nos ameublemens et nos habits ont conservé jusqu'à présent leur simplicité premiere, et le luxe n'a gagné que les femmes. Il lui seroit difficile de faire plus de progrès. L'habitant n'a souvent qu'une richesse fictive; il vit sur son crédit; il a des terres et des nègres sur lesquels il ne doit pas compter. La désertion, la mortalité, les ouragans, les saisons pluvieuses, d'autres accidens, peuvent le rendre pauvre au milieu de son opulence: souvent aussi l'idée d'achever ses jours en France lui fait regarder sa maison comme un lieu de passage. De là vient que la plupart n'ont chez eux, pour tout meuble, que des tables, des lits et quelques chaises.

L'administration domestique est chargée d'imperfections, et tant que les maîtres n'y

http://rcin.org.pl

porteront pas un esprit plus éclairé, leur fortune sera précaire. Il est certain que la terre n'est rien sans les bras qui la font valoir; que les frais d'exploitation sont énormes; qu'on emploie à l'entretien d'une sucrerie le tiers de son produit, et souvent la moitié, et qu'on n'en retire pas toujours un dixieme net au bout de l'année. La vraie richesse de l'habitant devroit être son attelier. Mais des nègres mal traités et mal nourris vivent peu de tems, ou se dispersent dans le marronage. On leur fait faire des courses et des travaux forcés; on les expose dans les tems de pluie aux intempéries de l'air et de l'humidité dont ils deviennent les victimes; ou bien on les laisse mourir de faim. Il faudroit que leur sort fût adouci. On devroit éviter de les transplanter; car les nègres créoles tiennent au sol où ils sont nés, et les autres à leurs habitudes. La fécondité de leurs femmes suffiroit pour remplacer ceux

http://rcin.org.pl

qui meurent ou deviennent infirmes. Dans les habitations de deux cents noirs bien entretenus, il peut y avoir par année douze naissances et six morts. Cette observation est d'autant plus importante, que l'espece commence, dit-on, à s'épuiser dans l'Afrique; qu'indépendamment des guerres intérieures et du cours de la nature, les Européens leur enlevent tous les ans près de cent mille individus, et qu'on est réduit maintenant à les aller chercher dans le fond des terres. Il seroit donc à propos de prévoir l'époque où la rareté des nègres privera les colonies des forces qui les soutiennent. On pourroit accroître chez soi la population par une administration indulgente; et si de trop fortes capitations, en frappant sur la tête de l'esclave, n'alloient point directement au but contraire, l'habitant encourageroit les meres par des distinctions et des récompenses attachées à la pluralité des enfans. Alors il vien-

http://rcin.org.pl

droit peut-être un tems où, riches de nos seuls indigènes, nous n'aurions plus besoin de dépeupler l'Afrique pour exploiter nos sucres. Cette opinion, dictée par l'humanité, l'est aussi par la politique. Il paroît vraisemblable que si les transplantations continuent pendant un siècle, une partie du monde ne pourra plus fournir à l'autre les bras dont elle a besoin pour sa culture.

Les vivres sont un objet essentiel et trop négligé. Dans la grande-terre, on plante peu de manioc et beaucoup de bananiers; mais pendant la saison des orages, un coup de vent balaie tout un plan de bananes, et détruit en un jour la provision de plusieurs mois. Il faut observer que ce fruit, donné seul, ne peut suffire à la subsistance des nègres. Quelques habitans leur distribuent par semaine une livre et demie de farine de manioc, et deux livres de morue; le plus grand nombre ne leur donne que l'une ou l'autre.

http://rcin.org.pl

Il y en a qui leur permettent de travailler pour eux le samedi, et se dispensent de les nourrir ; ce qui est encore pis. Alors ces malheureux errent pour chercher des alimens, et deviennent voleurs ou vagabonds. Pour peu qu'on eût en soi un sentiment de justice naturelle, on seroit indigné d'entendre dire qu'il y a dans le monde un pays où, après avoir occupé de pauvres serviteurs à labourer la terre à la sueur de leur front, pendant six jours entiers de la semaine, on les congédie le septieme, sans les payer, sans les avoir nourris, en leur disant d'aller chercher leur pain.

J'ai vu des habitans acheter des barrils de harengs gâtés, pour leurs nègres. Ils aimoient mieux les empoisonner à peu de frais, que de payer plus cher une nourriture salubre : tant l'avarice connoît peu ses interêts !

La maniere dont on nous éleve dans l'enfance nous accoutume, pour ainsi dire, à ne

http://rcin.org.pl

pas distinguer nos esclaves de nos chevaux. C'est une grande pitié de voir des marmots frapper de misérables domestiques dont ils connoissent déja la dépendance, et se préparer, par cette violence prématurée à la tyrannie d'un autre âge. Ainsi les jeunes gens deviennent durs, hautains, incapables de subordination et gênés dans la société, où l'ame honnête ne vit que de sacrifices. Dans la maison paternelle, entourés d'esclaves pour qui leurs desirs sont des loix, ils s'abandonnent sans mesure à la fougue d'un tempérament ardent que rien n'arrête. L'abus des plaisirs épuise leurs facultés. Deviennent-ils chefs de maisons et peres de famille! leurs femmes délaissées sont les tristes compagnes de la nouvelle Agar qu'ils leur associent. Cependant il n'y a point d'épouses plus tendres, ni de meilleures meres. Seroit-ce qu'elles ne prennent pas assez de soins pour fixer un époux! Dira-t-on qu'elles négligent de

http://rcin.org.pl

plaire ; que trop de nonchalance nuit à leurs graces, et trop de despotisme à leur pouvoir ; que, maîtresses impérieuses, quand on leur résiste, elles ont rarement cet art, si connu de leur sexe, d'ordonner en priant, et que, pareilles à l'élément qui les environne, sous un calme apparent elles cachent les tempêtes ! Mais on avouera du moins qu'elles sont d'un commerce aimable et liant ; que sans être parfaitement belles, leur figure est fine, et porte une expression de douceur qui va jusqu'à l'ame ; que leur accent, quand il n'est point traînant, quand elles n'y mettent point d'affèterie, respire la candeur, et que si leur premier abord est un peu froid, on en est bien dédommagé dans une société plus intime par leur bonté facile, leur tournure ingénue et piquante, et les agrémens de leur esprit. Il est fâcheux que des êtres si doux osent armer contre leurs esclaves une main qui n'étoit destinée qu'à faire des heureux ! Il faut accuser

http://rcin.org.pl

leur éducation vicieuse, quand un si beau naturel s'oublie dans des cruautés qui lui sont étrangeres!

Les mœurs, autour d'elles, sont continuellement violées par l'usage. Je me souviens qu'autrefois, dînant à la Martinique chez une veuve âgée, je vis, parmi ses valets qui la servoient à table, un nègre de douze à treize ans, entiérement nu: on me dit qu'apparemment son linge étoit à la lessive. A l'arrivée des navires négriers, où quatre cents noirs sont dans l'état de pure nature, de jeunes femmes vont sans scrupule les visiter, et choisir ceux qui leur conviennent. Quoi qu'il en soit, la licence règne peu dans les campagnes où l'on mene encore la vie des anciens patriarches. Les freres et les sœurs s'aiment comme au tems d'Abraham, et c'est la faute de leur solitude, si ces cœurs simples donnent par fois à leur amitié le caractere de l'amour. Le climat leur inspire une grande

http://rcin.org.pl

passion pour le mariage, et les détermine à faire promptement succéder un nouvel époux à celui qui n'est plus. J'ai connu une veuve qui l'étoit pour la septieme fois. Elle pleuroit encore ses sept maris, et songeoit à prendre le huitieme. Ces exemples sont communs, et ne doivent pas étonner sous un ciel aussi brûlant. Ce qui m'étonne vraiment, c'est qu'elles puissent aimer tant de fois. Mais leurs sensations les plus fortes ne sont que fugitives; toujours portées vers les extrêmes, elles passent avec la même facilité du plaisir à la dévotion, de l'amour à l'indifférence, et des regrets à l'oubli: on ne sauroit avoir plus de mobilité dans l'esprit avec une volonté plus décidée.

L'habitude qu'elles ont de manger tout le jour, et de céder à leurs fantaisies pour des fruits âpres ou d'autres alimens bizarres, altere leur constitution, et peut influer sur cette pâleur de teint qui leur donne en tout

http://rcin.org.pl

tems l'air de la convalescence. Elles font aussi trop peu d'exercice ; couchées pendant des matinées entieres sur des lits découverts dont les rideaux de gaze sont agités par un souffle enchanteur, elles attendent que le midi les appelle à la table, où vingt servantes les environnent, et elles en sortent pour se bercer dans des hamacs, jusqu'à ce que l'agrément d'un beau soir les invite à la promenade ou à des parties de bains, toujours suivies d'une collation. C'est dans cette vie uniforme que les années s'écoulent pour elles avec la rapidité des jours. Le défaut de variété dans les saisons leur rend la durée du tems moins sensible par la continuité des mêmes scènes.

Lorsqu'on les a vues se trainant chez elles avec mollesse, appellant une esclave pour se faire éventer, ou pour ramasser un mouchoir échappé de leurs mains, on est émerveillé de voir dans un bal la légereté de leurs pas, la souplesse de leurs mouvemens, le feu, la

http://rcin.org.pl

grace et la vivacité de leur danse : et ne croyez pas qu'elles goûtent rarement ce plaisir. Les créoles sont un peuple dansant : maîtresses et servantes, tout est en branle au son d'un instrument, celles-là dans leurs sallons, celles-ci dans les cours, dans les jardins et jusques dans leurs cabanes.

Pour vous faire juger de nos fêtes, Madame, je voudrois vous peindre celle que M. le baron de Clugny gouverneur de l'île, donna pour la naissance d'un de nos princes. Vous seriez charmée du goût qu'il y mit, de la maniere dont son épouse en fit les honneurs et de l'élégance des danseuses qui n'auroient point déparé l'assemblée la plus brillante. Il faut du moins vous donner l'idée d'une noce de nègres que je vis peu de jours après chez M. Desmarets. Différentes nations de noirs y parurent distinguées par leurs drapeaux. L'épousée, tenant les bouts de son tablier dans ses deux mains, étoit au mi-

http://rcin.org.pl

lieu du cercle, et chaque femme se présentoit devant elle pour danser. Les nations avoient leurs danses particulieres; la sienne se bornoit à un petit mouvement de pied mesuré. Mais il lui falloit tenir tête pendant toute la journée aux danseuses qui venoient la provoquer : en se retirant, elles jettoient dans son tablier une piece d'argent. Quelques-unes murmuroient une espece d'épitalame, interrompu par les refrains du chœur; d'autres battoient des mains en les approchant de leur visage; d'autres, se courbant et dansant autour de la mariée, remuoient les hanches avec une agilité surprenante, et il y en avoit qui, frappant deux calebasses l'une contre l'autre, tournoient avec tant de rapidité sur elles-mêmes, qu'au bout de quelques minutes, elles étoient trempées de sueur. Des nègres à figure grotesque battoient sur des tambours et faisoient des éclats de rire à la vue des attitudes comiques des

http://rcin.org.pl

danseurs boufons. Certains ballets repréſentoient tous les périodes de l'amour ; mais ces tableaux effrontés n'offroient qu'une volupté sans pudeur. La jeune épouse, vêtue de blanc, la tête penchée, les yeux baissés contre terre, agitoit doucement ses pieds, et sourioit à peine aux agaceries de ses compagnes. La pluie vint finir le bal, et fit taire les tambours qui commençoient à nous fatiguer l'oreille.

L'habitation de M. Desmarets domine sur la ville de la basse-terre, sur la rade et sur un amphithéatre de collines. La riviere des herbes et celle du Galion l'embrassent et la fertilisent. Elle est rendue plus riante encore par les soins du maître, l'un des meilleurs hommes et des plus vertueux que je connoisse. J'ai vu souvent les enfans de ses nègres le suivre en foule à la promenade avec des acclamations de joie, et sauter autour de lui avec l'air du bonheur. Il cultivoit

http://rcin.org.pl

dans ses jardins le poivrier, le muscadier, le giroflier et d'autres arbrisseaux des Indes qui lui avoient été donnés par M. Foulquier. Ce magistrat, alors intendant de la colonie, l'avoit enrichie de plusieurs plants étrangers, et ceux-ci réussissoient parfaitement.

M. Foulquier étant venu passer quelques jours dans l'habitation, nous fîmes la partie de monter au parc, chez le chevalier de la Salle son ami. On se mit en route avant le jour. En m'avançant vers les hauteurs, j'étois mouillé par un brouillard très froid qui ne me laissoit voir qu'un espace vaporeux et sans bornes. Bientôt l'aurore se montra dans toute sa beauté; des nuages verds flottoient à l'orient sur un fonds de lilas. La souffriere coupoit fortement les couleurs du ciel par la noirceur de ses ombres. De l'esplanade où nous étions, l'œil se plongeoit dans la gorge des montagnes qui offroit une vallée charmante. Nous descendîmes le long des rochers

http://rcin.org.pl

par une route étroite et glissante. De larges fougeres pendent comme une chevelure autour de ces mornes sauvages toujours baignés par les ruisseaux qui suintent de leurs flancs. Jamais le soleil n'a pénétré cet humide enfoncement qui, du pied de son abîme, jusqu'au ciel, ne paroît être qu'une masse de verdure. Cette multitude d'arbres et de végétaux de toute espece, montant, croissant ensemble, nourrissant, soutenant des milliers de tiges grimpantes entortillées autour d'eux, pompe les eaux d'un torrent qui se roule parmi des tas de cailloux amoncelés. Sur les deux montagnes qu'il traverse, on est parvenu à jetter un pont de bois qui, dans sa haute élévation, ne présente sous lui qu'un gouffre menaçant, rendu plus sensible par la proximité de ces montagnes. On descend de là dans le parc qu'on pourroit appeller le nouveau Tempé.

Figurez-vous, Madame, tout ce que les

http://rcin.org.pl

poètes ont dit de la vallée de Thessalie ; vous n'aurez qu'une foible image de ce beau réduit! Là, sont des grouppes de collines élegament placées les unes sur les autres. Les rayons de la lumiere versent un doux éclat sur ces rochers dont la nature a varié les sites pour le plaisir des yeux. De longs cordons de forêts les entourent d'un filet de verdure, et quelquefois, sur un sommet élevé, on voit une maison qui regarde toute la contrée. Là, d'une touffe épaisse de bois, sort le bruit d'un fleuve qu'on ne peut découvrir ; et plus loin, une blancheur aérienne qui se mêle à la teinte bleuâtre des montagnes, vous indique son cours. La température de ces lieux fait oublier la zone torride : c'est réellement un printems éternel ! Songez qu'au moment où le zéphir du matin me portoit l'odeur des orangers, vous étiez en décembre, au coin du feu, tremblante et glacée par les frimats. Le parc est arrosé par la ri-

http://rcin.org.pl

vière rouge dont les bords sont en grande partie inaccessibles par l'immense végétation qui les couvre. Elle descend des mornes de la souffrière et de ses horribles forêts dont la vue doit inspirer aux voyageurs la frayeur et le découragement. De là, par de hautes cascades qui se roulent à grand bruit sur des monceaux de rochers, elle va se répandre dans une salle de verdure vaste et silencieuse, où la fraîcheur et l'ombre font sentir le frisson des derniers jours d'automne. Elle s'en échappe avec une marche fière et rapide, et se répand dans un canal où son onde est si pure, qu'elle laisse voir jusqu'au moindre cailloù. On entre, à l'autre bord, dans l'habitation de M. Coquille procureur-général : c'est une jolie chartreuse qui sort toute fleurie du sein d'une nature en désordre, et parmi des entassemens d'arbres, de nappes d'eaux et de rochers, semblables à l'ancien cahos. Plus loin, sont

http://rcin.org.pl

les cîmes de la souffriere toujours couvertes de fumée, et d'un autre côté, le paysage plus orné s'étend à perte de vue sur une variété de plantations et de collines. Je fus surpris de trouver dans ce désert les légumes de l'Europe et quelques-uns de ses fruits, tels que la pomme et la fraise. L'ananas croissoit auprès de l'œillet; le raisin suspendu à des tonnelles mûrissoit parmi les roses et les jasmins. Je doute qu'on pût se plaire dans des lieux aussi retirés! J'éprouvois un sentiment pénible en parcourant ces bois sauvages qu'il ne faut voir qu'un instant. Je me trouvois comme abandonné, loin de la société des hommes, loin des consolations de l'amitié, seul avec une nature inculte et barbare. Tous ces arbres ne me disoient rien. C'étoient les bamboux aux feuilles tremblantes, le cachiman et l'acomat élevés comme de grands chênes, le latanier, le palmiste et le papayer inclinés sur les eaux, le mapou,

http://rcin.org.pl

le mombain, l'arbre-trompette distingués par leur figure et leur écorce, et le figuier-maudit dont l'énorme tronc pousse une multitude de branches qui se terminent en filets, pendent jusqu'à terre, y prenent de nouvelles racines, et font d'un seul arbre une forêt entiere. Auprès de ces ombrages, une croix de bois protégeoit huit ou dix tombes couvertes de mousse. On n'y voyoit point d'inscriptions. L'orgueil ne cherche point de pareilles solitudes. Je m'assis sur une de ces pierres sépulcrales d'où mes regards se promenoient vaguement autour de moi. Le silence de la nuit, la lune qui m'éclairoit d'un jour pâle, et l'austérité du lieu, m'invitoient à rêver. Je me repliai sur moi-même, et je regrettai des années perdues dans l'agitation d'une vie tumultueuse, en songeant qu'après tant d'efforts pour atteindre au bonheur, c'étoit là que tout devoit aboutir. Mes réflexions auroient

http://rcin.org.pl

été plus loin ; mais je me sauvai bien vite auprès de mes compagnons que je trouvai dans la gaîté d'une orgie, et j'oubliai mes idées noires. Nous passions les matinées à dessiner les vues les plus agrestes. M. Foulquier faisoit venir des provisions de la ville. Après un ou deux déjeuners, on dînoit largement, et le jeu remplissoit la soirée. La fraîcheur de l'air quand le soleil étoit couché, me forçoit quelquefois de m'approcher du feu ou les nègres cuisoient leur manioc. Nous étions dans la saison pluvieuse, et quoique sous le tropique on n'ait point d'hiver, on y éprouve dans les montagnes un froid sensible dans certaines nuits de décembre. Les arbres se dépouillent alors pour reprendre de nouveaux feuillages, et la nature suit à peu près sa marche ordinaire.

Nous quittâmes le parc dans un tems de pluie Le chemin que nous primes étoit jadis le seul praticable avant la construction du pont.

http://rcin.org.pl

pont. C'est un petit sentier frayé sur la cime des montagnes, à cent-cinquante pieds au-dessus du torrent. Les arbres qui s'élevoient du fond de cet abîme jusqu'à nous, paroissoient aussi âgés que le monde; leurs troncs étoient revêtus d'une mousse blanche et pendante, qui leur donnoit l'air imposant de ces vieillards représentés dans les temples avec de longues barbes. Je m'étois séparé de mes guides; la nuit me surprit, et je m'égarai. Les éclairs commençoient à luire, et je voyois avec inquiétude les approches d'un orage. Après avoir longtems erré avec un jeune nègre, qui ne connoissoit pas mieux que moi ces déserts, j'apperçus une lumiere dans le fond des montagnes: j'y dirigeai ma course, et j'arrivai à la porte d'une cabane, où je fus reçu par un vieillard plus qu'octogénaire. De beaux cheveux blancs lui tomboient sur les épaules. Il étoit au milieu de sa nombreuse famille dont la misere me parut extrême. Cepen-

http://rcin.org.pl

dant tout ce monde étoit gai. Le bon homme donnoit l'exemple de la joie. Cette petite cabane, éloignée de tout commerce, étoit gouvernée par ses propres loix. Les enfans cultivoient le champ paternel qui fournissoit en abondance des bananes, des patates et du manioc. Les filles faisoient le travail de la maison; un peu de coton recueilli parmi les rochers, étoit filé par leurs mains. Le pere ne portoit pas un vêtement qui n'eût été fait par elles. Pour les ouvrages les plus pénibles, ils avoient un nègre, et c'étoit leur seul domestique, ou plutôt il faisoit partie de la famille. La nourriture de ses maîtres étoit la sienne: on le choyoit; on craignoit de le fatiguer. Souvent pour le soulager, les enfans faisoient sa tâche. J'ai vu depuis ce tems, des maisons opulentes où trois cents esclaves gémissoient sous le fouet d'un commandeur: je me suis hâté d'en sortir, et j'aurois voulu passer ma vie dans cette chétive solitude où la misere

http://rcin.org.pl

donnoit la main à la bienfaisance. Quand la pluie eut cessé, je pris congé de mes hôtes qui me prêterent généreusement leur nègre pour me conduire.

Ce voyage fut suivi d'une navigation que je fis avec la même société sur la côte occidentale de l'île. Une pirogue nous attendoit dans la rade, et nous nous embarquâmes au déclin du jour. Huit nègres ramoient, en chantant, sur une mer calme, où la vue étoit récréée par l'agréable variété des campagnes voisines. En passant devant le quartier du Baillif, je vis les débris d'une tour bâtie autrefois par le pere Labat, pour protéger les possessions de son couvent. Ce voyageur célebre avoit laissé dans l'île, au commencement du siécle, un domestique noir qui vivoit encore il y a quelques mois. Quatre ou cinq piliers situés, un peu plus loin, sur le rivage, sont, dit-on, les restes de la maison de M. Boisseret premier propriétaire de la

http://rcin.org.pl

Guadeloupe. Il s'étoit bien placé ; car rien n'est plus beau que cette côte, où la montagne Saint-Louis se présente en amphithéatre avec toutes les richesses de la nature. Chaque petite colline a son habitation qui la couronne d'un bouquet d'arbres, et tout ce qui l'entoure n'est qu'un champ de cannes. La douceur de cette verdure qui ressemble à celle du printems, flatte singuliérement la vue. On apperçoit dans un coin du tableau, la ville de la basse-terre, les bâtimens de la rade, et dans le fond de l'horison, les Saintes, la Dominique et Marie-Galante. Le quartier des vieux-habitans est un pays plat, désert, humide et mal-sain. L'œil ne découvre aucun site qui le console de cette triste uniformité. Le Val-de-Lorge n'est pas plus riant. Ce sont des terres brûlées qui bordent le rivage, et dans plusieurs parties, il est couvert de morceaux de rochers noirs qui paroissent avoir été arrachés des montagnes par les secousses

http://rcin.org.pl

des tremblemens de terre, des ouragans et des feux volcaniques. Mais, Madame, arrêtez-vous, de grace, devant l'anse-à-la-barque. Voyez deux collines charmantes qui se regardent sur la rive; une autre qui se présente de face au milieu de la scène, et décline insensiblement jusqu'à la mer; au pied de cette derniere, sur une même ligne, une vingtaine de maisons d'un étage, simples, mais bien bâties, et derriere elles des cocotiers et des palmistes qui donnent à ce paysage un air Americain. Représentez-vous toujours dans l'éloignement ces masses de montagnes bleuâtres et vaporeuses qui me suivent dans toute ma route, et répandent sur mon petit hameau je ne sais quoi de solitaire et de romantique. Ne croyez-vous pas être au premier moment de la découverte de cette jolie baie? Ne vous peignez-vous pas Colomb et ses compagnons, après tant de fatigues, jettant des regards amoureux sur ce rivage?

http://rcin.org.pl

C'étoit là sans doute que la premiere barque Européenne aborda. Avec quel plaisir on dut puiser de l'eau dans le ruisseau qui sort si limpide et si clair de ce bois de raisiniers! car il faut vous dire que nos eaux sont les plus belles du monde : elles se filtrent parmi tant de cailloux, qu'elles y acquierent la transparence et la pureté du cristal. En poursuivant ma route, je vis dans la mer un grand nombre de roches calcinées qui, dans les ombres du soir, me parut de loin comme un chapitre de moines. Elles sont placées en cercle, et s'élevent à huit ou dix pieds de la surface de l'eau. Les unes sont courbées; d'autres debout; d'autres ressemblent à des personnages assis et conversant ensemble. La mer qui battoit autour d'elles les rendoit plus noires par la blancheur de son écume, et le bruissement des flots étoit comme le murmure confus d'une assemblée. Mais ce qu'il y a de plus frappant, est un rocher jetté

http://rcin.org.pl

au milieu des eaux, qui présente deux grottes merveilleuses, et telles qu'on en pourroit imaginer dans une superbe décoration de théatre. Il paroît que cette masse de pierre a été détachée des montagnes comme tous les débris dont la côte est hérissée, depuis le Baillif jusqu'à Bouillante. Le volcan qui produisit cette grande explosion eut peut-être son foyer dans une enceinte entourée de roches brûlées et couverte aujourd'hui par la mer. Il y a sur le rivage deux sources bouillantes où le mercure s'éleve dans le thermomètre à 75. dégrés. Tout cet amas de décombres répandus dans un espace de plusieurs lieues, se montre sous un aspect affreux. En voyant ces tristes ruines, on ne peut s'empêcher de réfléchir que les mêmes révolutions nous menacent encore, et que nos jeunes créoles dansent sur des abîmes.

La vue de ces volcans éteints m'avoit donné l'idée de monter sur la soufriere, et

http://rcin.org.pl

dès que je fus à la basse-terre, j'entrepris cette course. Un nègre instruit des chemins me servit de guide : un autre portoit mes vivres et mon bagage. Je pris ma route par Houel-mont, et j'allai jusqu'au pied d'un piton nommé Tarade, où la nuit me força de m'arrêter. Mes nègres, pour me loger, construisirent une cabane avec des branches d'arbres ; ils allumerent du feu pour écarter les moustiques : je mis dehors mes provisions, et mon souper fait, je m'enveloppai dans un manteau ; je me couchai sur un lit de feuillage, et je dormis jusqu'au matin. Au premier rayon de l'aurore, je montai sur le noyau de Tarade, et je traversai des bois hérissés de liannes, que mon guide étoit quelquefois obligé d'abattre à coups de hache, pour me frayer un passage. Nous arrivâmes ainsi à la riviere Déjeuné où je fis halte. Le panier de provisions fut encore visité. Le thermomètre étoit alors à treize dégrés. Je le plongeai

http://rcin.org.pl

dans l'eau, et quoiqu'elle fût très froide, elle se trouva plus chaude que l'air d'un dégré et demi. Je continuai de marcher vers un morne dont la pente est extrêmement rapide. On ne peut le gravir qu'à l'aide des mangles, des balisiers et des liannes courantes dont il est couvert. Mon pied glissoit sur une terre grasse dont les quartiers, en s'éboulant, m'attiroient après eux. La crête où je parvins ne présente qu'un passage étroit, entouré d'effroyables précipices. La riviere noire qui forme la séparation du parc avec la montagne Saint-Claude, coule dans la profondeur de ces gouffres et en augmente l'horreur. Nous arrivâmes à midi dans une grande savane qui s'étend jusqu'à la naissance de la soufriere. Tout ce terrein est revêtu d'une mousse verte et jaune, de petits mangles, de fougeres de toute espece, de figuiers-maudits, et d'ananas de montagnes dont les feuilles rassemblées en entonnoir contiennent plusieurs pintes

http://rcin.org.pl

d'une eau très pure et très légere. Il fallut m'arrêter quelque tems pour attendre le nègre chargé de mes paniers, et je m'amusai à chercher des plantes. Enfin je montai la soufriere. Mais mon guide, à qui j'avois dit de me conduire aux soupiraux du volcan, prit une fausse route, de sorte qu'après deux heures d'une marche très pénible, il me fit retourner sur mes pas, et côtoyer l'autre partie de la montagne. Une forte brise du nord nous porta un grain violent qui nous suivit jusqu'à l'entrée des cavernes, où j'arrivai baigné de pluie et brisé de fatigue. Mes habits étoient trempés. La nuit tomboit autour de moi, sur ces horribles solitudes, et je n'eus que le tems d'y jetter un coup-d'œil. Ce que cette vue a d'affreux est au-dessus de l'expression. Les ombres du soir, dans les hachures des mornes, sembloient comme les fantômes de ceux qui avoient été ensevelis dans ce bouleversement de la nature. L'entrée des cavernes est

http://rcin.org.pl

un amas de ruines entassées, élevé de près de quarante pieds au-dessus du sol. Il faut descendre à travers ces énormes décombres dont toute la masse est ébranlée par le mouvement qu'on lui donne. Un nègre me précédoit avec deux flambeaux. Je vis à mes côtés des éboulemens de terre glaise; d'autres quartiers pendoient aux voûtes, à demi-détachés par la filtration des eaux, et tout près de s'ébouler. Je restai dans cette premiere salle sous une roche qui me mettoit à l'abri des décombres, et je résolus d'y passer la nuit, malgré la remontrance de mes guides. Ils allerent chercher du bois dont j'avois grand besoin pour me sécher. Nous entretinmes le feu tant qu'il put durer. Mais le bois, pénétré par la pluie, avoit beaucoup de peine à s'enflammer et donnoit plus de fumée que de chaleur. Le froid de l'air devint piquant, et l'humidité le rendit plus sensible. J'étois souvent mouillé par les eaux qui tomboient de

http://rcin.org.pl

la voûte, sur la pierre dont j'avois fait mon lit, et leur fraîcheur me glaçoit. Ajoutez à cela le triste et long gémissement des vents qui rouloient dans ces souterrains comme des voix plaintives. Quand le foyer fut éteint et mon cortège endormi, j'essayai de m'assoupir: mais après une heure de mauvais sommeil, je fus réveillé en sursaut par un bruit épouvantable. J'imaginai d'abord que la caverne s'écrouloit. J'appelle mes nègres, qui ne me répondent pas. Je les crois morts. L'esprit encore frappé de rêves conformes à ma position, je me lève: un second bruit se fait entendre. Figurez-vous, Madame, les bondissemens du tonnerre dans les échos des montagnes. Tel fut l'effet de ce fracas, produit par la chûte de quelques rochers dans les gouffres du volcan. Un chien qui m'avoit suivi en heurla d'effroi. D'autres éboulemens se firent encore auprès de moi. Je sortis précipitament, je montai sur les décombres, et

http://rcin.org.pl

j'allai m'asseoir sur un morne voisin. De là, je parcourus des yeux ce pays de désolation. Les étoiles jettoient un éclat brillant; mais le ciel et l'Océan étoient d'un brun obscur. Je ne pouvois marcher dans les ténèbres qui me couvroient, et il m'eût été dur de passer la nuit à contempler les astres. Ainsi, tout réfléchi, je me moquai de ma frayeur, et je retournai dans mon gîte, où je ne tardai point de m'endormir. Le matin, à mon réveil, je ne vis pas mes nègres. Je criai; l'écho seul m'entendoit. L'inquiétude m'avoit déja saisi, quand ils arriverent, le dos chargé de diablotins qu'ils avoient tués avec des bâtons dans les crévasses de la montagne. Les oiseaux furent plumés, rôtis et mangés sur-le-champ. Je repris alors le chemin des cavernes, et j'entrai dans la premiere salle. La terre en est unie et trempée par les eaux qui tombent de la voûte en abondance: elle me parut avoir quarante-cinq pieds de long

http://rcin.org.pl

sur vingt-cinq de large. La seconde n'est qu'un monceau de terres glaises sur lesquelles il faut grimper avec effort pour pénétrer plus avant. L'entrée de la troisieme est étroite et d'un accès difficile: j'y trouvai beaucoup de terres glaises éboulées ; la voûte étoit lézardée, colorée de cristaux blancs et verds, et légérement imprégnée d'une odeur de soufre. La quatrieme salle se termine comme un four; les parois en étoient aussi couverts de sels vitrioliques. On n'arrive à la derniere que sur des amas d'énormes pierres de granite et de terres calcaires, revêtues de cristallisations et de stalactiques. Je me faisois précéder par le negre qui portoit les flambeaux. Je marchai ainsi dans l'espace de cinquante toises: mais je fus bientôt obligé de m'arrêter. Je sentois s'accroître la vapeur sulfureuse, et elle devint si forte, que j'en étois suffoqué. Le thermomètre s'élevoit à trente-deux degrés. Les eaux qui tomboient

http://rcin.org.pl

de la voûte étoient brûlantes. La sueur couloit de mon visage et de tout mon corps, comme de grosses larmes, et mes habits furent mouillés dans un instant. Je m'approchai cependant d'une pente rapide qui aboutissoit à une fondriere. J'y jettai des pierres, qui mirent un assez long intervalle dans leur chûte. Je commençois à ne plus respirer; mes lumieres s'affoiblissoient au point que je ne pouvois distinguer la colonne de mercure dans le thermomètre. Je retournai bien vîte en arriere, après avoir regardé une derniere fois le magnifique tableau que j'avois sous les yeux. L'effet de ces cavernes à la clarté des flambeaux, est celui d'une grotte magique, illuminée par enchantement. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette riche décoration de sélénites attachées aux voûtes, qu'elles peignoient de toutes les couleurs, ces granites brillans, ces pyrites d'un jaune pâle qui se présentoient sous des formes va-

http://rcin.org.pl

riées. Ma vue étoit éblouie par le jeu de la lumiere, réflétée sur tant de corps éclatans et sur ces grouppes de cristaux dont les facettes la multiplioient de toutes parts.

C'est dans le voisinage de ces cavernes que réside sans doute le démon du volcan. C'est là qu'il unit l'argile au principe igné répandu dans toute la nature, et qu'il en tire la vapeur acide dont l'alliance avec ce même principe lui donne le soufre. C'est là qu'après avoir savament combiné le soufre et les métaux, il les décompose, les embrâse et produit ces explosions rapides dont son domaine est ébranlé. Les esprits sulfureux qui s'exhaloient autour de moi, m'annonçoient le travail intérieur de ses fourneaux, et je n'étois pas en sûreté près d'un génie si malfaisant. Je sortis de son antre, et je m'avançai vers le sommet de la montagne, en m'aidant des pieds et des mains, et me suspendant à la mousse des rochers qui sont à pic. J'arrivai

http://rcin.org.pl

ainsi jusqu'au plateau. Il est séparé par une ouverture qui le parcourt dans son étendue, et qui peut avoir depuis vingt jusqu'à trente pieds de profondeur. J'y vis une bouche de quinze pieds de long sur quatre de large: elle répandoit une forte odeur de soufre. J'y fis tomber une pierre, que j'entendis, quelques secondes après, retentir dans la caverne d'où je sortois. Je parvins enfin au piton de la montagne. Le ciel étoit pur; le soleil frappoit sur tous les objets; une scène superbe et majestueuse me présenta, dans un cercle rapproché, toutes les beautés d'un immense horison. Je parcourois d'un coup-d'œil trente lieues d'espace. Les Antilles sembloient comme des rochers épars dans l'étendue de l'Océan. Des nuages se jouoient à mes pieds, et brilloient des couleurs de l'arc-en-ciel. La Guadeloupe ne m'offroit qu'un amas de montagnes pelées, de mornes coupés par des hachures, et chargés de forêts noirâtres jus-

http://rcin.org.pl

qu'aux bords de la mer, où elle s'entouroit d'une fraîche verdure. Presque toute l'île me parut sauvage, et je ne vis de cultivé que sa lisiere.

Je continuai de marcher sur le plateau, dans un terrein blanc comme de la marne et parmi des pierres calcinées dont la chaleur me brûloit les pieds. Le rocher résonnoit en beaucoup d'endroits, et il étoit criblé de trous. Les plus grands pouvoient avoir dix pouces de long sur six de large. Je vis autour de leurs bords un amas de cristaux et d'aiguilles, formées de la fleur du soufre qui s'étoit sublimé sur tous ces parois. J'y lançai une pierre, qui fut renvoyée avec violence. J'y tins un bâton enfoncé pendant quelques momens, et je l'en retirai couvert de parties sulfureuses. Le bruit qui sortoit de ces bouches ressembloit à celui d'une forge; des arbrisseaux brûlés les bordoient encore, et j'en conclus qu'elles étoient ouvertes

http://rcin.org.pl

depuis peu de tems. J'observai aussi qu'un grand nombre avoit gagné le haut de la montagne, et mes nègres me dirent que ces soupiraux étoient autrefois dans des lieux plus bas. Le soufre en avoit obstrué plusieurs qui s'éteignoient ; d'autres exhaloient encore de la fumée. Toute cette partie du sol est volcanisée ; mais je n'en vis point sortir de flamme.]

Je descendis le morne, en me laissant glisser sur la mousse, et après une marche difficile, parmi des mangles et des figuiers-maudits dont les racines et les filets embarrassoient la route, je parvins aux sources du Galion. Elles sont chaudes et soufrées. Quelques-unes tombent en cascades et précipitent leur cours avec une grande rapidité. J'y plongeai le thermomètre, et la plus forte chaleur le fit monter à soixante-treize dégrés. Elles se réunissent dans un bassin de substances métalliques, et elles y déposent un lit de soufre durci par les eaux. Les sédimens sont

http://rcin.org.pl

d'un très beau rouge, de couleur de rose, de gris de fer, d'abricot, et de jaune plus ou moins foncé; les eaux ont de la saveur et de la limpidité.

Je commençois à être fatigué: la nuit s'approchoit, et il étoit tems de songer au retour. Je repris la route de la basse-terre; mais l'obscurité trompa mes guides; ils m'égarerent dans les bois, et me firent passer dans des chemins affreux, au travers d'un canal et parmi de gros arbres abattus par l'orage. La pluie tomboit par flots. Je ne marchois qu'à la lumiere des éclairs, les plus beaux que j'aie jamais vus. Tout l'horison en étoit couvert; l'air, le ciel et la terre sembloient électrisés. Le bruit du tonnerre, multiplié par les échos des rochers, faisoit un tumulte effroyable. J'entendois crier autour de moi les branches fracassées par le vent, et je trébuchois à chaque pas sur une terre inondée. J'arrivai enfin dans le bourg, au milieu

http://rcin.org.pl

de la nuit, bien fatigué de cette course ; car j'avois fait tout le voyage à pied.

A peine étois-je retourné à la pointe-à-Pitre, que le commandant de la Désirade me proposa d'aller voir son gouvernement. La curiosité m'entraîna, et nous nous mîmes dans un bateau pour traverser à-peu-près dix-huit lieues de mer. Je crus faire cette route en quelques heures, et nous en passâmes trente-six à louvoyer, dans l'espace de plus de cinquante lieues, sur des vagues très-agitées. Je fus malade jusqu'au moment où je débarquai dans cette petite île, dont la seule vue me consola de toutes mes peines. C'est un groupe de montagnes qui, d'un côté, semblent coupées à pic près de leur sommet, et de l'autre, s'abaissent jusqu'à la mer par une pente allongée. Elle a douze lieues de tour, et se divise en haute et basse terre. La partie basse comprend les quartiers de la baie Mahaut, du Souffleur, de la grande-anse et des

http://rcin.org.pl

Galets. Ces deux-ci sont moins bons que les autres, parce que les premiers cultivateurs s'y fixerent, et appauvrirent le sol, déja stérile et sablonneux.

La basse-terre n'a point de fontaines; on n'y boit que de l'eau du ciel, recueillie sur les toîts ou dans des puits. Sur les hauteurs, il y a deux sources dont l'habitant fait usage. Deux autres coulent au bord de la mer, sous de très hauts escarpemens, et sont perdues pour lui. La côte est bordée de cayes à fleur-d'eau dans les quartiers dont j'ai parlé; dans les autres, elle est *inaccessible*. La passe de la baie Mahaut et celle du Souffleur sont étroites et dangereuses; la mer y roule au vent, et s'y brise avec violence. Le Galet et la grande-anse en ont de plus faciles. Cette derniere est entourée, à cent-cinquante toises du rivage, d'un cordon de récifs qui laisse une ouverture de trente toises. C'est par cette entrée que nous fimes notre descente dans

http://rcin.org.pl

l'île, à la vue de quatre ou cinq habitans qui étoient sur le rivage. Deux jours de vomissement et de diéte m'avoient accablé, et je vis la terre avec transport. Les mornes de la grande-anse qui s'élevent brusquement sur la plaine, et qu'on a, pour ainsi dire, sur sa tête, en arrivant, me frapperent vivement dans le crépuscule du matin. Tout ce que j'avois lu des îles sauvages de la mer du sud me revint à l'esprit. Je crus voir Juan-Fernandès, ou Tinian, et je songeois à m'évertuer pour me fournir des choses nécessaires à la vie. Nous en avions déja une partie; car, outre une provision de jambons, le commandant avoit fait mettre dans son bateau un ameublement complet. L'aspect de cette île charmante et son air pur me réjouirent. Nos nègres dresserent à la hâte une cuisine en plein champ. Nous nous fîmes livrer la clef du gouvernement, qu'on eut grande peine à trouver. Elle étoit chez une vieille

http://rcin.org.pl

mulâtresse, couturiere, boulangere, marchande de modes et mere d'une jolie enfant. Nous prîmes possession du palais. C'est une petite case, composée d'une salle et de deux chambres, où notre joyeux commandant trouvoit encore le moyen d'exercer l'hospitalité, quoique sa place ne lui donnât qu'un titre sans profit. Il y reçut la visite de l'état-major, composé d'un capitaine et de son lieutenant. Celui-ci étoit un gros homme de bonne humeur: son embonpoint faisoit honneur au pays. On débuta par des coups d'autorité pour en imposer à quelques séditieux, et quand il n'y eut plus de guerre intestine, nous commençâmes à mener une vie paresseuse et tranquille, telle que je l'aimois. Le souvenir du peu de tems que j'ai passé dans cet hermitage me sourit encore. Au point du jour, on alloit se plonger dans la mer, et respirer avec délices le premier souffle du matin. Au retour, on déjeûnoit; on lisoit, on

http://rcin.org.pl

on se reposoit jusqu'à midi : on avoit pour sa table des volailles et des moutons d'une qualité parfaite : le jeu succédoit au dîner : dans la soirée, on montoit à cheval, et la promenade terminoit ces journées fainéantes, pendant lesquelles il ne m'est point arrivé de penser et d'écrire une ligne. Cette végétation me sembloit si douce, que j'y fus d'abord tout accoutumé. Je me rappellois bien quelquefois qu'il y avoit des arts dans le monde ; mais ils se trouvoient si loin de moi, que le mieux étoit de n'y point songer. Je crois que j'aurois pu m'accommoder de ce genre de vie : cependant lorsqu'aux approches de la nuit, je me trouvois seul sur le rivage de la mer, où je voyois les flots mourir à mes pieds, quand je marchois près de la triste verdure qui le couvre, et que j'entendois le bruit des vents se mêler à celui des vagues, j'étois comme effrayé de ma solitude : elle ne m'offroit plus que l'image

http://rcin.org.pl

d'une nature gémissante, et je sentois que l'homme a besoin de la société.

Le bourg principal est composé d'une quinzaine de cases. On voit sur le bord de la mer où elles sont situées, quelques seines étendues; l'habitant vit du fruit de sa pêche: son indolence, jointe à la stérilité du sol, ne lui permet pas de se livrer à la culture des terres qui pourroient le nourrir. A peine trouve-t-on dans toute l'île huit ou dix plantations de coton: cet arbrisseau qui ne demande aucun soin, croît librement parmi les rochers, et enrichit quelques insulaires dont le plus aisé peut avoir soixante nègres.

En parcourant les mornes, j'y reconnus les traces d'un volcan éteint. Tout y est brûlé, couvert de talc, et de pierres de chaux en partie calcinées. Ces roches grisâtres, crévassées ou creusées en bassins, par petits espaces, multipliés à l'infini, sont autant de réservoirs où la pluie se dépose, et procure

http://rcin.org.pl

une boisson saine aux cantons qui n'ont point de sources. Quand on frappe sur les pierres de la montagne, elles rendent un son clair et perçant comme celui d'un fer battu, et les mornes entiers ont un timbre sonore qui produit un effet étrange quand le vent s'y engouffre. Je descendis dans plusieurs cavernes, produites sans doute par l'explosion du volcan. La tradition assure que les Caraïbes s'y refugierent quand ils eurent été chassés des autres îles. Une de ces cavernes a soixante pieds de longueur : on l'appelle la voute-à-têtes, parce qu'on y trouva, il y a quarante ans, des têtes et des ossemens humains, rangés sur des bancs de pierre, et noués avec des fils de coton. On ajoute que plusieurs étoient d'une grandeur démesurée. Je ne vis que des os d'enfans dans ces souterrains, et la chaleur m'en fit sortir promptement. Quelques endroits sont couverts d'une mousse pareille à celle que j'avois remarquée sur

http://rcin.org.pl

la soufriere de la Guadeloupe. En côtoyant la mer, je traversai des bois de mancenilliers dont le suc empoisonnoit jadis les fleches des sauvages. L'île me parut n'être qu'un noyau de montagne. Toutes les terres basses qui l'entourent semblent avoir été formées avec le tems par les alluvions de la mer: c'est partout un sable blanc, comme celui du rivage, et dans le quartier du Souffleur, les rochers eux-mêmes sont des couches amoncelées de cailloux, de sable et de coquillages marins. Il n'y a de bois que dans les plaines, et l'espece en est petite, maigre et peu chargée de feuillage. Dans la route que je fis jusqu'à la baie Mahaut, je ne rencontrois que des mapoux, arbre sec, triste, rabougri, dont la tige est toujours dans la nudité de l'hiver; des monceaux de raisiniers bordent le rivage de toutes parts: on trouve dans quelques endroits le baume de copahu et le gayac. D'enormes paquets de raquettes s'elevoient en

http://rcin.org.pl

gerbes du milieu des raisiniers, des mamains et des mapoux; les caratas dont les longues feuilles sont armées d'épines et rassemblées en bouquets d'artichaux, poussoient à une grande élévation des flèches charnues et droites comme des cierges. La terre étoit tapissée d'un gramen jaune et presque desséché. Quelques parties de plaines offroient le chiendent et d'autres plantes médecinales, telles que l'herbe à charpentier, le petit baume, la verveine, le pourpier et la chicorée sauvage. Sur la pente des premieres collines, un ruisseau couloit entre des touffes d'acacias qui répandoient une odeur suave. Après une route amusante, faite sur les hauteurs d'où l'on voyoit la mer battre le pied des rochers, nous arrivâmes chez un habitant dont la maison est dans la position la plus heureuse. Aucun navire ne vient d'Europe dans nos colonies sans passer à la vue de ce réduit, qui seroit, en tems de guerre, une vigie bien

http://rcin.org.pl

précieuse. On découvre de sa terrasse Marie-Galante, la Dominique, la Guadeloupe, et quelquefois la Martinique. Le possesseur de cette solitude étoit un vieillard, respecté dans l'île pour son caractere et sa fortune. Tout présentoit chez lui l'image des premiers tems, de ce bel âge d'or qu'on ne trouve plus dans la corruption de nos siecles modernes. La fraîcheur des vents alisés m'y faisoit sentir un air aussi tempéré que celui de nos provinces méridionales. Quelques lits étoient toujours destinés aux étrangers par ce nouveau Philémon dont la Baucis aimoit à seconder son zele hospitalier. Leur fille douce et jolie, me parut digne d'être une des bergeres de Théocrite. On ne s'attend pas à trouver tant d'agrément dans un désert.

Nous fumes voir dans ce quartier le terrein des malades : c'est un enclos de soixante arpens que le roi abandonne aux ladres et aux lépreux. Quoiqu'ils soient séparés des habi-

http://rcin.org.pl

tans par une lisiere de caratas, ils se répandent souvent dans les campagnes voisines, quand la faim les chasse de leur retraite. Cinq ou six de ces malheureux étoient horriblement défigurés. Je vis un nègre dont les oreilles pendoient en boucles sur ses épaules. Un autre n'avoit plus de doigts à ses mains. Plusieurs portoient sur tout le corps une croute hideuse, en forme de grappes. Le reste étoit plus sain, et jouissoit d'une existence assez douce. Ils vivent dans l'indépendance et dans une extrême paresse, n'ayant d'autre soin que de planter des patates et de les recueillir. Leurs cases sont dispersées dans les bois: une source y coule à travers des racines de gayac, et leur fournit une tisanne naturelle dont un bon nombre se guérit. J'allai visiter ensuite un habitant dont la maison étoit remarquable. Il y avoit dans tous les coins des amas de patates et d'igniams destinés à nourrir sa fa-

http://rcin.org.pl

mille. Près de là, trois ou quatre paillasses étendues sur la terre servoient à les coucher ensemble. Des pistolets, des fusils et des sabres étoient suspendus contre les murs. On voyoit d'un autre côté des instrumens de pêche. Des cruches de vin présentoient leur large ventre aux besoins du maître. Dans une chambre voisine de celle où j'entrai, sa femme, quatre filles, deux petits garçons et sept ou huit négrillons grouilloient pêle-mêle, nus pieds, presque en chemise. Ses filles, toutes rustiques, avoient de seize à vingt ans : elles passoient la journée à coudre, et n'osoient jamais s'éloigner de leur carbet: j'étois peut-être le premier homme qu'elles avoient vu depuis longtems. Le vieux patriarche croyoit à la magie : souvent il faisoit mettre à genoux ces pauvres créatures, et leur attachoit au cou des sachets remplis de sel, pour les garantir des sortilèges. Je ne sais pas comment, avec autant de frayeur

http://rcin.org.pl

des magiciens, il pouvoit être aussi gras: son corps étoit un colosse surmonté par une tête énorme où régnoit, depuis les yeux jusqu'au menton, la barbe la plus noire et la plus épaisse qu'il y eût sous les tropiques. J'achevai ma tournée chez un vieillard, qu'on appelloit le docteur. Il avoit employé toute sa sa vie à rassembler des recettes dans un manuscrit; mais son recueil ne put l'aider à sauver un de ses nègres qui venoit de s'ouvrir le ventre dans un accès de jalousie.

Le dimanche suivant, on descendit au bourg. La messe fut célébrée par les notables du lieu: elle consistoit en quelques litanies, après lesquelles la revue des troupes se fit sur la place. Cinquante hommes, armés de fusils, se rangerent en haie devant le commandant, les uns sans habits et sans chapeaux, les autres sans bas et sans souliers. Une troupe de belles insulaires, mises dans leurs atours, assistoient à la parade. Je comptai une douzaine de fem-

http://rcin.org.pl

mes de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir. J'appris, ce jour-là, que l'île n'avoit point de cure; mais qu'il en venoit un de la Guadeloupe, au tems de pâques, pour administrer aux habitans les sacremens de l'église. Hors de cette époque, ils vivent comme des sauvages. Ceux qui s'en vont dans l'autre monde n'ont à leur chevet ni prêtre, ni médecin, ni notaire. Les malades meurent ou guérissent comme il plaît à Dieu, et de mémoire d'homme, il n'y en a pas un qui ait été tué par les remedes. La nature seule fait les frais de la cure, et le patient ne s'en trouve pas plus mal. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que l'air de cette Thebaïde est le plus sain des Antilles, et qu'on n'y ressent aucun des maux dont elles sont affligées.

Vous avez desiré, Madame, une relation de mon voyage: vous êtes obéie; mais ayez un peu d'indulgence: ne donnez point à cette lettre une attention bien sérieuse. Je n'ai fait

http://rcin.org.pl

que passer dans nos colonies, et des notes prises, pour ainsi dire, en courant, doivent être lues de même.

Fin de la Lettre.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

SUPPLÉMENT

AUX POÉSIES.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

SUPPLÉMENT

AUX POÉSIES.

HÉRO ET LÉANDRE,

POÈME.

Autrefois, sur les bords d'un détroit orageux,
Sestos, enorgueilli des temples de ses dieux,
Voyoit dans leur enceinte une jeune princesse,
Belle comme Vénus dont elle étoit prêtresse:
Jusqu'au tems de l'hymen, dérobée au grand jour,
Elle avoit pour asyle une profonde tour.
Les danses et les jeux, doux plaisirs qu'elle ignore,
De son chaste réduit n'approchent point encore:
Elle ose seulement, dans des jours solemnels,
Pour le culte des dieux, se montrer aux autels.

http://rcin.org.pl

Des fêtes d'Adonis la pompe vénérable
Appelloit dans Sestòs une foule innombrable:
L'élégant Phrygien qui chante ses amours,
Le peuple de Cythère, et les filles charmantes
Qui foulent du Lyban les cimes odorantes,
Venoient de ce spectacle augmenter le concours.
La jeune Héro parut, ainsi qu'une immortelle;
Elle entra dans le temple, enflammant tous les cœurs;
Les rayons échappés de sa noire prunelle
Attiroient sur ses pas des flots d'adorateurs,
Et mille amours naissans se jouoient autour d'elle.

Des remparts d'*Abidòs*, *Léandre étoit venu*,
Ardent, jeune, brillant comme un astre inconnu.
Il voit Héro; la flamme en ses veines s'allume;
Chacun de ses regards l'embrâse et le consume;
Immobile et sans voix, il semble à son aspect
Saisi d'étonnement, de crainte et de respect:
Maisses coups-d'œilfurtifs, dans ce cœursimpleencore,
Portent secrètement le feu qui le dévore.
Le soir, lorsque Phébé ramene dans les cieux
De son pâle flambeau le jour silencieux,

http://rcin.org.pl

Au fond d'un bois sacré dont le temple s'ombrage,
Héro, de son vainqueur se retraçoit l'image.
Il l'aborde; il se nomme; il exprime ses vœux.
Héro tremble et l'écoute en baissant ses beaux yeux.
Il tombe à ses genoux. O Vénus! ô déesse!
(Quelle autre peut avoir ta grace enchanteresse!)
Heureuse l'immortelle à qui tu dois le jour,
Et quatre fois heureux le sein qui t'a nourrie!
Daigne prendre pitié d'un invincible amour!
Prêtresse de Vénus, que sa chaîne te lie!
La jeunesse est rapide et s'enfuit sans retour.
Toi-même, tu perdras cette beauté fleurie.
Goûte les voluptés, le seul bien de la vie!
Tout jouit: sois sensible et jouis à ton tour!
Hélas! lui dit Héro, solitaire et cachée,
Près d'une surveillante à mes pas attachée,
Au fond de cette tour, captive jour et nuit,
Comment puis-je connoître un bonheur qui me fuit?
L'amour, répond Léandre, encourage l'audace.
Si d'un secret hymen tu veux former les nœuds,
Chaque soir, de ces mers prompt à franchir l'espace,
Je nagerai vers toi sur les flots ténébreux.

http://rcin.org.pl

Fais briller un fanal sur ta tour solitaire ;
Qu'il me serve d'étoile au milieu de la nuit ;
Et moi, comme un vaisseau par cet astre conduit,
Vers tes bords desirés je suivrai sa lumiere.
Il dit : Hero vaincue et combattant encore,
Voile son front ému que la honte colore.
Le cou penché, muette, et marchant doucement,
Elle fuit à regret l'étranger qu'elle adore,
Et son sein qui palpite enfle son vêtement.

Léandre, sur les bords de la mer déchaînée,
Attendoit le signal du nocturne hyménée ;
Hero fait luire enfin le flambeau de l'amour :
A peine il a brillé du sommet de la tour,
Son amant sur les flots impétueux s'élance ;
Il arrive, et l'hymen le reçoit en silence.
Des ombres de la nuit ses plaisirs sont couverts,
Et quand l'aube se leve, il repasse les mers.
Hero trompe les yeux d'une ville jalouse,
Prêtresse dans le jour, et la nuit tendre épouse.
Mais leur bonheur fut court. Un destin si charmant
Dépendoit trop, hélas ! d'un perfide élément.

http://rcin.org.pl

L'Hiver vint ramener la saison des orages.
Les vagues, à grand bruit, tomboient sur les rivages.
La malheureuse Héro, pendant les noirs frimats,
Auroit dû... Mais l'amour connoit-il la prudence?
Elle attendoit Leandre, et ne pressentoit pas
Qu'elle alloit l'immoler à son impatience.
Il voit paroître encor le sinistre fanal,
Qui pour lui, des plaisirs n'étoit plus le signal.
Il part: la vague écume et monte sur sa tête;
Les flots heurtent les flots; tous les tyrans des airs
Grondent, fondent ensemble et roulent la tempête:
Neptune, avec fureur, a soulevé les mers.
Leandre enfin brisé par l'onde qui l'accable,
S'abandonne au torrent d'une mer indomptable;
Sa bouche boit les eaux; ses pieds n'agissent plus;
Ses bras sans mouvement demeurent étendus.
Il perd au même instant le flambeau qui le guide,
Et tombe enseveli dans l'abîme liquide.

L'Aurore avoit montré son visage éclatant.
L'œil fixé sur les flots, la prêtresse éperdue,
De cette vaste mer parcouroit l'étendue;

http://rcin.org.pl

Elle cherche Leandre et voit son corps flottant !
O dieux ! que devient-elle à cette horrible vue !
S'écrier, s'élancer fut pour elle un instant.
Ainsi du tendre amour périrent les modèles,
Et le même trépas unit ces cœurs fidèles.

http://rcin.org.pl

SUR UN TOMBEAU.

O terre, qui couvres Thémire !
Les jeunes filles des pasteurs
Viendront, au retour du zéphire,
T'offrir les prémices des fleurs.

Jamais des fantômes terribles
N'oseront troubler ton séjour ;
Mais souvent des vierges sensibles
Y rêveront à leur amour.

Avec un soin fidèle et tendre,
Le rouge-gorge, dans ton sein,
Se plaira, le soir, à répandre
Des bouquets de lys et de thim.

Quand les vents, la pluie et l'orage
Feront incliner tes cyprès,

http://rcin.org.pl

Le voyageur, à son passage,
Fixera sur toi ses regrets:

Et moi, chaque fois que l'aurore
Mouillera de pleurs ton gason,
Je veux y revenir encore
Soupirer ma triste chanson.

http://rcin.org.pl

L'ESPÉRANCE.

Milon avoit pris un moineau :
Il pose à terre le volage,
Lui fait un toit de son chapeau,
Et tout ravi, s'en va jusqu'aux bords d'un ruisseau,
Pour y préparer une cage.
Il disoit en taillant l'osier :
Que ton sort est heureux, mon petit prisonnier !
Je vais te porter à Climène.
Tu me vaudras bien un baiser :
Que j'en obtienne un seul, et j'en aurai sans peine
Un second, puis un autre, et même une douzaine;
On ne sauroit les refuser.
En achevant ces mots, Milon saute de joie,
Et revole à sa riche proie.
Mais sur un fol espoir c'étoit se reposer.
Un vent qui passoit dans la plaine,

http://rcin.org.pl

Avoit soulevé le chapeau,
Et tous les baisers de Climène
S'étoient enfuis avec l'oiseau.

A L'AURORE.

http://rcin.org.pl

A L'AURORE.

Quoi! déja, vigilante Aurore!
Tu parois aux portes du jour!
Ne pouvois-tu, d'une heure encore,
Différer pour moi ton retour?
Arrête! quel démon te presse
De traverser si tôt les airs?
L'avare seul, près de sa caisse,
Et l'amant près de sa maîtresse,
Ont maintenant les yeux ouverts.
Quels maux ramene ta présence!
Mars attend tes premiers rayons
Pour faire lever en silence
Ses innombrables bataillons.
L'infortuné cessoit de l'être
Pendant le calme du repos,
Et tu vas faire disparoître

http://rcin.org.pl

L'illusion de ses tableaux.
L'esclave a retrouvé son maître ;
L'artisan reprend ses travaux,
Et la main de l'homme champêtre
Va creuser des sillons nouveaux.
Tu serois bien moins matinale,
Si dans tes bras voluptueux
Tu tenois le jeune Céphale,
Et sur la rive orientale
On attendroit longtems tes feux.
Que le sort d'un amant te touche !
Faut-il troubler son rendez-vous,
Si la froideur d'un vieux epoux
T'oblige à déserter ta couche ?...
Mais déja j'entends les oiseaux
Moduler leur voix printaniere ;
Déja cette haleine legere
Qui joue autour de nos rideaux,
Me fait voir au loin les berceaux
Environnés de la lumiere....
Puisse ton éclat s'effacer !
Puisse ton char paré de roses

http://rcin.org.pl

Dans tes campagnes se briser,
Et ton coursier se renverser,
Pour le chagrin que tu me causes!

http://rcin.org.pl

L'EXCÈS D'AMOUR.

Hilas fuyoit les bergers,
Leurs jeux, leur gaîté champêtre.
Dieux! sauvez-nous des dangers
Et des maux qu'amour fait naître!
Ayant laissé ses troupeaux,
Et sa flûte et sa houlette,
Il erroit loin des hameaux,
Plein de sa douleur secrette.

Les nymphes et les pasteurs,
Par pitié, l'environnerent.
Les uns lui donnoient des pleurs,
Et les autres le blâmerent.
D'où venoit ce tourment-là?
Chacun vouloit s'en instruire.
Il gémit, il soupira,
Et refusa de le dire.

http://rcin.org.pl

Nise que rien ne charmoit,
Aussi belle qu'inhumaine,
Nise, à son tour, s'informoit
De la cause de sa peine ;
Elle en parloit foiblement,
Et son air faisoit comprendre
Que même, en s'en informant,
Elle craignoit de l'apprendre.

Le berger, levant ses yeux
Baignés d'un ruisseau de larmes,
Lui dit : puissent mes aveux
Ne pas offenser vos charmes !
Je languis depuis le jour
Où vous vintes dans nos plaines :
Mon cœur prit un fol amour :
C'est vous qui causez mes peines.

Je pardonne à vos discours,
Lui répondit la bergere ;
Mais sur vos feux pour toujours,
Promettez-moi de vous taire.

http://rcin.org.pl

Hilas, à cet ordre affreux,
Qu'il fit le serment de suivre,
Baissa son front douloureux,
Se tut, ... et cessa de vivre.

http://rcin.org.pl

ÉPITRE

A LISETTE.

De nos amours j'abandonne l'asyle.
Adieu, Lisette ! adieu, tous mes beaux jours!
Le sort jaloux me rappelle à la ville.
Tu l'as promis ; songe à m'aimer toujours.
Loin du vallon chéri de la nature,
Où j'adorois tes champêtres appas,
J'irai languir au sein de l'imposture.
Qu'ils m'ennuiront, ces lieux où tu n'es pas!
Combien de fois, dans leurs bruyantes fêtes,
Je vais penser à ton petit hameau,
A nos chansons, aux danses sous l'ormeau,
Aux fleurs des prés qui couronnoient nos têtes!
Née au village, ingénue et sans art,
Dis-moi quel dieu t'avoit instruite à plaire,
Quand tu parois d'un bouquet de bergere
Tes beaux cheveux qui flottoient au hasard?

http://rcin.org.pl

Qui me rendra la timide innocence
De tes quinze ans, où le cœur est si pur,
Ces yeux naifs, où tu m'offrois l'azur
D'un ciel d'été, ces graces de l'enfance,
Et la pudeur, ce fard de la beauté,
Qui sur ton teint peignoit la volupté!
Ressouvien-toi du jour où le mystere
Favorisa nos furtives amours,
Quand tu t'armas d'ingénieux détours,
Pour échapper aux regards de ta mere.
Tu fis serment de me garder ta foi:
C'est pour moi seul que tu dois être belle:
Mais, *vain espoir! quand je serai loin d'elle*,
Lisette, helas! pensera-t-elle à moi!
Rediras-tu ces tendres chansonnettes
Que j'écrivois en sortant de tes bras,
Ou quelquefois mes rimes peu discrettes
Ont revelé nos folâtres ébats?
Si tu revois ces bosquets où l'aurore
Nous a surpris enivrés de nos jeux,
Songe qu'un jour nous y fûmes heureux,
Et de tes pleurs arrose-les encore.

---

http://rcin.org.pl

A MES AMIS.

L'hiver à pas lents
Descend des montagnes,
Et ses voiles blancs
Couvrent nos campagnes:
Bordé de vapeurs,
L'œil de la lumiere
Teint de l'hémisphere
La robe légere
En pâles couleurs:
La hache résonne
Au pied des ormeaux
Que le tems couronne:
Comus abandonne
Les rians berceaux,
Où durant l'automne,
Le jus de la tonne
Couloit à longs flots;

http://rcin.org.pl

La fumée obscure
S'élève des toits :
Déja les vents froids
Glacent la nature :
L'arbre est sans verdure,
L'onde sans murmure,
Et l'oiseau sans voix.

Amis ! vos pénates
Vous servent d'abris,
Pendant que j'écris
Ces rimes ingrates :
Près de vos foyers,
Tristes casaniers,
Brûlant un vieux hêtre,
Vous dites peut-être ;
O douce saison !
Quand tes fleurs nouvelles
M'inviteront-elles
A fuir ma prison !
Quelque lourd volume
Occupe vos yeux :

http://rcin.org.pl

Un travail poudreux
Sans fruit, vous consume.
A quels soins, hélas!
Votre ame se livre,
Dans l'espoir de vivre
Après le trépas!
Le printems s'efface
Et se reproduit;
Mais rien ne remplace
Le plaisir détruit:
Le volage fuit
Sans laisser de trace.
Ah! qu'au gré du tems
Ma muse périsse;
Mais que je jouisse
De tous mes instans!
Parfumons nos têtes,
Et dans un festin,
Au bruit des tempêtes,
Chantons nos conquêtes,
L'amour et le vin!
Tandis que la neige,

http://rcin.org.pl

De ses tourbillons
Blanchit nos maisons
Que l'hiver assiège,
Demeurons assis
Près de nos bergeres,
Et dans nos pleins verres
Noyons les soucis !
Dans la tombe noire,
Quand j'irai sans gloire
Joindre mes ayeux,
Je veux qu'on publie :
Il n'eut point l'envie
D'illustrer sa vie ;
Mais il fut heureux.

Fin du dernier volume.

TABLE

http://rcin.org.pl

TABLE

DES MATIERES

contenues dans ce dernier volume.

Aux mânes du marquis de Chauvelin, page 1

LE TEMPLE DE GNIDE.

Chant premier, 3
Chant deuxieme, 18
Chant troisieme, 37
Chant quatrieme, 45

POÉSIES DIVERSES.

Le nouveau Philémon, 63
La Rose, 68
Le Gage mutuel, 70
Le Rendez-vous, Romance, 72
La Question indiscrète, Chanson, 75
L'Orage, Romance, 76
Le Danger des bois, Chanson, 79

http://rcin.org.pl

Les Regrets d'une amante, Romance, page 81
L'Heure du berger, 84
Le Phénix, 86
A Doris, Chanson, 87
Le Cœur, Chanson, 89
Le Souvenir, Romance, 91
La Caution, 94
Le Consolateur, 95
La vaine Résolution, Romance, 97
Artur et Lucy, Romance, 100

ALEXIS, Roman pastoral, 107

LETTRE sur un Voyage aux Antilles, 165

SUPPLÉMENT AUX POÉSIES.

Héro et Léandre, Poëme, 255
Sur un Tombeau, Romance, 261
L'Espérance, 263
A l'Aurore, 265
L'Excès d'amour, Romance, 268
Épître à Lisette, 271
A mes amis, 273

Fin de la Table.

http://rcin.org.pl

FAUTES A CORRIGER

dans le premier volume.

Page 247, vos, *lisez* vous.

dans le second volume.

Page 19, vers 16, t'enchaines, *lisez* t'enchainer.
Page 40, seule, *lisez* seule.
Page 69, vers 5, encore *lisez* encor
Page 133, ligne 3, regardoient; *lisez* regardoient,

http://rcin.org.pl

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé en deux volumes, ayant pour titre : ŒUVRES DE M. LÉONARD ; et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la publication. A Paris, le 27 Décembre 1786.

BLIN DE SAINMORE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : *A nos amés et féaux Conseillers*, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sr. LÉONARD Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer et donner au Public, *ses Œuvres*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces Présentes, de faire imprimer les dits Ouvrages

http://rcin.org.pl

autant de fois que bon lui semblera, et de les vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume ; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Cession ; et alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de *dix* années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites *dix* années ; le tout conformément aux Articles IV et V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres Personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre et débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de

http://rcin.org.pl

tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression desdit Ouvrages sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en beau papier et beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement

http://rcin.org.pl

ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le quatorzieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, et de notre Regne le treizieme. Par le Roi, en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII, *de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, numéro* 379, *folio* 156, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, et à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le seize Février mil sept quatre-vingt-sept.*

Signé, KNAPEN, *Adjoint.*

http://rcin.org.pl

Je cede et transporte à M. PRAULT le présent Privilége, pour six années, à compter de ce jour. A Paris, le 14 Février 1787.

LÉONARD.

Registrée la présente Cession sur le Registre XXIII *de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, numero* 183, *folio* 156, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 16 Février 1787.*

KNAPEN, Syndic.

ake. 371/594

BIBL

XVIII. 1. 1379/2

http://rcin.org.pl

1379

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl